

L'envoûteuse 1

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

l'envoûteuse

1



GUY DES GARS

L'envoûteuse

Tome I

Éditions J'ai Lu

LA PRÊTESSE

L'homme était fasciné. Jamais il n'aurait pu imaginer qu'après quelques heures de voyage il assisterait à un pareil spectacle. Était-ce même un spectacle ? Venant pour la première fois au Brésil, il ignorait qu'il y eût dans ce pays, en plus du culte catholique et le complétant le plus souvent d'une manière assez inattendue, quatre grands mouvements religieux : le *Candomblé* de l'État de Bahia, surtout répandu dans le nord-est, le *Spiritisme* dérivé directement des théories du Français Allan Kardec et plus particulièrement pratiqué à Rio de Janeiro ou dans les villes les plus évoluées, l'*umbanda* dont les temples se sont multipliés dans les centres urbains qui ont pu échapper à l'influence de Bahia et enfin le *Quimbanda* que l'on pourrait qualifier de « main gauche » de l'*Umbanda* et qui est, en réalité, la véritable magie noire.

C'était à une séance de *Quimbanda* qu'il avait été entraîné le soir de son arrivée à Rio de Janeiro. La cérémonie s'était déroulée sous une vaste tente plantée en pleine campagne, à une trentaine de kilomètres de la ville. Son guide lui avait dit :

— Venez. Je vous emmène en voiture. Ce sera peut-être pour vous l'unique chance de « la » voir... C'est bien cela, n'est-ce pas, que veut Paris ?

— C'est cela...

— Seulement je dois vous mettre en garde : il faudra éviter de vous faire remarquer et rester anonyme dans la foule des croyants. Vous devez passer pour un touriste quelconque à qui l'on a parlé de ce genre de cérémonie et qui vient là en curieux. Et si, par hasard, la prêtresse ou l'une de ses acolytes vous interpellait, ne répondez surtout pas ! Jouez l'étranger qui ne comprend pas un mot de portugais. Je vous fais toutes ces recommandations parce que je la sais aussi rusée que méfiante ! Si elle se doutait de la véritable raison de votre présence à la cérémonie, non seulement elle s'éclipserait très vite, mais les choses pourraient tourner assez mal pour nous deux...

— C'est à ce point ?

— Croyez-moi... N'oubliez pas également qu'en plus de ses activités très spéciales elle a réussi à devenir l'une des prêtresses les plus réputées du *Quimbanda* où l'amour du prochain et même la simple pitié sont inconnus. Le dieu *Exu*, vénéré dans ce culte, n'est

autre que le diable ou le Malin qui a le pouvoir de jeter les pires sortilèges par l'intermédiaire de ses adeptes : un dieu terrible, ignorant la charité et favorisant l'assouvissement de toutes les vengeances. C'est pourquoi comme moi et comme tous ceux qui seront là vous paierez l'offrande en déposant une liasse de cruzeiros dans le plateau d'argent que l'on vous présentera à Centrée. À toutes fins utiles, je vous signale que, si vous préférez remplacer notre monnaie nationale, par quelques bons dollars, vous serez encore mieux vu ! Pour *Exu*, plus peut-être que pour n'importe quelle autre divinité brésilienne, les monnaies fortes sont les bienvenues... D'ailleurs, je ne pense pas que vous aurez à regretter ce petit sacrifice financier puisqu'il vous aura permis de vous approcher discrètement de celle que vous recherchez.

C'est ainsi que Geoffroy avait pu enfin la voir... l'entrevoir plutôt dans le tourbillon vertigineux de danses rythmées par le martèlement des tambours. Lorsqu'ils revinrent vers Rio de Janeiro, il demanda dans la voiture :

— Pourquoi est-elle restée le visage partiellement voilé alors que les autres danseuses qui l'entouraient ne l'étaient pas ?

— Parce que, ce soir, elle était et elle seule la véritable prêtresse du diable !

— Comment l'appellent les « croyants » ?

— Vous pourriez tout aussi bien dire les disciples *l'Exu*. Ils la nomment Evaltina. Mais son vrai nom, vous le connaissez aussi bien que moi.

— Son vrai nom ? Quel est-il parmi tous ceux qu'elle a portés ?

— Sans aucun doute celui qu'elle cache...

— Cela étant admis, je reconnais qu'Evaltina est un nom qui ne manque ni de mystère ni de poésie. Et il lui convient assez bien... Ses yeux sont surprenants : c'est de la braise qui flamboie.

— Regard qui peut rester très beau tout en se révélant très méchant, surtout lorsqu'on le sent imprégné de l'esprit du Malin !

— Pensez-vous qu'il puisse un jour s'adoucir ?

— Tout est possible chez une pareille créature ! Il y a un peu de tout en elle : du sang blanc venu du Portugal, du sang noir importé d'Afrique, du sang indien aussi...

Geoffroy tressaillit :

— Vous avez bien dit : du sang indien ?

— Oui. Le regard est légèrement bridé et la peau a des reflets cuivrés.

Le Français restait songeur. La femme était belle. Son corps révélait d'admirables proportions; les attaches des poignets et des chevilles, qui n'avaient cessé de se désarticuler pendant la danse avec une souplesse féline, possédaient cette finesse qui est souvent l'apanage des gens de sang mêlé. Maintenant qu'il n'était plus tenu au silence imposé par la cérémonie, Geoffroy pouvait poser à son compagnon la toute première question qui lui était venue à l'apparition de la prêtresse :

— L'avez-vous vue à visage découvert ?

— Une seule fois et pendant quelques secondes, il y a de cela un an. C'était à Brasilia, au cours d'une réception donnée en l'honneur d'un journaliste américain très connu qu'elle accompagnait. Je dois reconnaître qu'elle faisait sensation.

— Comment était sa bouche qu'elle ne nous a pas montrée aujourd'hui ?

— Sensuelle et désirable.

— Et le nez ?

— Épaté, mais sans exagération.

— Le journaliste américain ne se nommait-il pas Howard O'Meal ?

— Il portait en effet ce nom. Vous le connaissez ?

— Hélas non ! S'il en avait été ainsi, ma tâche aurait été considérablement simplifiée... Et je ne risque pas de le connaître puisqu'il n'est plus de ce monde. Vous le saviez ?

— J'ai dû l'apprendre avant vous. Howard O'Meal est mort trois mois après la réception de Brasilia.

Ce fut le silence dans la voiture qui traversait les faubourgs illuminés de Rio. Il semblait que les deux hommes n'eussent plus rien à se dire.

En réalité, les pensées de Geoffroy étaient confuses, se mêlant et se heurtant. Le seul nom de l'Américain disparu l'avait pourtant ramené à la réalité de sa mission. Il revoyait aussi l'étrange déroulement de la cérémonie à laquelle il venait d'assister.

Le guide ne l'avait laissé pénétrer sous la tente qu'après que quatre jeunes garçons métissés portant chacun un long tambour plus étroit à la partie inférieure et fermé à chaque extrémité par une peau de buffle tendue y furent eux-mêmes entrés, suivis de la foule. Celle-ci, bigarrée, était faite de Noirs, de métis et de quelques Blancs. Les femmes s'étaient groupées d'un côté, pour s'asseoir sur de petits bancs, alors que les hommes s'étaient placés de l'autre côté, accroupis à

même le sol, avec les joueurs de tambour. Femmes et hommes se tenaient ainsi face à face, séparés par un grand espace vide.

La statue grimaçante du diable *Exu*, peinturlurée en rouge et crachant le feu, se trouvait au fond, sur une sorte d'autel. C'est devant et autour de cet autel que les danseuses évolueraient quand « le grand moment » viendrait.

Après que chacun eut versé son obole dans le plateau d'argent, voyant que toute l'assistance s'était déchaussée, Geoffroy et son guide en avaient fait autant.

Très vite, l'atmosphère était devenue irrespirable sous la tente. Tous les regards restaient tendus vers la statue *d'Exu*. Après un long silence, fait de recueillement, les tambours commencèrent à battre pendant que des mélopées, chantées à l'extérieur par des voix de femmes, se rapprochaient.

Les chanteuses une douzaine de Noires, dont certaines n'étaient plus toutes jeunes, portant leurs cheveux dénoués dans le dos et vêtues de blouses blanches à larges manches entrèrent l'une après l'autre; chacune tenait dans la main droite un cierge allumé, telles les communiantes d'une procession. Arrivées devant *Exu*, elles déposaient au pied de l'autel leur lumignon, tout en continuant à chanter et sans se préoccuper le moins du monde de l'assistance. Celle-ci restait figée dans la demi-obscurité.

Geoffroy ne s'était pas rendu compte que les chanteuses, déjà en transe, étaient en communication avec les esprits infernaux et avaient perdu tout contact avec les vivants. Dès que la complainte cessa, elles se mirent en demi-cercle, dans l'espace resté libre, et tendirent les bras vers l'entrée de la tente dans un geste qui ressemblait à une supplique. Leurs regards étaient angoissés, les tambours s'étaient tus. C'est alors qu'apparut Evaltina.

Elle avait le visage à demi voilé derrière une mousseline noire, à la façon des femmes du Moyen-Orient, et était vêtue, elle aussi, d'une longue robe blanche dont le bas se différenciait de celles de ses compagnes par une large et riche bordure de dentelle. Ses cheveux étaient dissimulés sous un turban de soie bleu pâle. Ce-que l'on pouvait voir du haut du visage, ainsi que les avant-bras et les mains, indiquait qu'elle était beaucoup moins noire que ses compagnes. La peau, métissée, donnait l'impression d'être satinée et les yeux... Des yeux qui avaient fasciné Geoffroy.

Les tambours recommencèrent à battre, mais sur un rythme plus lent, presque langoureux. Et elle chanta seule pendant que les autres femmes, dont le demi-cercle s'était refermé en gracieuse couronne autour d'elle, dansaient pieds nus. Sans interrompre la danse, qui

évoquait une farandole, elle embrassa les danseuses les unes après les autres à travers le voile de mousseline, ce qui donna à son geste une étrange chasteté. Puis le cerclé s'ouvrit à nouveau pour lui permettre de se prosterner devant l'autel à *l'Exu*, auquel les lueurs vacillantes des chandelles donnaient une apparence d'irréalité.

Et elle implora le dieu de son chant, qui s'était modifié : la mélodie douce avait fait place à une succession de sons gutturaux, presque inhumains, les uns très graves et les autres très aigus, qui semblaient provenir des profondeurs d'un autre monde. Aux paroles avaient succédé des onomatopées sauvages ponctuées par les battements de plus en plus saccadés et de plus en plus rapides des tambours. Brutalement, elle -se releva, poussa un grand hurlement, puis, telle une furie, sortit de la tente en courant, poursuivie par les danseuses. Les tambours se turent. Un-silence angoissé tomba sur l'assistance.

Comment Geoffroy aurait-il pu savoir que le moment' où Evaltina avait poussé son dernier cri était celui où l'Esprit du Malin était entré en elle ? Voilà pourquoi aussi les douze danseuses, déchaînées à leur tour par l'approche du mal, l'avaient poursuivie dans les ténèbres extérieures.

Quelques minutes passèrent qui donnèrent l'impression d'un siècle. Personne n'osait bouger sous la tente. Geoffroy regarda son guide, mais celui-ci, devinant la question que l'autre allait poser, se hâta de lui appliquer une main sur la bouche. Et le Français fit comme les autres : il resta muet.

Sans qu'il sût très bien pourquoi, et comme si un fluide mystérieux leur en avait donné l'ordre, les musiciens se penchèrent à nouveau sur leurs tambours qui recommencèrent à battre frénétiquement. Les danseuses, toujours de blanc vêtues, revinrent une par une en tournoyant à la manière des derviches. Toutes, sauf Evaltina qui ne réapparut qu'un long moment après. Elle avait complètement changé de vêtement et d'aspect.

La blouse blanche virginale aux volants de fine dentelle avait été remplacée par des haillons maculés de boue, comme ceux d'une Gitane qui aurait eu pour couche la terre rouge du Brésil. Le ruban bleu pâle qui enserrait la tête avait disparu, libérant la chevelure. Celle-ci se répandait, généreuse et indisciplinée, autour du visage et le long de la nuque, enveloppait les épaules, descendait enfin telle une cascade vertigineuse de flots noirs jusqu'à la chute des reins. La mousseline de soie noire cachait toujours le bas du visage. Auréolés par les cheveux, les yeux apparaissaient plus intenses encore : ce n'était plus la braise qui les habitait, mais le feu. Elle avait en guise de collier un serpent mort et serrait dans sa main une lance en bois, dont

elle menaçait l'assistance. Déchaînée, gesticulante, agitant son arme de mort, hurlant de plus en plus fort, couvrant même par moments la percussion des tambours, grimaçant et crachant sur le sol, Evaltina, possédée par l'Esprit, était devenue la prêtresse de Satan. Même les mouvements de ses bras, désordonnés, semblaient vouloir être disgracieux tout en conservant l'étrange magie du rythme.

L'une des danseuses lui tendit un cigare allumé qu'elle tint pendant quelques secondes, à travers le voile, dans sa bouche. Puis, après l'avoir jeté sur le sol, elle exhala la fumée qui donna l'impression de sortir du voile : c'était le feu craché par le dieu *Exu* dont l'esprit avait maintenant pénétré en elle. Chose étrange, à partir de ce moment, sa silhouette, jusque-là très féminine et infiniment gracieuse, parut se transformer, s'épaissir, se viriliser. Elle se mit à hurler quelque chose dans un dialecte incompréhensible, qui devait provenir d'Afrique.

— Elle a crié qu'elle était un homme puisque l'Esprit du dieu la possédait, traduisit le guide, un peu plus tard, lorsqu'ils eurent quitté la tente.

Soudain, la prêtresse aperçût Geoffroy. Elle s'arrêta aussitôt de danser, resta immobile pendant quelques secondes devant lui, figée dans une sorte de stupeur, puis lui demanda, en portugais cette fois :

— Qui êtes-vous ? Pourquoi nous espionner ? Vous n'êtes pas des nôtres... Si vous ne sortez pas immédiatement d'ici, l'Esprit à *l'Exu* me quittera...

Geoffroy, suivant les conseils reçus, demeura impassible et silencieux. Même s'il avait voulu répondre, l'aurait-il pu ? Il était comme paralysé, incapable de la moindre réaction. Le regard de feu l'hypnotisait son guide le saisit par le bras.

— Partons, c'est préférable, chuchota-t-il.

Tandis qu'il se laissait entraîner à regret vers la sortie, Geoffroy éprouvait la curieuse sensation d'avancer comme un automate, mû par un mécanisme mystérieux. Pendant-cette fuite, dans un silence total les tambours s'étaient arrêtés de battre, les hurlements avaient cessé, toutes les danseuses s'étaient immobilisées -, il s'était senti comme perdu dans le courant de méfiance, et même d'hostilité, qui enveloppait l'étranger qu'il incarnait. Il avait compris aussi que personne dans l'assistance ne lui viendrait en aide, à l'exception cependant de son guide. Evaltina l'avait dit à voix haute : « *Vous n'êtes pas des nôtres...* » Cela avait suffi pour qu'il n'eût plus autour de lui que des ennemis. La parole de la prêtresse n'avait-elle pas la force d'une vérité d'Évangile ? L'Évangile selon *Exu*.

Dès que lui et son compagnon furent sortis de la tente, les

battements de tambour reprirent frénétiques, accompagnés des hurlements rauques d'Evaltina.

L'air de la nuit, pourtant tiède, avait revigoré Geoffroy. Tout en continuant d'avancer à petits pas saccadés, soutenu par la poigne secourable du guide, il commença à retrouver peu à peu conscience de lui-même. Il put desserrer les dents pour demander d'une voix encore mal assurée :

— Que s'est-il passé ?

— Il s'est passé que, si vous étiez resté sous la tente, elle vous aurait envoûté.

— Moi ?

— Vous comme tous les autres... Elle parviendra à les dominer un par un, en commençant par les plus faibles, et tous, les uns après les autres, finiront par s'écrouler sur le sol, épuisés, après avoir chanté et dansé pendant des heures.

— Et ça durera jusqu'à quand, cette hystérie collective ?

— Jusqu'au moment où Evaltina cessera d'être habitée par l'Esprit du démon... À cet instant, elle redeviendra normale et disparaîtra en laissant ses fidèles exténués et perdus dans un sommeil d'hypnose... Cela se produit généralement à l'aube. Comme toutes les divinités infernales, *Exu* n'aime pas la lumière du jour. Dès que celle-ci apparaît, il court se réfugier dans la forêt où il se rassasie des mets qu'on lui a offerts et qui sont déposés au pied des arbres entourés de bougies qui achèvent de se consumer...

— Mais, avant de s'enfuir, ce cher *Exu* ne doit pas manquer d'emporter l'argent que l'assistance a déposé dans le grand plateau ?

— Que voulez-vous qu'un dieu, ou son Esprit, fasse de la monnaie des hommes ? Les cruzeiros et vos dollars constituent la part de la prêtresse.

— Qu'est-ce qu'elle en fait ?

— Là, cher monsieur, c'est une tout autre histoire... Dois-je vraiment vous la raconter ? N'avez-vous pas déjà une petite idée là-dessus ?

Il n'y eut pas de réponse, mais une nouvelle question de Geoffroy :

— Et les danseuses qui si j'ose employer un tel mot « opèrent » avec elle, sont-elles appointées ?

— Non. Ce sont toutes des volontaires. N'est-ce pas un honneur insigne que de contribuer, même modestement, à la venue de l'Esprit à l'*Exu* dans une Evaltina ?

— Tout en vous remerciant de m'avoir aidé à sortir de ce guépier, où d'ailleurs vous m'aviez entraîné...

— N'avais-je pas reçu des ordres de Paris ?

— Je sais. C'est pourquoi je n'ai pas le droit de vous faire le moindre reproche... Mais je regrette quand même d'avoir dû abandonner la magie de cette cérémonie avec une telle précipitation !

— C'était la meilleure sortie pour nous deux ! Même en admettant ce qui m'aurait étonné qu'Evaltina ne soit pas parvenue à vous envoûter en vous livrant à l'Esprit infernal, l'assistance, elle, ne vous aurait pas épargné... Pour vous châtier d'avoir gêné, par votre seule présence, le déroulement de la cérémonie, elle vous aurait fait passer un très mauvais quart d'heure et aurait peut-être même essayé de vous lyncher.

— Comme cela, sur le rythme des tambours ? À notre époque et à trente kilomètres de Rio de Janeiro ?

— C'est comme je vous le dis.

— Mais enfin, je n'ai rien fait à tous ces gens ! Je n'en connaissais pas un seul !

— Votre faute à leurs yeux et elle est immense ! est de n'avoir pas tellement plu à la grande Evaltina. Elle est, pour eux, une demi-déesse puisqu'elle a le pouvoir d'entrer en communication avec *Exu*. Retournez-vous discrètement. Vous voyez toutes ces ombres qui nous suivent ? Croyez-moi : ce ne sont pas celles de fantômes et elles risquent, pour peu que nous nous attardions, de ne pas nous être très favorables. Bon ami de France, il est grand temps de détalier pour rejoindre la voiture et de démarrer, si possible, en seconde !

Ce qu'ils réussirent plus tard, lorsqu'ils eurent acquis la certitude que quelques bons kilomètres les séparaient des « ombres », Geoffroy demanda :

— Pourquoi cette Evaltina ne s'est-elle pas adressée à vous plutôt qu'à moi ?

— Parce que, étant loin d'être sotte, elle a tout de suite réalisé que j'étais de ce pays et donc un peu initié. Sachez qu'il n'existe pas un seul Brésilien -qu'il appartienne à une classe aisée ou pauvre qui ne soit un adepte secret de l'une des religions afro-brésiliennes. Les uns sont pour le *Candomblé*, d'autres pour l'*Umbanda*...

— Et pour le *Quimbanda*, auquel nous venons de participer très modestement, y a-t-il beaucoup d'amateurs ?

— Tous ceux qui préfèrent entretenir de bonnes relations avec le Malin plutôt qu'en avoir de moyennes avec une divinité clémente. Le

plus souvent, ces adeptes d'*Exu* sont ceux dont les suppliques n'ont pas été exaucées dans les messages transmis par les esprits *umbandas*. Les cérémonies *quimbandas* sont les seules qui permettent d'assouvir le besoin de vengeance. N'est-ce pas une extraordinaire satisfaction ? Contrairement au culte *umbanda*, le *Quimbanda* ignore l'esprit de charité et ceux qui le dirigent n'ont qu'un but : extorquer le plus d'argent possible aux croyants qu'ils ont effrayés. Les meurtres terrifiants dus aux rites *quimbandas*...

— Vous avez bien dit « les meurtres » ?

— Ça vous surprend ?

Geoffroy eut une courte hésitation avant de répondre :

— Après tout, pas tellement !

— ... ces meurtres ont contraint la police à exercer Une surveillance permanente sur les « Mères » ou sur les « Pères » de cette secte. Mais il arrive souvent que les policiers, ayant eux-mêmes peur de la magie noire, ne bougent pas. C'est alors qu'on peut craindre le pire !

— Donc, à votre avis, cette Evaltina est une créature néfaste ?

— Dangereuse conviendrait mieux,

— Et que ce serait-il passé si elle était parvenue à m'envoûter ?

— Pourquoi me poser une telle question ? Si Paris m'a fait savoir qu'il était indispensable de vous la faire rencontrer, même d'assez loin, et surtout sans qu'elle puisse se douter que vous avez une mission très délicate à remplir, c'est que vous êtes déjà parfaitement renseigné sur ses agissements.

Une nouvelle fois, plutôt que de répondre, Geoffroy préféra poser une question :

— Et vous ? Quelle activité précisez-vous au Brésil ?

— A vrai dire, j'ai plusieurs activités, dont l'une m'a permis de vous rendre aujourd'hui le petit service d'entrevoir, à demi voilée, celle qui vous intéresse...

— Mais encore ?

— Disons, si vous voulez bien vous contenter de ce complément d'information, que je suis principalement dans l'import-export.

— Je m'en contenterai... Pourtant, un détail m'a intrigué lorsque vous êtes venu m'accueillir cet après-midi à l'aéroport : vous ne m'avez pas dit votre nom.

— J'ai fait cela ? Comment ai-je pu manquer à ce point de savoir-

vivre ? Il est vrai que nous avons quelques raisons de ne pas nous attarder à l'aéroport... On n'a pas idée du nombre d'indiscrets ou même simplement de curieux qui errent dans les aérobares ! Eh bien, sachez, cher monsieur Morin, que je me nomme Emilio Broscani.

— Et vous êtes brésilien ?

— Tout ce qu'il y a de plus authentique... Désirez-vous voir ma carte d'identité ?

— Broscani... C'est bien le nom que l'on m'avait indiqué à Paris.

— Je reconnais qu'il a une résonance plus italienne que portugaise. Mes ancêtres étaient siciliens.

— Croyez-vous que nous pourrions revoir cette prêtresse ailleurs que dans une cérémonie de son culte du diable ?

— Vous voulez dire : le visage découvert et dans une plus grande... intimité ?

— Vous comprenez vite.

— Je ne pense pas que ce soit très facile... Mais enfin, tout peut arriver ! Dites-vous bien que c'est déjà miraculeux que vous ayez pu l'approcher d'aussi près quelques heures à peine après avoir mis les pieds pour la première fois de votre vie sur la terre brésilienne... Car elle est rarement à Rio et, lorsqu'elle y vient, c'est toujours en coup de vent. C'est une femme qui se déplace beaucoup.

— À l'intérieur du pays ?

— Pas tellement ces derniers temps... Ses longues absences me porteraient plutôt à croire qu'elle voyageait à l'étranger.

— Où cela de préférence ?

— Sans doute là où on l'attendait le moins ! Mais je vous crois mieux informé que moi sur ce point. Voici votre hôtel.

— Quand nous revoyons-nous ?

— Après-demain matin. Je viendrai vous rendre visite vers 9 heures et nous ferons le point. Il me faut bien vingt-quatre heures pour établir le plan qui vous permettra peut-être d'avoir « la conversation intime » que vous souhaitez... Après vous être " reposé rien n'est plus exténuant que ces voyages aériens qui, en quelques heures, vous font passer du froid au chaud, ou inversement -, vous devriez mettre à profit votre journée de demain pour vous promener dans Rio de Janeiro et découvrir la prodigieuse variété de cette ville exubérante. Nous y avons d'excellents taxis conduits par des chauffeurs aussi débrouillards que ceux de Paris. Et, comme le problème de langue ne se pose pas pour vous puisque vous parlez

portugais aussi bien qu'un navigateur de Lisbonne, vous écouterez ce que l'on vous racontera. Mêlez-vous aussi à la foule : elle en vaut la peine... Voulez-vous que je vous donne l'adresse d'un ou deux restaurants typiques où vous pourriez apprécier notre cuisine nationale ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Dans le domaine culinaire, les Français se laissent rarement surprendre ! J'essaierai de ne pas faillir à cette réputation. Je vous dis donc à mercredi 9 heures. Et merci encore pour cette soirée !

— Cher monsieur, vous n'avez pas à me remercier. Je n'ai fait que mon devoir à l'égard d'un étranger qui vient du pays que j'aime le plus au monde après le mien...

— Votre pays ?

— Le Brésil, voyons ! C'est très curieux : je vous sens méfiant... Vous donnez l'impression de ne pas être très (convaincu de ma véritable nationalité... Je vous assure que vous avez tort ! Bonne nuit quand même !

Une heure plus tard, allongé sur son lit dans une chambre plus que confortable, dont l'air était conditionné, Geoffroy ne parvenait pas, malgré la fatigue du voyage, à trouver le sommeil. Le cherchait-il seulement ? Pour lui, le plus difficile était de réaliser que, soixante-douze heures à peine après avoir été convoqué par son grand patron parisien, il se retrouvait dans un palace de Rio, sur cette terre brésilienne où, normalement, il n'aurait jamais dû mettre les pieds.

*

Tout avait commencé dans le bureau du comte Edmond de Tamec, président-directeur général de la S.F.E.P., ou Société Française d'Exploitation Pétrolière. Ce matin-là, le grand patron avait fait mander d'urgence son chef du contentieux, un garçon intelligent qui n'avait pas accédé à ce poste uniquement parce qu'il était nanti de diplômes, mais aussi en raison de ses qualités et tout spécialement pour le bon sens dont il avait toujours fait preuve lorsqu'il s'était agi de trouver une solution aux cas épineux et Dieu sait s'il en existe dans les tractations pétrolières !

Edmond de Tamec, Breton de vieille souche, était un homme direct. Il donnait parfois à ses subordonnés l'impression d'être brutal : c'est parce qu'il savait ce qu'il voulait :

— Asseyez-vous, Morin... Et puis, je préfère vous appeler par votre prénom : Geoffroy. Le nom, je le réserve à votre père, mon vieux camarade de Saumur... À propos, comment va-t-il ?

— Toujours en pleine forme, pétainiste et regrettant son escadron.

— Je sais : même en retraite il restera toujours « le commandant Morin »... Des types comme lui, on n'en fera plus ! Cigarette ? Gardez le paquet : vous aurez le temps de le fumer en entier. J'ai donné des ordres pour que personne ne vienne nous déranger. Vous allez bien m'écouter : ce qui ne vous sera peut-être pas tellement désagréable puisque je vais commencer par parler de vous.

» Vous avez trente-deux ans, l'âge idéal pour un homme. Vous êtes plutôt bien de votre personne tout en ayant la chance d'être encore célibataire. Vous vivez « en garçon » avec votre père depuis la mort de votre chère maman. Donc pas de femme, du moins trop apparente, dans votre vie : de ce côté-là tout va bien ! De l'autre, le côté professionnel, ça ne va pas non plus trop mal pour vous. : vous avez chez nous une belle situation, que vous méritez d'ailleurs et qui ne pourra que s'améliorer rapidement pour peu que vous acceptiez la nouvelle tâche que j'ai l'intention de vous confier et à condition, bien entendu, que celle-ci se solde par un plein succès. Je tiens à vous prévenir tout de suite qu'elle sera assez différente de toutes celles que votre poste *de* chef de notre contentieux vous a obligé à remplir jusqu'à ce jour. Personnellement, j'estime que vous êtes le seul homme de la S.F.E.P. qui soit actuellement apte à défendre, dans cette nouvelle affaire, nos intérêts avec de sérieuses chances de réussite.

» Je tiens également à vous préciser ceci : au cas où, après m'avoir écouté et supputé les risques que vous allez courir car il y en aura de considérables ! vous préféreriez rester sagement ici, dans votre bureau, et à la tête de votre service, je ne vous en voudrai nullement et cela ne modifiera en rien la progression normale de votre carrière. Mais si, au contraire, vous me répondez par un « oui », je puis vous certifier que votre ascension, sera fulgurante. Autrement dit, je ne vous impose rien : en acceptant, vous ferez un acte de volontariat. Tout cela est net dans votre esprit ?

— Je vous écoute.

— Mon cher ami, vous allez entendre une histoire dont l'authenticité ne fait aucun doute mais qui, par moments, vous donnera l'impression de tenir du roman d'aventure plus que d'une étude de marché destinée à assurer de nouveaux débouchés à l'activité de notre S.F.E.P.... Vous n'êtes pas sans connaître je sais que quelques-uns des dossiers ont été soumis à votre vigilance juridique avant les échanges des signatures certains accords assez secrets qui ont été passés, voici une dizaine d'années, entre des représentants désignés par le Brésil et nos propres agents. Ces accords concernaient une participation discrète, mais importante, de la S.F.E.P. dans le

financement des travaux considérables de création et d'aménagement du réseau routier qui doit transformer rapidement l'économie de tout le nord et le nord-ouest de ce grand pays.

— Je suis en effet au courant.

— ... Accords qui, et cela vous le savez aussi bien que moi, ont été faits par l'intermédiaire de banques spécialisées dans les investissements internationaux. Autrement dit, la S.F.E.P. ne paraît jamais en nom. J'ai toujours pensé que, pour ce genre d'opérations à grande échelle, l'anonymat était préférable. Si l'on a souvent dit que l'argent n'avait pas d'odeur, on pourrait ajouter aussi qu'il a de moins en moins de nationalité bien définie ! Inutile de vous préciser également que nous ne sommes pas la seule société pétrolière imbriquée dans une telle affaire...

» Grâce aux fonds drainés d'un peu partout, on a pu amener à pied d'œuvre de la jungle amazonienne et à des points stratégiques judicieusement choisis, le matériel lourd ultra-perfectionné qui a permis d'obtenir un premier résultat spectaculaire : la mise en service d'un deuxième tronçon de la route transamazonique, le 30 janvier dernier. Ce tronçon, long de mille soixante-dix kilomètres tracés en pleine forêt, relie la ville d'Itaituba, située dans l'État de Para, à celle d'Humaita qui se trouve 'dans l'État d'Amazonas. L'inauguration en a été faite par le président Medici, dont le mandat de quatre années a pris fin depuis. C'est lui qui avait déjà inauguré le premier tronçon Estreito-Itaituba, quand il fut livré à la circulation en septembre 1972, pour célébrer d'une façon grandiose le cent cinquantième de l'indépendance du Brésil.

» Si l'on additionne le tout, deux mille trois cents kilomètres de la Transamazonique ont été construits en trois ans et deux mois : ce qui est un magnifique résultat quand on tient compte des conditions de défrichement de la forêt sous un climat exécrable et à travers une végétation aussi abondante qu'hostile. La principale raison d'être d'une telle voie de communication est d'établir enfin une liaison continue entre João Pessoa et Recife d'une part, sur l'Atlantique, et d'autre part la frontière péruvienne dans les parages de Cruzeiro do Sul. Mais, pour que la route soit entièrement terminée, il lui manque encore mille cinq cent vingt kilomètres entre Humaita, Rio Branco, Cruzeiro do Sul et le poste de Pucalpa, situé dans le Territoire d'Acre, marquant la frontière entre le Brésil et le Pérou. Cette dernière partie, sans doute la plus ardue à construire, a été confiée au génie militaire.

Tout en parlant, Edmond de Tamec avait étalé une carte sur son bureau. Les routes à l'état de projet y étaient tracées en jaune; celles

qui étaient praticables, sans être goudronnées, en rouge; les routes partiellement goudronnées étaient en pointillés noirs; enfin, celles entièrement terminées étaient représentées par un trait noir continu.

— Si vous comparez les distances entre les routes « noires » et les « jaunes » ou « rouges », vous pouvez constater que le travail qu'il reste à faire est considérable. Il est vrai que les distances le sont aussi !

— Il y a une chose que je ne m'explique pas très bien...

— Parlez.

— Comment ce matériel lourd, dont vous venez de parler, a-t-il pu être acheminé jusqu'aux « points stratégiques » de la future Transamazonique, à travers la forêt amazonienne, puisque, avant que cette grande voie ne soit ouverte, il n'y avait pas de route ?

— Une question aussi judicieuse me prouve, mon garçon, que vous commencez à vous intéresser à cette noble aventure. Si le Brésil du nord ne possédait pas, il y a seulement quelques années, la moindre route transversale allant d'est en ouest, il avait cependant avec le fleuve Amazone qui, après avoir trouvé ses sources lointaines au Pérou, va se jeter dans l'Atlantique la plus prodigieuse des voies de pénétration. Vous ne pouvez ignorer que l'Amazone est navigable jusqu'à Manaus au moins pour les navires de très gros tonnage. C'est d'ailleurs grâce à cela que la ville de Manaus a connu un fabuleux essor et une incontestable prospérité à l'époque de la grande épopée du caoutchouc.

» Le transport du matériel lourd, qui est presque exclusivement de fabrication nord-américaine, a été fait par des cargos. Ceux-ci ont remonté l'Amazone depuis l'Atlantique et ont débarqué leurs cargaisons successivement à Belem, Santarem et Manaus. De là, transbordé sur d'immenses péniches, ce même matériel a été acheminé sur des affluents de l'Amazone de Belem à Porto Franco et à Maraba, de Santarem à Itaituba et enfin de Manaus à Humaita. Ensuite les bulldozers n'ont eu qu'à se mettre au travail... Tout cela relativement facile à raconter -a représenté un labeur surhumain guidé par une bonne dose de courage, d'intelligence et même d'ingéniosité.

— Et comment a été fait le tracé de cette fameuse route ? Ce ne sont tout de même pas des équipes de pionniers et d'arpenteurs qui se sont aventurées au petit bonheur la chance dans la forêt vierge ?

— Au début, il y a eu ces équipes, mais depuis et cela a permis de rectifier beaucoup d'erreurs topographiques le terrain a été scientifiquement et systématiquement exploré grâce au système *Radam*.

— Qu'est-ce qui se cache sous ce nom barbare ?

— Un procédé qui nécessite l'utilisation de Caravelles équipées de radars spéciaux permettant de passer au crible les régions survolées à basse altitude. Ces radars envoient des rayons, jour et nuit et par n'importe quel temps, sur les arbres de la forêt. Quand le rayon touche, à travers la végétation, un corps dur tel qu'un rocher ou même un gros tronc d'arbre aux racines profondes, il renvoie un point sur une plaqué à l'intérieur de l'avion. Chaque point donne une photographie sur laquelle le rayon oblique a marqué une ombre. L'ensemble de ces ombres constitue le relief. L'intérêt du système, c'est de découvrir la configuration exacte du terrain sous l'enfer vert sans le voir et surtout sans être obligé de pénétrer dans la forêt équatoriale. C'est un peu comme si l'on arrivait à photographier un plancher irrégulier sous une épaisse moquette sans être contraint de la retirer. La somme de ces photographies juxtaposées est remise à la Petro-braz, ou Société nationale de recherches et d'exploitation du pétrole, qui établit, à partir des photos, des cartes géologiques donnant la carte d'identité du sol.

— C'est en effet prodigieux. Où arrêtera-t-on le progrès ?

— Soyez pleinement rassuré : tant que l'on aura besoin de pétrole, on ne l'arrêtera pas ! Actuellement, grâce au procédé *Radam*, les Brésiliens ont pu obtenir trente-deux mille photographies détaillées couvrant une superficie de quatre millions six cent mille kilomètres carrés. Mais cela n'est qu'un début... Très rapidement viendra la construction de la seconde route transamazonique, aujourd'hui à l'état de projet Partant du nord-ouest de Porto Grande, elle longera les frontières de la Guyane, du Surinam, du Venezuela et de la Colombie pour aboutir ainsi à Cruzeiro do Sul, à l'ouest Et quand toutes les routes verticales, reliant les deux Transamazoniques entre elles, auront été construites, la forêt amazonienne sera pratiquement quadrillée par les voies de communications.

» Sera-ce la fin de l'enfer vert ? Il est permis de se le demander. Pour le Brésil, ce sera sans doute un colossal pas économique qui placera ce pays sur un plan comparable à celui des États-Unis et qui en fera l'une des plus grandes puissances du monde. Mais, si l'on se préoccupe de la santé physique de notre planète, cela risque de nous apporter de véritables calamités.

— Que voulez-vous dire ?

— Certains savants et futurologues des plus qualifiés affirment que ces percées pratiquées dans la forêt amazonienne peuvent engendrer un désastre non seulement pour le Brésil, mais aussi pour toute l'humanité. Savez-vous qu'à elle seule la forêt amazonienne représente le cinquième de la réserve d'oxygène de la terre ? Et comme les

populations s'accroissent partout à une cadence assez inquiétante, la mortalité ayant considérablement diminué, comment vivront les terriens ? En s'installant sur d'autres planètes ? Les récents exemples de condition de vie lunaire ne sont guère encourageants ! Mais revenons plutôt au cas précis de notre S.F.E.P.

Je me doute qu'une autre question vous brûle la langue : pourquoi diable avons-nous été nous fourrer dans ce guêpier de l'enfer vert où tout le monde rêve d'avoir sa part de gâteau alors que les Brésiliens paraissent très capables de mener leurs affaires eux-mêmes et ne tiennent pas tellement à ce que des étrangers se mêlent de leur économie interne ?

» N'oublions pas non plus que le gouvernement brésilien est formé par une Junte militaire où les colonels sont tout-puissants. Et, ce qui ajoute à leur pouvoir, ils ont auprès d'eux des conseillers intelligents qui connaissent aussi bien les immenses possibilités du pays que, ses difficultés. Le nouveau président du Brésil est le général Ernesto Geisel, fils d'émigrés allemands il y a dans ce pays une colonie allemande très importante. C'est un protestant, austère et discret, dont l'élection n'a pu être faite qu'avec le plein accord de l'état-major des armées de terre, de mer et de l'air. Pendant les quatre années que va durer son mandat, le général Geisel poursuivra la même politique que ses prédécesseurs. N'a-t-il pas déclaré récemment : « Le maintien de l'ordre, essentiel au développement, continuera d'être assuré. Et, si c'est nécessaire, encore davantage que par le passé. »

» Même si cette volonté d'ordre social est catégorique, elle se heurte à une réelle difficulté qui provient de ce que l'économie de ce pays en plein essor doit faire face à une prolifération démographique de l'ordre de 2,8 % chaque année. Aussi est-il heureux que la production agricole, dont le total dépasse les cent millions de tonnes, permette au Brésil de devenir sous peu l'un des greniers du monde. Et son expansion industrielle de 12 % fait qu'on peut le comparer au Japon. Mais tout cela ne serait rien s'il n'existait pas un puissant moteur, favorisant la poursuite de ce développement : l'exploitation des richesses fabuleuses que renferme le sol de la forêt amazonienne.

» C'est à cette richesse que nous et beaucoup* d'autres ! avons commencé à nous intéresser par certains financements détournés. Quand on a les finances, on tient la clef... Qu'est-ce qui peut résulter de tels financements ? Tout simplement l'acquisition de certains intérêts dans l'exploitation de l'un des sous-sols les plus riches du monde, contenant de la bauxite et des minerais de toutes sortes. N'a-t-on pas découvert, en construisant la première Transamazonique et à* proximité d'elle, à Aranas, la plus grande mine de fer du monde à ciel ouvert ? Et du fer à l'acier, il n'y a qu'un pas.

» Quant au pétrole, qui nous intéresse plus particulièrement, il se trouve aussi dans ce sous-sol sous forme de gisements organiques assez étalés. En échange de nos apports financiers, nous avons pu obtenir certaines concessions pour la mise en valeur et l'exploitation des gisements que nous pourrions découvrir, étant bien entendu que tous les frais de prospection, de recherches et d'installations éventuelles restent à notre charge. Concessions d'une durée d'ailleurs très limitée. Après quoi la S.F.E.P., comme toutes les compagnies concurrentes, n'aura plus qu'à déguerpir, laissant le Brésil continuer l'exploitation entièrement à son compte et en utilisant nos installations. Mais, malgré tout, à une époque où les menaces pèsent de plus en plus sur l'or noir du Moyen-Orient; l'expérience mérite d'être tentée puisqu'elle peut se révéler aussi fructueuse pour nos amis brésiliens que pour nous. C'est pourquoi, depuis deux années déjà, nous avons envoyé là-bas, réparties un peu au hasard dans l'enfer vert et le Mato Grosso, des équipes de spécialistes qui cherchent. Cela nous coûte cher, mais nous avons la plus grande confiance dans le résultat.

» Notez aussi que le gouvernement brésilien a fait preuve d'une réelle habileté en optant pour la concurrence entre plusieurs sociétés étrangères. Il faut toujours diviser pour régner. Et dès qu'il s'agit d'une nouvelle ruée vers l'or, qu'il soit jaune ou noir, les prospecteurs ne manquent pas ! Quels sont actuellement nos principaux concurrents ? Jusqu'à ces derniers mois il n'y en avait que deux. Le plus redoutable, et il fallait s'y attendre, est l'A.N.O. ou American National Oil, dont l'âme damnée là-bas est un certain Walter Bearl, homme intelligent et entreprenant, qui ne se sent pas trop étouffé par les scrupules. Il a pour lui l'avantage d'être très bien épaulé par les agents de grosses affaires américaines telles que la Bethlehem Steel ou l'U.S. Steel qui paient le coût de la route par des investissements indirects. Donc, vis-à-vis des Brésiliens, il se trouve bien placé.

» Le second est à la fois plus retors et peut-être aussi plus avisé. C'est un Soviétique, un certain Roustan Kouzianov, ingénieur d'une extrême compétence. Bien que les relations ne soient pas tellement cordiales entre la Junte militaire brésilienne et le gouvernement de l'U-R-S.S., ce Kouzianov donne l'impression de pouvoir se promener assez librement, ainsi que ses subordonnés, dans les différentes régions traversées par la Transamazonique. Ce qui est étrange, c'est qu'il ne semble pas représenter directement une compagnie pétrolière soviétique, ou même une filiale de l'un quelconque des pays tels que la Roumanie, qui possède d'immenses raffineries de l'autre côté du rideau de fer. Il ne prospecte pas vraiment comme les Nord-Américains. Ce serait plutôt une sorte d'observateur envoyé sur les lieux pour surveiller discrètement les travaux de ses rivaux, dont nous

faisons partie. Personnellement, j'ai une petite idée sur la véritable raison de la présence au Brésil de cette mission russe. Mais elle ne pourra être confirmée ou infirmée que par quelqu'un qui se rendra sur place.

— Puis-je quand même la connaître ?

— Vous, oui, puisque j'ai décidé de vous mettre dans tous mes secrets... Différents recoupements m'ont amené à penser que les Soviétiques ne s'intéressent pas directement au Brésil. Ils ne commenceront à y prêter sérieusement attention que lors-, qu'ils seront convaincus d'avoir affaire à un nouvel adversaire redoutable. Alors, ils mettront le paquet. Les « expériences » cubaine et chilienne n'ont pas été, jusqu'à présent, tellement profitables pour eux ! La dernière spécialement s'est soldée par un résultat assez inattendu pour Moscou : quelques jours à peine après que la Junte militaire du général Pinochet eut pris le pouvoir, l'un des premiers gouvernements socialistes à admettre sa réalité a été la Chine de Mao ! Mauvais coup pour Moscou... Et, comme les Russes sont des gens intelligents, ils ont jugé plus sage de rester sur une prudente réserve à l'égard du Brésil, le pays géant de l'Amérique du Sud. Mais cela ne veut pas dire qu'ils y soient restés totalement inactifs, et je pense que c'est là où nous commençons à toucher le fond du problème.

» Le camarade Roustan Kouzianov et sa fine équipe n'ont été envoyés, je vous l'ai déjà fait comprendre, qu'en qualité d'observateurs. Ils ne cherchent pas tellement à découvrir de nouvelles nappes de pétrole dont l'U.R.S.S. et ses satellites ne profiteraient guère dans la conjoncture actuelle -, mais ils épient plutôt le travail de prospection des représentants du monde capitaliste pour le gêner et, au besoin, le contrecarrer. La politique de l'U.R.S.S. ne change pas : elle veut aider les pays qui sont sous-développés économiquement. Dans le cas présent, il ne s'agit pas du Brésil qui lui paraît être, au contraire, en pleine expansion, mais il y a les autres, ces pauvres pays arabes dont la seule véritable ressource est le pétrole... Alors, ne serait-ce pas dramatique si brusquement le Brésil commençait, lui aussi, à produire du pétrole ? Je pense que la bonne politique pour l'U.R.S.S. est d'empêcher le plus possible les pays considérés, à tort ou à raison, comme « capitalistes » d'avoir à profusion l'or noir, sans être contraints de se plier aux exigences du Tiers Monde pour sauver leur économie. Pour conclure, je tiens Roustan Kouzianov pour le meilleur défenseur occulte des producteurs de pétrole du Moyen-Orient et donc, à notre égard, pour un redoutable adversaire.

— Avec l'Américain Walter Bearl, ça en fait deux. Tout à l'heure, vous avez dit : « Jusqu'à ces derniers mois il n'y en avait que deux... » Cela laisserait supposer qu'aujourd'hui il y en aurait au moins un

troisième ?

— Et de taille ! Le plus dangereux sans doute pour une raison essentielle : nul n'est arrivé aussi bien chez les Américains que chez les Russes et chez nous à déceler les mobiles qui le font agir sans discrimination contre nous trois. Il semble qu'il cherche à nous nuire à tous : cela en opérant avec une suprême adresse et d'une façon très détournée...

— Même si vous n'avez pas découvert ses raisons d'agir, cet adversaire, vous le connaissez ?

— Oui et non... Je pense que nous, les Français, c'est-à-dire la S.F.E.P., sommes peut-être plus avancés dans ce domaine que nos rivaux russes ou américains. En effet, nous avons acquis récemment la quasi-certitude d'avoir identifié l'un au moins des agents actifs de ce mystérieux adversaire... Un agent qui travaille toujours d'une façon indirecte, mais efficace, pour saboter nos réalisations et surtout pour orchestrer une campagne systématique de dénigrement de tout ce que l'Europe a entrepris le plus souvent par notre intermédiaire pour favoriser le développement économique du nord et du nord-ouest du Brésil... Campagne qui s'attaque également aux efforts des U.S.A.... En somme; c'est une campagne anti tout ce qui n'est pas strictement brésilien. On pourrait presque dire une campagne nationaliste. À se demander même si ce ne serait pas là une manœuvre sournoise de certains éléments à tendance ultra-nationaliste du gouvernement brésilien. Mais on ne parvient pas à découvrir le mobile logique d'une telle façon d'agir qui va à l'encontre des intérêts vitaux d'un aussi grand pays ! Jusqu'à ce jour, tous les accords internationaux signés aussi bien avec les États-Unis qu'avec certains pays européens tels que la France et l'Allemagne ont toujours été scrupuleusement respectés par le Brésil. Alors ?

» C'est d'autant plus incompréhensible qu'il y a, dans cette campagne, des prolongements plus qu'inquiétants qui ennuiet et gênent aussi bien les Nord-Américains que nous. C'est pourquoi, en plein accord avec mes associés, j'ai pris il y a six mois déjà la décision de faire procéder, aux seuls frais de la S.F.E.P., à une enquête très secrète mais très serrée dont je vais vous communiquer les premiers résultats tangibles... Enquête qui se divise en deux compartiments bien distincts : le plan *intérieur* brésilien et le plan *extérieur* à ce pays.

» Sur le plan *intérieur*, on commence à nous rendre responsables de prétendus massacres de tribus indiennes qui occuperaient des territoires sur lesquels se trouvent nos prospecteurs. Ces malheureux, dit-on, gêneraient par leur seule présence la progression méthodique de nos recherches. On nous regarde d'un mauvais œil à la FUNAI (ou

Fondation nationale de l'Indien) dont le nouveau président, le général Irath de Araujo, vient de prendre certaines mesures en vue d'intensifier la protection des tribus en voie d'extermination. Par exemple, il a annoncé que la tribu des KreenAkaroré ou Indiens géants qui n'a été découverte qu'il y a dix-huit mois et qui en était réduite à une véritable mendicité pour survivre, serait placée dans le parc national de Xingu sous la protection permanente de forces de police. Il a également décidé d'arracher à la disgrâce où les avait placés l'incompréhension de ses prédécesseurs, les deux plus célèbres défenseurs d'indiens : Apoena Meirelles et Claudio Villas Boas. Ils ont été chargés, l'un et l'autre, de nouvelles missions dans la forêt amazonienne.

— Et ces spécialistes vous attaquent comme si vous étiez les responsables du dénuement des Indiens ?

— Pas eux. Ils sont intelligents et connaissent trop la vérité... Les attaques contre nos représentants ou employés viennent d'ailleurs. Elles sont moins franches et plus subtiles : c'est pourquoi nous cherchons à trouver d'où elles viennent. Car c'est très grave pour nous ! Répétées et répandues, de pareilles allégations risquent, plus vite qu'on ne le pense, de porter un tort considérable à nos entreprises.

» Mais ce n'est pas tout ! On nous accuse aussi d'être indirectement les premiers responsables du défrichement et du quadrillage de l'enfer vert : bientôt on dira un peu partout que la S.F.E.P. d'origine française ou l'A.M.O. nord-américaine sont les grands coupables qui auront à rendre compte à la terre entière de la diminution de l'oxygène qu'elle respire ! Vous savez comme moi que le problème de la pollution est l'un de ceux qui préoccupent de plus en plus les humains...

» Autrement dit, là-bas, sur le sol brésilien, nous sommes en train de commencer à jouer le rôle de bouc émissaire. Il nous, faut donc nous défendre rapidement et agir avec énergie si nous ne voulons pas en être réduits à plier bagage en abandonnant, beaucoup plus tôt que ce n'est prévu dans les accords officiels, tout ce que nous avons déjà investi et fait.

— Comment comptez-vous vous y prendre pour faire obstacle à cette vague d'inimitié ?

— Certainement pas en fomentant, comme cela se faisait le plus souvent au temps des conquêtes impérialistes, des émeutes ou même des révolutions locales qui favoriseraient nos affaires... Ces temps-là sont bien révolus et c'est très heureux pour la tranquillité des peuples ! Aujourd'hui, il ne nous reste qu'un moyen d'action : frapper directement à la tête de l'organisation, brésilienne ou non, car il se peut très bien que ceux qui manient les leviers de commande ne se

trouvent pas sur le continent sud-américain.

— Cette tête, encore faudrait-il la connaître !

— C'est vous, mon cher Goeffroy, qui la découvrirez...

— Moi ?

— Vous seul... À condition, bien entendu, que vous acceptiez de remplir la mission que j'ai l'intention de vous confier. .

— Mais j'ignore tout du Brésil et de son Amazonie !

— Justement : je crois que, pour réussir là où d'autres ont échoué jusqu'à présent, il faut avoir l'esprit tout neuf et ne pas se sentir-gêné dans le fouillis de renseignements ou de pistes erronés... Mais, pour vous permettre de vous lancer avec de sérieuses chances de succès dans cette périlleuse entreprise, je vais vous aider en apportant un atout majeur. À défaut de la tête de l'organisation qui nous veut autant de mal, je crois être en mesure de vous révéler l'identité de l'un de ses membres... Ensuite, il ne vous restera plus qu'à remonter la filière jusqu'à la tête. Vous me comprenez ?

— J'essaie...

— Ce membre, nous pensons l'avoir repéré depuis quelques jours grâce à différents recoupements. Et cela nous conduit sur le plan *extérieur* au Brésil. C'est là que commence la surprenante aventure... Dans ce dossier placé sur mon bureau et qu'il était inutile d'ouvrir avant de vous avoir mis, si j'ose dire, « dans l'ambiance », se trouvent quatre rapports ultrasecrets. Chacun d'eux pourrait constituer un épisode d'un prodigieux film à quatre sketches dont le rôle essentiel pourrait être tenu par une même artiste, à condition qu'elle eût beaucoup de talent ! Artiste exceptionnelle qui prendrait, dans chaque séquence, un visage différent. En revanche, il paraît indispensable que cette grande vedette trouve, pour chacune de ses aventures, un partenaire ne ressemblant en rien aux trois autres... Autrement dit, ce serait un film « à suspense » qui devrait être interprété, dans les cinq personnages principaux, par une femme et quatre hommes... La femme devrait être brune, à coup sûr, et même très typée dans chacune de ses incarnations. Les hommes, eux, seraient parfaits, s'ils avaient respectivement le type irlandais, l'allure germanique, la carrure nordique et la désinvolture parisienne... Enfin, le titre de cette superproduction qui se devrait être en technicolor car, comme vous allez le voir, elle ne manque pas de couleur pourrait être du genre : *La mort se trouvait au bout de l'aventure...* Pourquoi me regardez-vous avec cette mine ahurie ?

— Je... Je ne sais pas... Mais vous reconnaîtrez, monsieur le président, qu'il y a un peu de quoi !

— Je vous ai dit, au début de cet entretien, que vous alliez entendre une histoire qui côtoyait le roman d'aventures. Alors, ne vous étonnez de rien, restez calme et écoutez-moi. L'action du premier sketch se situe presque entièrement aux États-Unis, à l'exception d'une très courte séquence à Brasilia.

» Tout a commencé, il y a un peu plus d'une année, au cours d'une brillante réception donnée à Brasilia en l'honneur de membres de la presse internationale. C'est vous dire que l'on pouvait y rencontrer, dans le flot des invités, un peu de tout .et particulièrement des journalistes venus de tous les pays. Parmi eux, se trouvait l'un des plus illustres *columnists* des États-Unis. Vous savez, je pense, ce qu'est un *columnist* ?

— Un journaliste qui remplit, chaque semaine ou même chaque mois, une ou deux colonnes d'un grand journal que des lecteurs, aussi nombreux que fidèles, lisent avec avidité parce qu'ils font confiance à la documentation et au sérieux de leur auteur. '

— Exactement. L'extravagante Eisa Maxwell, aujourd'hui disparue, fut l'une des plus illustres *columnists* nord-américaines : sa prose était répandue dans une douzaine de journaux répartis dans différentes régions des États-Unis. C'est dire que, lorsqu'elle disait du bien ou du mal de quelqu'un, ça portait... Notre *columnist* se nommait Howard O'Meal. Comme son nom l'indique, c'était un pur Américain d'origine irlandaise et catholique. Né à Washington quelque trente-cinq années plus tôt, il possédait ces solides qualités d'entêtement de volonté, de travail et d'honnêteté qui font l'honneur d'une race qui a su s'illustrer aussi bien dans les affaires que dans le maintien de l'ordre public : vous n'êtes sans doute pas sans savoir que le recrutement de la police new-yorkaise se fait en majeure partie dans la colonie irlandaise.

» Howard O'Meal, grand garçon roux aux yeux gris, avait choisi, lui, la carrière journalistique, où il avait débuté très jeune. Passé par tous les échelons de cette difficile profession, il avait gravi grâce à son courage et peut-être aussi à son réel talent -tous les barreaux de l'échelle jusqu'au poste très envié, et très rémunéré, de *columnist*. Ses articles faisaient toujours sensation, parce qu'il avait eu l'intelligence de se spécialiser dans l'étude très poussée et toujours objective des problèmes démographiques qui dissèquent la composition, la répartition, l'évolution et les rapports des groupements humains entre eux. Ayant accompli de nombreux voyages, il n'avait pas craint d'aller aux sources mêmes aussi bien aux confins de l'Himalaya qu'en Terre de Feu pour en rapporter ce qui est la loi même du grand journalisme : la vérité vue, sentie et vécue. Ses articles, qui faisaient autorité, étaient même souvent reproduits dans des journaux ou magazines d'Outre-Manche.

» Plusieurs fois déjà, il avait publié, dans ses colonnes, différentes séries de remarquables « papiers » sur le Brésil et particulièrement sur le problème épineux des réserves d'indiens gênant parfois, malgré elles, le gigantesque travail de construction de la Transamazonique. La justesse de ton de ces enquêtes nous avait tellement frappés, les collaborateurs de notre service de publicité et moi-même, que nous lui avions fait dire par l'intermédiaire de notre bureau new-yorkais que, s'il lui arrivait de venir à Paris, la S.F.E.P. serait heureuse de donner une réception en son honneur. C'est vous dire que la plus grande harmonie régnait entre sa façon de voir les choses et notre propre point de vue. Il lui était même arrivé d'écrire que les efforts des ingénieurs français et américains travaillant dans le nord du Brésil, en plein accord avec le gouvernement brésilien, pour mettre en valeur de nouvelles richesses pétrolières méritaient d'être couronnés de succès car ils ouvriraient un nouveau débouché économique fabuleux au monde entier.

» Et puis voilà que, brusquement, à la suite d'un dernier voyage qu'il fit au Brésil il y a un an, le ton des articles si appréciés du grand *columnist* changea du tout au tout ! Sa prose devint hargneuse et même vindicative à notre égard... Aussi bien les agents de l'A.N.O. nord-américaine que ceux de la S.F.E.P. française y furent dépeints comme de sinistres aventuriers. Ceux-ci ne cherchaient qu'à ruiner les véritables intérêts du Brésil et méprisaient les lois d'humanité, tant à l'égard des tribus indiennes persécutées qu'envers le peuple de travailleurs brésiliens qu'ils employaient. À le lire, c'était à nouveau la conquête colonialiste, avec des moyens techniques ultra-modernes permettant d'accomplir les pires méfaits ! Vous trouverez dans le dossier les photocopies, par ordre de parution, des articles d'abord dithyrambiques pour nous, puis malveillants, puis exécrables.

» Le ton monta à un tel point que des représentants désignés spécialement par le gouvernement brésilien, légitimement ému, se rendirent sur place pour vérifier l'exactitude de ces écrits. L'enquête menée rondement se termina par un non-lieu : il fut prouvé que tout ce qu'écrivait ce Howard O'Meal n'était que le fruit de son imagination ou d'une malveillance gratuite. Mais c'était quand même très grave pour nous ! Tellement que, d'un commun accord entre notre représentant à New York et les dirigeants de l'A.N.O., nous décidâmes de mettre un frein à ce déballage d'informations erronées.

» Pour atteindre ce but, il y avait trois méthodes. La première était de tempérer la brusque fureur du *columnist* en le gratifiant de quelques émoluments aussi confidentiels que substantiels. C'est là un procédé aussi vieux que la presse elle-même. Il offre l'avantage d'arranger les choses à l'amiable sans laisser trop de traces. Je reconnais que ce n'est

pas très élégant, mais quelle est la grande firme qui ne l'a pas employé quand la nécessité s'en faisait sentir ?

» La deuxième méthode, souvent utilisée elle aussi, consistait à faire passer dans les journaux, où Howard O'Meal répandait sa prose, des articles, rédactionnels payés à titre publicitaire et contrecarrant radicalement mais d'une façon habilement déguisée ses dires. Méthode efficace aussi, mais offrant le désavantage de ne pas convaincre les lecteurs et il y en a beaucoup plus qu'on ne pense ! qui savent faire une discrimination entre ce qui est payé et ce qui ne l'est pas dans un journal. Enfin, c'est une méthode très onéreuse : je n'ai qu'une confiance relative dans les bienfaits de la publicité, surtout lorsqu'il s'agit de défendre des intérêts pétroliers.

» La troisième méthode et celle-là évidemment pouvait se révéler radicale était d'obtenir des journaux qui publiaient sa prose que le nom de Howard O'Meal disparût de leurs colonnes. Mais cela aussi risquait d'être hors de prix. De plus, on n'a jamais vu un journaliste de qualité notre homme en était un ne pas parvenir à se reclasser rapidement dans un journal concurrent Et, alors là, la rancœur s'alliant à l'esprit de vengeance, nous pouvions nous attendre au pire !

— Ne pensez-vous pas que, plutôt que d'utiliser l'une de ces trois « méthodes », il aurait été plus simple, et plus juste, aussi bien pour l'A.N.O. que pour la S.F.E.P., d'intenter un procès en diffamation, en vous fondant sur le démenti formel des autorités brésiliennes puisque l'enquête officielle avait prouvé l'inanité des articles ?

— Je retrouve là le juriste que vous êtes... Un tel procès eût été une erreur. D'abord, il aurait duré des années, car nous ne pouvions le faire qu'aux États-Unis et vous ne connaissez pas la rouerie des avocats américains ! Dans ce pays, plus peut-être que dans tout autre, un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. Il n'est jamais opportun non plus d'étaler au grand jour, et devant une cour de justice, certains faits que la masse du public n'a nul besoin de connaître... Car on ne sait jamais, dans un procès, s'il ne se présentera pas au dernier moment quelque témoin qui viendra affirmer, sous la foi du serment, qu'il a assisté aux exactions dont on vous rend responsable... Non, il fallait nous contenter de l'une des trois méthodes. En choisissant, d'un commun accord avec l'A.N.O., la première, peut-être avons-nous commis une erreur. C'est là une question que je me pose encore aujourd'hui.

» Il fut donc décidé qu'un intermédiaire habile se mettrait en rapport avec Howard O'Meal pour lui faire comprendre qu'il aurait le plus grand intérêt à « oublier » pendant quelque temps les problèmes de l'Amazonie et qu'il existait de par le monde une foule d'autres

sujets « humains » sur lesquels il pourrait aisément exercer sa verve journalistique. En échange de ce silence, il recevrait, comme prévu, une manne appréciable.

— Quel fut le résultat de cette démarche ?

— Catastrophique ! Quelques jours plus tard, le *columnist* intouchable et intègre publiait un article d'une virulence telle que l'A.N.O. et la S.F.E.P. n'avaient plus qu'à rentrer sous terre ! Il y proclamait que, parce que l'on avait essayé de le faire taire, il irait encore plus loin et dévoilerait tout, absolument tout !

— Et il a fait des révélations stupéfiantes ?

— Même pas... Qu'aurait-il pu ajouter à ce qu'il avait déjà dit ? Mais il ne nous lâcha pas pour autant, continuant à ressasser que nous étions des écumeurs, des assassins de la liberté des peuples à mener leurs affaires eux-mêmes, etc. La solution la plus sage était de laisser passer les foudres de sa rancœur. Ce que l'A.N.O. et la S.F.E.P. firent. Mais, parallèlement, je décidai de faire commencer mon enquête : je voulais connaître ce qui avait motivé le revirement de Howard O'Meal.

» Imaginer qu'il avait reçu une somme très importante d'un nouvel adversaire pour modifier complètement la teneur de ses articles fut ma première réaction. Mais, à la réflexion, ça ne tenait guère debout : l'homme était intègre. Il l'avait prouvé. Alors ? Eh bien, mon cher, aussi incroyable ou insensé que cela puisse vous paraître, nous en sommes arrivés à la conclusion absolue que la façon dont ce grand journaliste voyait les choses du Brésil avait changé parce qu'il y avait une femme dans sa vie... N'ayez pas ce regard médusé ! Oui, j'ai bien dit : une femme... et quelle femme !

» Elle s'était présentée à lui le jour même où il était arrivé au Brésil pour le dernier voyage d'information dont je vous ai parlé. Et, à partir de l'instant où il l'avait vue, il n'avait plus observé les hommes et les événements avec objectivité. Le Howard O'Meal revenu à New York un mois plus tard n'était plus le même homme, ni surtout le même journaliste que celui que ses confrères connaissaient depuis des années. Il est vrai qu'il n'était pas rentré seul aux États-Unis, mais accompagné d'une surprenante créature peut-être même devrait-on dire une femme fabuleuse. Elle ne le quittait pas une seconde et n'avait pas hésité à s'installer dans l'appartement de solitaire qu'avait occupé jusqu'à ce jour, au sixième étage d'un immeuble relativement ancien de la Cinquième Avenue, celui que tout le monde avait toujours considéré comme le plus endurci des célibataires.

» Bientôt, dans les milieux journalistiques qui savent vite les choses, on commença à murmurer le nom de la femme et même à

donner quelques précisions sur elle. On sut que, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, étant donné le pays où Howard avait fait sa connaissance, Angelina Benitez n'était pas brésilienne, mais portoricaine. Elle ne s'exprimait d'ailleurs qu'en espagnol ou en anglais, qu'elle parlait à la perfection, et jamais dans la ~ langue portugaise qu'elle donnait l'impression d'ignorer. Mais partout où elle passait sa personnalité, alliée à une indéniable beauté, faisait sensation... Ne l'ayant jamais vue personnellement, je ne puis, pour vous la décrire, que me référer à ce qui est dit dans ce rapport en voici quelques phrases :

« ... très brune, typée, ayant presque certainement du sang noir dans les veines et de grands yeux noirs, cerclés de longs cils naturels (*sic* !) qui donnent à son regard une acuité surprenante », ou bien a sans être très grande, elle est loin d'être petite ». Vous reconnaîtrez qu'avec ça nous ne sommes guère fixés ! En revanche, une autre notation nous dit « qu'elle a de très beaux cheveux, fournis, brillants et noirs qu'elle porte le plus souvent noués dans une sorte de catogan retombant sur la nuque et lui donnant une certaine distinction ». Vous voyez que nous progressons... Un autre rapport indique, non sans une certaine complaisance, que « ses formes sont des plus agréables et que sa démarche possède cet attrait suprême qui est l'apanage de la vraie féminité ». Mon cher Geoffroy, nous sommes gâtés ! S'il fallait tirer une conclusion de tout ce fatras, dû à l'enthousiasme des rapporteurs, nous pourrions dire que l'excellent *columnist* yankee avait eu beaucoup de chance de rencontrer, au hasard de l'un de ses reportages, une créature aussi exceptionnelle.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait plus simple, pour se faire une idée de cette superbe Portoricaine, d'examiner l'une de ses photographies ? Car il doit bien y en avoir, puisque vous me dites qu'elle a évolué, en compagnie de Howard O'Meal, dans les milieux journalistiques ?

— Nouvelle et judicieuse remarque ! Nous reviendrons tout à l'heure, vers la fin de cet exposé, sur le problème assez épineux des photographies... Et je continue : c'est à dater du moment où cette vamp « typée » entra dans la vie de Howard O'Meal que le ton de ses célèbres articles se modifia du tout au tout à notre égard. Nous avons donc été amenés à en déduire qu'elle avait peut-être exercé sur le comportement psychique du brillant *columnist* une influence déterminante... Les événements qui ont suivi, complétant ces rapports, me permettent de vous certifier aujourd'hui que ladite Angelina Benitez avait réussi en quelques jours de vie commune à je ne pense pas que le mot soit trop fort -*envoûter* le journaliste ! Et c'est là tout le secret de l'histoire...

— Même si l'on admet que cette femme ait acquis brusquement sur Howard O'Meal un tel ascendant je ne vois pas bien le rapport existant entre les relations intimes de ces deux êtres et le revirement complet d'un journaliste de métier qui possédait certainement un contrôle absolu de son propre jugement.

— Mon petit Geoffroy, cela ne vous est jamais arrivé, non seulement d'écouter une femme, mais de vous laisser influencer par ses dires, surtout si celle-ci possédait toutes les séductions ?

— Seulement jusqu'à un certain point.

— Et si cette femme vous avait envoûté ?

— Je ne crois guère à ce genre de pouvoir.

— Vous avez tort, parce qu'il existe. Il peut même aller très loin... jusqu'à la destruction, jusqu'à l'extermination d'un homme s'il le faut ! Ce pouvoir secret devint tel que nos rivaux de l'A.N.O. et nous-mêmes en vîmes à nous demander s'il ne serait pas nécessaire pour stopper le flot de violences écrites qui continuait à déferler sur nous et qui, malheureusement, était de bonne plume -de faire appel aux offices d'un spécialiste pour faire taire définitivement ce Howard O'Meal.

— Un crime ?

— Nous y avons songé, mais nous avons hésité pendant de longues semaines, sachant qu'il est toujours dangereux de se débarrasser de quelqu'un d'important, dans de telles conditions : même si les morts ne parlent pas, ceux qui ont reçu la mission de les exécuter sont souvent trop bavards parce que trop gourmands... Savez-vous ce qui nous a sauvés ? Précisément notre hésitation. Alors que nous en étions arrivés à croire que la disparition de notre détracteur restait l'unique solution, nous avons appris non sans, stupeur qu'il avait été trouvé mort, un matin, dans son appartement new-yorkais. Mort, si j'ose dire, paisiblement dans son fit. Il y eut quand même une autopsie, pratiquée à la demande de ses employeurs entendez par là les directeurs des journaux qui publiaient sa prose, car il n'avait plus aucune famille. Le rapport des médecins légistes a conclu à un empoisonnement dû à l'absorption d'une trop forte dose de barbituriques.

Or, la veille au soir, il avait assisté, en compagnie d'une dizaine de ses confrères, à un dîner corporatif où il avait donné à tous l'impression d'être en excellente forme : physique et morale.

— Et la femme, où était-elle lorsqu'on l'a trouvé mort ?

— Disparue ! Envolée depuis huit jours pour une -destination inconnue. Elle n'a laissé aucune trace à New York, ni même aux États-

Unis. Abandonnons donc, pour le moment, la belle Portoricaine Angelina Benitez pour nous intéresser à une pure Sud-Américaine, la merveilleuse Idalina del Varrul, Colombienne étonnamment typée elle aussi.

» L'action, qui se déroule quelques semaines à peine après la mort subite du regretté Howard O'Meal, se situe cette fois en République fédérale allemande. Ce qui vous permet de constater que, dans cette aventure, les distances ne comptent pas.

» D'après les renseignements consignés dans ce dossier, la première apparition en public de la belle Colombienne aurait eu lieu au cours d'une réception donnée par un membre du corps diplomatique à Bonn. Elle y fit comme Angelina Benitez à Brasilia une très forte impression sur tout le monde et plus particulièrement sur l'un de mes bons amis, le baron von Hager. Je dis « bon ami », mais « relation de chasse » conviendrait mieux. Oui, j'ai eu le plaisir d'être invité par ce grand seigneur bavarois à l'une des admirables chasses qu'il donnait périodiquement sur l'immense domaine entourant son château, le Hagerburg... Entre nous, cette bâtisse moyenâgeuse de 1850 à tours tarabiscotées et à créneaux trop blancs m'a paru d'un style des plus discutables. Mais peu importe ! Une Colombienne au sang chaud pouvait s'y sentir à l'aise. Tellement à l'aise que, trois jours après sa fulgurante apparition à Bonn, elle s'y trouvait installée par les soins du baron. C'était d'ailleurs une femme élégante et familiarisée avec la lutte. Au moment de la rencontre avec Eric le prénom du baron von Hager, elle résidait depuis quarante-huit heures au *Peter Hoff*, ce magnifique palace qui, perché sur sa colline, domine Bonn et ses environs et où feu le chancelier Adenauer aimait accueillir ses hôtes de qualité. Avant... Au fait, d'où venait-elle, cette Colombienne inattendue ? Mais tout simplement de Bogota, capitale de son pays.

» Selon nos renseignements, elle n'avait fait qu'un bond dans un avion de la Lufthansa. D'après la fiche d'inscription mentionnée sur le registre de l'hôtel allemand, son passeport en bonne et due forme n'indiquait aucun séjour, même de courte durée, dans une étape intermédiaire. Un point également d'une certaine importance : la langue maternelle d'Idalina était l'espagnol, mais elle s'exprimait plus que correctement dans la langue de Goethe. Je me permets de vous rappeler que la Portoricaine Angelina Benitez parlait espagnol et anglais.

» Revenons au baron von Hager. Grand seigneur, fils unique, riche, aimant les femmes, le polo et la chasse, Eric avait perdu son père, le baron Wolfgang, tué devant Stalingrad pendant la guerre de 1940-1944. Sa mère, veuve de Wolfgang, est encore vivante : elle aussi, d'origine prussienne et authentique berlinoise, est l'une de ces

grandes dames qui ont subsisté en Allemagne à travers deux guerres. Âgé de trente-huit ans, Eric n'était pas encore marié ce qui désolait profondément sa mère -, lorsqu'il fit la connaissance de la Colombienne. Celle-ci devait être au courant d'une telle situation puisqu'elle se-hâta d'entrer dans la vie du célibataire.

» Ce qui se passa fut aussi rapide et aussi simple qu'avec le *columnist* américain : Eric tomba éperdument amoureux de la troublante Idalina dont la beauté, toujours selon les rapports de l'enquête, était « aussi certaine qu'originale ». Elle y est décrite comme « ne ressemblant à personne, ayant la peau très mate, les cheveux très noirs et donnant l'impression, malgré sa jeunesse encore réelle, d'avoir séjourné longtemps dans un pays de soleil ». Je suis persuadé qu'il y a beaucoup de soleil en Colombie, mais je sais aussi qu'il peut y faire très froid. On nous a appris, à l'école, que Bogota, la capitale d'où elle venait, est l'une des grandes villes haut perchées du monde, exactement à 2 650 mètres d'altitude.

— Pas de photo d'elle non plus ?

— Je vous ai dit que nous reviendrions sur le chapitre « photographie » à la fin de cet exposé... Avant que l'aimable Eric n'eût fait la connaissance d'Idalina, c'était un homme farouchement antinazi toute sa famille l'a d'ailleurs été, comme la plus grande partie de l'aristocratie allemande : c'est pourquoi son père avait été envoyé en exil commander un bataillon sur le front de Stalingrad et se passionnant plus pour des occupations agréables que pour les grands problèmes sociaux ou humains. Sans doute avait-il trop d'argent pour comprendre la misère des autres. Mais cela ne l'empêchait pas, sous l'excellente influence de sa mère, de se pencher avec sollicitude sur les problèmes qui se posaient aux paysans et fermiers vivant sur ses terres. Il s'occupait d'eux, et avait la réputation d'être un excellent maître sachant comprendre les difficultés quotidiennes de la vie rurale. Donc, aucun reproche sérieux à lui faire de ce côté-là.

» Mais, quelques semaines à peine après qu'il eut intronisé Idalina dans le château, les choses commencèrent à changer, et cela avec une incroyable rapidité. Le bruit courut, dans l'entourage de von Hager, qu'il aurait investi des capitaux considérables, par l'intermédiaire d'une banque nord-américaine, dans l'achat d'immenses étendues, jusque-là désertiques, situées de part et d'autre de la frontière de la Colombie et du Brésil et plus particulièrement dans la région d'Icana, là où doit passer un jour la route périmétrique nord qui doublera la Transamazonique. En étudiant plus minutieusement ces rapports, je pense que vous aurez la même impression que moi : c'est un peu comme si un gros spéculateur, connaissant avant tout le monde le tracé d'une future route, achetait sur des kilomètres de longueur les

terrains où doit précisément passer cette route. Cet homme ne peut agir ainsi que dans deux buts : soit vendre au plus haut prix à un gouvernement ce qu'il vient d'acheter et réaliser une fantastique spéculation, soit refuser de monnayer les terrains pour empêcher la construction de la route.

» Vous m'objecterez que, la loi d'État étant toujours la plus forte, tout gouvernement a le droit de procéder à une expropriation pour raison d'utilité publique. Mais si, entre-temps, le propriétaire des terrains fait savoir qu'il n'a acquis ces territoires que pour y transplanter des tribus indiennes persécutées et expulsées d'autres lieux par le vandalisme des Blancs, l'affaire prend une tout autre tournure ! Du plan national, les choses passent sur le plan international, plaidoirie devant l'O.N.U., etc. Ce qui peut bloquer pendant de précieux mois, ou même pendant des années, les projets de routes nouvelles... Nous en sommes arrivés à croire que ce fut là le véritable objectif du richissime Eric von Hager lorsqu'il fit l'acquisition des terrains. Cela d'autant plus qu'il a également acheté d'autres terrains à l'endroit exact de la frontière entre le Brésil et le Pérou, à hauteur du poste de Pucalpa, comme s'il cherchait à empêcher la jonction de l'Atlantique et du Pacifique rendue possible aussi bien par la Transamazonique actuellement en voie de finition que par la route périmétrique nord encore à l'état de projet.

» La première hypothèse celle du spéculateur est à exclure quand on a connu comme moi Eric von Hager, peu enclin à se lancer dans des aventures financières qui, même si elles lui rapportaient un profit appréciable, entacheraient son sens de l'honneur. Un authentique aristocrate bavarois n'agit pas ainsi.

» Ne trouvez-vous pas que cette obstruction systématique aux projets du gouvernement brésilien et, par voie de conséquence, à l'aide que l'A.N.O. et notre S.F.E.P. lui apportent pour les mener à bonne fin, offre une analogie assez troublante avec le travail de dénigrement fait par Howard O'Meal dès l'instant où il eut dans sa vie Angelina Benitez ?

» L'unique différence si l'on admet que c'en est une réside dans le fait que la maîtresse du *columnist* était portoricaine et l'égérie du baron colombienne... Mais il est certain que les deux hommes, qui ne se connaissaient pas et n'avaient même aucune raison de se rencontrer, ne menant pas la même existence et ne vivant pas sur le même continent, n'ont agi que sous l'influence de deux femmes venues, l'une d'Amérique centrale et l'autre d'Amérique du Sud. Idalina del Varrul a véritablement subjugué le baron allemand comme Angelina Benitez avait envoûté le journaliste américain.

— Ce qui laisserait entendre que vos adversaires auraient une très nette tendance à utiliser les services de femmes capiteuses et habiles pour arriver à leurs fins ?

— Exactement C'est la raison pour laquelle je vous ai dit au début que nous allions entrer en plein roman... Mais où les choses se corsent dans cette seconde aventure, c'est lorsque vous apprendrez, en parcourant la suite des rapports, soigneusement numérotés dans le dossier, que parallèlement aux achats de terrains, le baron von Hager avait également mis des fonds considérables dans les journaux pro-allemands du nord-est du Brésil et tout particulièrement dans la région du Peraambouc où la colonie allemande est des plus florissantes pour que l'on y publie une série d'articles que vous trouverez également joints au dossier... Articles, signés ou non, qui s'en prennent avec violence, non pas cette fois au problème du déracinement des tribus indiennes, mais aux risques immenses de pollution mondiale que fait courir le déboisement progressif de la forêt amazonienne. Vous savez comme moi que l'antipollution est, depuis quelques années déjà l'un des chevaux de bataille utilisé contre nous. Autrement dit, tous les moyens sont bons pour nous paralyser peu à peu.

— Tout à l'heure, vous m'avez dit avoir fait la connaissance de ce von Hager au cours de chasses... Avez-vous continué à le voir depuis qu'il orchestre, lui aussi, ces campagnes contre vous ?

— Hélas ! Je ne l'ai pas revu depuis deux années et j'ai la certitude de ne plus jamais le rencontrer. Il est mort.

— Lui aussi ?

— Comme le *columnist* ! Il n'a cependant pas connu la même mort. La sienne semble avoir été plus glorieuse puisqu'elle s'est produite à la chasse dont il était passionné...

— Accident de cheval ?

— Accident de tir... On ne sait pas très bien qui l'a tué au cours d'une battue de gros gibier – le sanglier pour les profanes et « le cochon » pour les initiés. Il y a eu une enquête qui, jusqu'à présent, n'a donné aucun résultat. C'est normal : à cette classe il n'y avait que des invités de qualité. C'est toujours très délicat pour la police de rendre un marquis, un comte ou même un gros industriel responsable de la mort accidentelle d'un baron ! Je sais bien qu'il y a aussi les gardes-chasse, mais ces gens-là ont la chance d'être assermentés... Finalement, le coupable est toujours recherché alors que le dernier des von Hager est enterré depuis six mois déjà.

— Et la Colombienne ?

— Elle était restée au château, le jour du drame, en compagnie de

la baronne-mère, avec qui elle surveillait les préparatifs du plantureux repas de chasse qui suivrait. C'est qu'ils ont très bon appétit, ces messieurs, quand ils ont tué la grosse ou la petite bête !

— Idalina s'entendait donc avec la mère d'Eric ?

— Nullement ! Ce semblant de réception était destiné à sauver les apparences mondaines. Deux femmes, de nationalité et de naissance aussi différentes, ne pouvaient que se haïr. Ce qui se confirma le soir même de la mort d'Eric : la Sud-Américaine fut invitée par la baronne-mère à déguerpir au plus vite ! Depuis, on a perdu sa trace... Ce qui a permis de convier à la cérémonie funèbre tout ce que la Bavière compte encore de gens dits « bien pensants ».

Que sont devenus « les investissements » du baron en Colombie, au Pérou et au Brésil ?

— Ils y sont toujours... Le plus curieux dans ces deux affaires, dont je viens de vous brosser un rapide tableau, est que la liaison de Howard O'Meal avec Angelina comme celle d'Eric von Hager avec Idalina ont duré trois mois... Pas un jour de plus ! Ce qui pourrait nous amener à penser que d'aussi bouillantes créatures ne sont peut-être pas faites pour vivre des amours à long terme. Même pas un petit trois-six-neuf !

Geoffroy regardait le patron de la S.F.E.P. avec un mélange de curiosité et de doute. Il aurait bien voulu en savoir plus, mais, en même temps, il se demandait si ce qu'il venait d'entendre ne sortait pas de la plus fertile des imaginations. Pourtant, les dossiers étaient là, posés sur le bureau, à sa disposition. De plus, pas une seule fois, le narrateur ne s'était départi de sa sérénité. Maintenant il souriait même.

— Il vous plaît, mon récit ?

— J'avoue que je ne m'attendais pas à entendre des choses pareilles quand je suis entré dans ce cabinet !

— Nous sommes loin, n'est-ce pas, de la fastidieuse routine administrative de la S.F.E.P. ! Et pour peu que vous consentiez à m'écouter encore, nous allons nous en éloigner un peu plus. Cette fois, ce sera pour nous rendre dans le plus évolué des pays nordiques : la Suède... Vous ne craignez pas trop le froid ?

— Je me sens prêt à tout !

— Alors, nous repartons pour faire la connaissance d'une troisième créature exceptionnelle qui, comme Angelina, est sud-américaine : ce qui confirme que l'Amérique du Sud est la région du globe possédant actuellement les plus grandes réserves de charme féminin.

» L'héroïne de ce troisième volet se nomme Amalia Errazuz. Née à Valparaiso, c'est l'une des plus séduisantes et des plus farouches ennemies de la Junte militaire qui préside depuis quelque temps aux destinées politiques et sociales du Chili. Une vraie *Passionaria* dont la fidélité à la mémoire de Salvador Allende et à son gouvernement de *Trente Populaire* ne saurait être mise en doute. Dans le malheur et l'effondrement de ses rêves révolutionnaires, elle eut la chance de pouvoir bénéficier du droit d'asile à l'ambassade d'un pays neutre pendant les journées tragiques qui ensanglantèrent Santiago. De là, grâce à un sauf-conduit en règle, elle put s'envoler avec quelques autres pour l'Europe où elle choisit pour terre d'élection l'un des pays socialistes qui avait peut-être le plus aidé le Chili d'Allende : la Suède.

» Qui pourrait oublier que ce pays, dont la générosité est aussi proverbiale que la largeur de vues de sa monarchie, n'a pas craint de décerner l'un de ses illustres Prix Nobel à la poétesse chilienne Gabriella Mistral dont l'œuvre de réelle valeur est, hélas ! restée assez hermétique chez nous, et un autre au très grand poète Pablo Neruda qui, lui, connut l'insigne honneur d'être le premier ambassadeur d'Allende envoyé en France ?

» Se référant à l'axiome qui dit « Jamais deux sans trois », la belle Amalia Errazuz s'était mis en tête de faire couronner un obscur écrivain chilien qui avait publié, un ouvrage polémique sur la façon dont étaient traités par la civilisation blanche aussi bien les Peaux-Rouges d'Amérique du Nord que les tribus de l'Amazone et les Araucans de la Terre de Feu. Elle voulait que le Nobel vînt au secours de tout ce qui était « indien » dans le Nouveau Monde. Généreuse et louable intention, en vérité !

» La Chilienne n'était-elle pas mieux placée que quiconque en Suède pour obtenir gain de cause dans ce domaine ? N'incarnait-elle pas, elle-même, l'une de ces déracinées qui pleurent autant sur le sort de leur patrie « opprimée par les militaires » que sur leur propre destin de femme ? Quand on réussit à se faire considérer par les autres comme une victime, on fait naître la compassion et, pour peu qu'on soit une très jolie femme, comme c'était le cas d'Amalia, l'admiration. C'est ce que ressentit un certain Igmarr Petersen, un solide gaillard suédois né à Göteborg, dont la blondeur offrait un agréable contraste avec la peau très brune de l'exilée. Il n'avait qu'un petit défaut physique : une terrible myopie l'obligeait à porter des verres très épais qui ternissaient la limpidité de ses yeux bleus. Mais, quand il lui arrivait ce qui devait être assez rare de retirer ses lunettes, Amalia ne pouvait qu'être séduite par la beauté d'un tel azur. N'est-il rien de plus doux qu'un regard de myope ?

» La rencontre eut lieu pendant une garden-party donnée dans les

jardins du ministère des Affaires étrangères à Stockholm, un après-midi où la température avait bien voulu se montrer clémente. Ce qui me permet d'attirer votre attention sur le fait qu'à trois mois de distance la Portoricaine Angelina Benitez, la Colombienne Idalina del Varrul et la Chilienne Amalia Errazuz ont eu respectivement un premier contact avec Howard O'Meal, Eric von Hager et Igmarr Petersen au cours de brillantes réceptions... Et, les trois fois, ces contacts se sont soldés par de fulgurants coups de foudre chez les messieurs. Vraiment ces femmes très brunes d'Amérique centrale ou du Sud se révèlent être d'incandescentes beautés !

» N'ayant pas failli à cette règle, le très blond Igmarr Petersen ne tarda pas à se trouver sous la coupe de la Chilienne. Peut-être devons-nous, dans son cas, rendre responsable sa myopie qui fit que ce gaillard se laissa guider comme un enfant par sa capiteuse maîtresse. Mais, au fait, que faisait-il dans la vie, ce Petersen ? Car on n'imagine pas l'exilée politique s'intéressant à un paisible pêcheur de harengs ou à un bûcheron, aussi musclé fût-il ! Petersen opérait plutôt dans ce que l'on a pris l'habitude de qualifier « le genre intellectuel »... Sans être ni professeur ni écrivain, il évoluait dans un milieu qui ne manquait pas d'intérêt : celui qui décerne chaque année une kyrielle de Prix Nobel... Oui, mon cher ! Vous voyez que nous nous rapprochons de la grande idée généreuse d'Amalia. Si l'on veut faire couronner l'œuvre d'un ami, la méthode la plus sûre ne consiste-t-elle pas à s'infiltrer dans les coulisses mêmes de l'organisation qui décerne les récompenses ?

» S'étant bien renseignée, elle apprit qu'à l'extérieur du jury des Nobel où se bousculent les héritiers du fondateur, les Excellences et les diplomates de tous azimuts et même les descendants de Bemadotte existe l'office où se fait la répartition des plats et où opèrent ceux qui filtrent les candidatures. Ce sont des travailleurs modestes mais efficaces, des obscurs qui ne se mettent pas en avant parce qu'ils préfèrent pousser les autres sur l'estrade. Et, parmi eux, se trouvait Igmarr Petersen... La Chilienne ambitieuse et convaincue de pouvoir devenir grâce à une action d'éclat l'égérie d'une résistance future, n'eut plus qu'à mettre en batterie ses armes de femme : le charme, la beauté, la sensualité... Comme vous le savez maintenant, le résultat ne se fit pas attendre : le géant blond succomba.

« Cette défaite signifiait qu'il ferait tout, absolument tout, pour que le pamphlet de l'auteur inconnu obtint la consécration suprême. Et, si cela arrivait, le monde entier parce qu'un Prix Nobel ne passe pas inaperçu ! saurait qu'il existe, beaucoup plus réels que l'abominable homme des neiges, d'immondes Blancs se cachant derrière l'anonymat d'une S.F.E.P., d'une A.N.O. ou autres firmes internationales pour

exterminer les malheureux Indiens de la forêt amazonienne ou d'ailleurs. Une telle découverte, consacrée par la remise d'un prix officiel décerné en grande pompe, ne pourrait être que de l'excellent travail de sape, comparable à celui qu'avaient accompli un Howard O'Meal dans ses colonnes journalistiques ou un baron allemand par ses achats de territoires judicieusement choisis. Le tout s'enchevêtrerait dans un fantastique réseau qui parviendrait peut-être, un jour, à porter le coup fatal aux projets des financiers cupides que nous sommes !

» Seulement voilà : il y a eu un hic... Autant les choses n'avaient pas été trop compliquées dans les deux premiers sketches du film, autant elles se sont révélées difficiles dans le troisième. Et croyez-moi : ni l'A.N.O. ni nous n'avons été le moins du monde à l'origine de cet échec ! Le seul coupable est l'auteur chilien du pamphlet : ayant cherché à être trop vindicatif, il a manqué ses effets. Son ouvrage était tellement exécration qu'en dépit des patients et surnois efforts de l'homme dévoué corps et âme au culte de la belle Amalia, il n'a pas obtenu le prix tant convoité. Ce qui a réduit à néant les trois mois de charme de la belle Chilienne. Celle-ci, d'ailleurs, a aussitôt rompu avec son athlétique amant et disparu sans lui laisser d'adresse, ni à personne dans le pays, malgré la généreuse hospitalité qui lui avait été offerte après son expulsion par les nouveaux maîtres de sa terre-patrie.

— Et Petersen, qu'est-il devenu ?

— Question également judicieuse, mon cher Geoffroy ! On pourrait croire que, libéré de la brûlante présence d'une maîtresse aussi ardente, il allait renouer avec une existence paisible... Eh bien, il n'en a rien été ! Trois jours plus tard pas un de moins ! après l'envol du bel oiseau migrateur, le pauvre Igmarr a trouvé la mort dans un regrettable accident de voiture, à vingt kilomètres de Stockholm. C'est lui qui conduisait et il était seul dans sa Volvo. Que s'est-il passé ? La lecture des rapports, joints à ce troisième volet du dossier, vous permettra de vous faire toutes les opinions : a-t-il été victime d'une brusque défaillance cardiaque ? Sa myopie ne l'a-t-elle pas conduit directement vers l'arbre sur lequel s'est disloqué son véhicule ? Ou bien et c'est là l'un des aspects les plus troublants de l'enquête de la police la barre d'accouplement de la direction de sa voiture a-t-elle été sciée partiellement par une main criminelle ? Nul ne saura jamais la vérité. Toujours est-il qu'il n'y a plus d'Igmarr Petersen comme il n'y avait plus, depuis trois mois, de baron von Hager et, depuis six mois, de Howard O'Meal.

— Mais vous, pour quelle hypothèse penchez-vous ?

— Sans hésitation pour la troisième...

— Le crime ?

— La suppression d'un personnage dont les bons offices n'avaient servi à rien et qui, peut-être, avait été mis au courant de certaines choses très secrètes par son éphémère maîtresse... Je constaté, mon cher ami, que vous avez déjà grillé une bonne moitié des cigarettes de votre paquet : ce qui prouve que, même si mon exposé ne vous passionne pas, il vous énerve... Vous resterait-il assez de patience pour écouter le récit de la quatrième et dernière aventure ?

— Ce serait moi le criminel si je m'y refusais !

— J'aime une telle réponse ! Et j'ai tout lieu de penser que vous n'aurez pas trop de regrets, car la quatrième aventure nous touche de très près : elle s'est passée à Paris et elle est toute fraîche. On pourrait même dire : toute chaude... Vous connaissiez Jacques Dubois ?

— De la banque du même nom ?

— Lui-même. Oui, si le nord de la France nous a donné une banque Dupont, le centre nous a gratifié d'une banque Dubois, une excellente affaire familiale où les Dubois se sont succédé depuis six générations. Jacques était le sixième P.D.G. de la dynastie. C'était pour moi un très vieil ami avec qui j'entretenais des relations aussi cordiales qu'avec votre père, le commandant. Relations d'amitié se doublant d'importantes relations d'affaires.

— Je crois l'avoir entrevu ici même, dans ce bureau, un jour où il était venu vous rendre visite, il y a de cela un an au moins. Vous m'aviez fait venir pour que je vous apporte je ne sais plus quel dossier de notre contentieux que vous vouliez lui montrer. Vous m'avez alors présenté à lui.

— C'est exact. Vous avez dû apprendre par les journaux qu'il est mort subitement, avant-hier après-midi, à son domicile ?

— Je l'ai lu en effet.

— Je viens d'être informé tout à l'heure, avant votre arrivée, que les obsèques étaient fixées à après-demain 10 heures à Saint-Pierre-de-Chaillot. Vous pouvez même constater que je l'ai noté sur cet agenda-. Cette disparition brutale d'un homme qui avait à peu près mon âge me fait beaucoup de peine et m'inquiète...

— Vraiment ?

— Je crains que cette mort ne soit pas tout à fait naturelle.

— Cela voudrait dire que lui aussi ?...

— Lui aussi ! C'est une hécatombe, mon garçon ! Pour peu que cela continue, ça risque d'être mon tour demain !

— Oh ! tout de même, patron, il n'y a aucune raison !

— Il y a toujours une raison quand des gens estiment que nous-mêmes où ce que nous faisons les gêne... Sans doute ne savez-vous pas que. Jacques Dubois a deux fils, René et Charles, qui ont toujours travaillé avec lui. C'est René, l'aîné devenu automatiquement le septième président de la banque -, qui m'a téléphoné avant-hier, vers 16 heures, pour m'informer du décès de son père. Je me suis aussitôt rendu au domicile de Jacques, rue Octave-Feuillet, et je pense avoir été l'un des tout premiers parmi ses amis à l'avoir vu sur son lit de mort. Son visage avait conservé cette sérénité, et même cette bonhomie que je lui avais toujours connue au cours des innombrables discussions ou repas d'affaires que nous avons eus ensemble pendant plus d'un quart de siècle. Car la S.F.E.P. et la banque Dubois ont beaucoup travaillé ensemble. Je dois reconnaître que cette longue collaboration s'est révélée efficace et fructueuse, à l'exception cependant d'une seule fois... Et peut-être est-ce cette exception qui s'est terminée par notre unique dispute qui me chagrine le plus. Car elle date d'un mois à peine.. Oui, Geoffroy, la dernière fois où j'ai vu mon ami Dubois vivant, nous avons eu, lui et moi, une violente altercation dans son cabinet directorial à sa banque. Je le regretterai jusqu'à ma mort

— Pour quelle raison ce différend ?

— Précisément à cause de nos travaux au Brésil...

— Non ?

— Si. Je suis ressorti de son cabinet, fou de rage et en claquant la porte ! Je crois même lui avoir dit : « Puisqu'il en est ainsi, nous ne travaillerons plus jamais ensemble et nous ne nous reverrons jamais ! » Pauvre Jacques ! Je ne prévoyais pas que je serais aussi prophétique... Mais revenons plutôt à ma visite d'avant-hier dans sa chambre mortuaire. Ses deux fils et ses belles-filles étaient présents. Comme votre père, il était veuf depuis une dizaine d'années déjà.. Il y avait là également son médecin habituel qui venait de délivrer le permis d'inhumer. C'était affreux ! Après m'être recueilli, je suis passé dans un petit salon voisin en compagnie de son fils aîné René et du médecin qui s'appêtait à prendre congé. Vous savez comment les choses se passent dans ce genre de circonstances : on ne sait pas quoi trop dire comme paroles de condoléances... Et j'ignore encore pourquoi j'ai demandé, assez bêtement :

» — Mais enfin, de quoi est-il mort exactement ?

» — Une embolie foudroyante, m'a répondu le médecin. Quand je suis arrivé, c'était déjà trop tard. Il n'y avait plus rien à faire...

» — Pourtant, dis-je au fils, votre père m'a toujours paru en excellente santé ! C'était un homme rangé, qui ne faisait pas d'excès...

Je l'ai toujours vu, au cours des nombreux repas que nous avons pris ensemble, se montrer très strict sur le choix de sa nourriture... Je n'ai pas souvenance non plus de l'avoir vu fumer.

» — C'est vrai et c'est pourquoi, comme nous l'a dit le docteur, cette embolie est d'autant plus inexplicable...

» Le médecin, qui ne s'était pas montré bavard, ne tarda pas à se retirer. Je restai donc seul avec le fils.

» — Je suis persuadé, lui dis-je, que là où il est maintenant, ce cher Jacques doit être satisfait de savoir que sa banque qu'il aimait tant et à laquelle il avait consacré toute sa vie depuis la mort de madame votre mère est en de bonnes mains, celles de ses deux fils qu'il chérissait.

» — Je vous remercie pour de telles paroles, mais maintenant que nous sommes seuls, vous et moi, je me dois de vous faire une révélation, à vous qui avez toujours été l'un de ses plus fidèles amis...

» — Fidèle ? L'ai-je été autant que vous le croyez ?... Votre père vous a-t-il raconté que, lui et moi, nous nous sommes querellée d'une façon abominable, il y a un mois, la dernière fois que nous nous sommes vus ?

» — Il me l'a dit en effet et il regrettait tellement cette altercation qu'il avait l'intention de vous téléphoner dans les prochains jours pour vous demander de déjeuner avec lui.

» — Ce que vous me dites, mon cher René, me réconforte un peu... Alors, sincèrement, vous pensez que j'ai été l'un de ses meilleurs amis ?

» — J'en suis tellement persuadé que je vais vous faire la Révélation dont je viens de parler. Mais je vous demande de la tenir strictement secrète... Un jour sans doute, d'autres sauront, mais j'espère que ce sera le plus tard possible... À partir de cette minute il n'y aura que trois personnes au monde à être au courant : vous, mon frère et moi. Car nous avons pris l'engagement, Charles et moi, de ne rien dire ni à nos épouses ni à nos enfants. Et, s'il arrivait que l'on nous posât des questions, nous jouerions l'ignorance complète. Puis-je compter sur vous ?

» — Vous le savez bien ! Mais pourquoi tout ce mystère ?

Edmond de Tamec avait cessé de parler devant son chef du contentieux. Il regardait Geoffroy droit dans les yeux avec une expression, assez inhabituelle chez lui, où le désir de ne pas aller plus loin dans son exposé se mêlait au besoin d'obtenir de son vis-à-vis une sorte d'encouragement, du genre : « Parlez... Moi aussi je saurai me

taire »... Comprenant une telle inquiétude, Geoffroy soutint le regard de son patron avec tant de franche honnêteté que celui-ci reprit :

— C'est épouvantable, n'est-ce pas ? de livrer à un tiers un secret que l'on vous a demandé de garder. N'est-ce pas trahir la parole donnée ? C'est pourquoi j'ai beaucoup hésité ce matin avant de vous faire venir dans ce cabinet. Mais puisque je l'ai fait, c'est que j'ai pris la décision de ne rien vous cacher. Et j'assume seul l'entière responsabilité de ma façon d'agir : c'est vous dire que je n'informerai même pas les deux fils de mon ami disparu que je vous ai mis au courant je sais quel homme vous êtes. Étant le fils de mon autre grand ami, le commandant Morin, vous chassez de race. J'estime aussi que vous devez tout savoir, absolument tout, si nous voulons mener à bonne fin le très dur combat qui se prépare contre un adversaire dont vous commencez peut-être à mesurer la démoniaque habileté... Voici donc ce que m'a confié, avant-hier après-midi, le fils aîné de Jacques Dubois :

» — Sachez, m'a-t-il dit, que mon père cet homme fort pour la mémoire duquel mon frère et moi aurons toujours la plus grande vénération -avait, depuis près de trois mois, une maîtresse...

» — Qu'est-ce que vous me racontez là, mon petit René ? Jacques avec une maîtresse ? Après tout, comme il était veuf depuis longtemps, cela lui aurait été permis : on ne peut pas vivre toujours dans la solitude ! Mais j'ai quand même beaucoup de mal à le croire ! Son amour pour la mémoire de votre mère était resté tellement fort ! Je crois bien que, chaque fois que je l'ai rencontré, il m'a parlé d'elle. Il vivait entièrement dans son souvenir...

» — C'est vrai, mais les choses ont pourtant changé il y a trois mois.

» — Ce qui voudrait dire que, jusque-là, votre père n'avait jamais songé à avoir une nouvelle compagne dans sa vie ?

» — De cela vous pouvez être certain ! Et puis, brusquement, l'intruse est arrivée.

» — Pourquoi appelez-vous cette personne ainsi ?

» — Parce qu'il n'y a pas d'autre mot. Où l'a-t-il rencontrée ? Mon frère-et moi l'ignorons et je suis convaincu que nul ne pourrait le dire... C'est une créature qui semble avoir brusquement surgi d'un néant où elle devrait logiquement retourner... Malgré le temps relativement court où il l'a connue, mon père a été littéralement envoûté par elle.

» — Jacques se laisser envoûter par une femme ? Ah ça, René, vous déraisonnez ! Il n'avait rien d'un faible !

» — Il faut croire qu'elle a su se montrer plus forte que lui.

» — Cette femme, vous la connaissez ?

» — Je n'ai fait que l'entrevoir une fois et, de loin, par le plus grand des hasards : j'étais au volant de ma voiture, bloqué dans un embouteillage place de la Concorde. Elle était avec mon père dans un taxi. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est qu'elle était très brune, presque une métisse... Elle m'a semblé aussi être très élégante et très belle... Malheureusement, l'embouteillage a pris fin : ce n'a été pour moi qu'une vision.

» — Et votre père, qui connaissait certainement votre voiture, vous a-t-il repéré de son côté ?

» — Non. D'ailleurs, il ne donnait pas à cet instant l'impression de s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. Il la regardait parler dans une sorte de ravissement. Et il souriait comme je ne l'avais encore jamais vu sourire. Peut-être est-ce très bête ce que je vais dire, mais il avait l'air, à cette minute, d'être un homme heureux... C'est pourquoi j'ai tout de suite compris qu'il se passait quelque chose de sérieux dans sa vie : ce couple ne sentait pas du tout l'aventure...

» — Vous venez pourtant de me dire que ça n'a duré que trois mois ?

» — Si la mort n'était pas venue aussi brutalement, je me demande ce qui aurait bien pu se passer par la suite dans la vie de mon père.

» J'avoue, Geoffroy, être resté un bon moment muet devant line telle remarque. Le fils de mon ami semblait être encore bouleversé à l'évocation de cette vision fortuite de son père souriant à une femme inconnue. Je demandai :

» — Il y a combien de temps qu'a eu lieu cette rencontre ?

» — Dix semaines aujourd'hui.

» — Ce qui laisserait supposer, puisque vous me dites que cette aventure a duré trois mois, que, ce jour-là, votre père ne connaissait cette femme que depuis une quinzaine de jours ?

» — C'est certain.

» — Certain... Qu'est-ce qui vous prouve que cette liaison, si liaison il y avait, n'a duré que trois mois ? Peut-être remontait-elle à des années ?

» — Non. J'ai fait faire une enquête discrète par un cabinet de police privée dont l'efficacité et le sérieux ne peuvent être mis en doute.

» — C'est comme cela qu'un fils fait surveiller son père ? Mais de

quel droit avez-vous agi ainsi ?

» — Je ne l'aurais jamais fait si mon frère Charles n'avait, lui aussi, vu mon père en compagnie de cette femme huit jours après moi.

» — Décidément ! Et où cela ?

» — Elle et lui sortaient de chez *Lucas*, place de la Madeleine, vers 15 heures.

» — Oui, c'est un restaurant où votre père m'a emmené plusieurs fois pour des déjeuners d'affaires. Il marquait pour lui une certaine prédilection... Et votre frère, où était-il ?

» — En voiture, lui aussi, bloqué dans un embouteillage. Comme moi, il ne les a vus que pendant quelques secondes, mais il a remarqué que la femme était brune, typée et assez grande... Et il a été frappé par le fait qu'en compagnie de cette femme, mon père donnait l'impression d'avoir rajeuni.

» — Sans doute continuait-il à être heureux ?

» — C'est possible... Je n'avais pas soufflé mot à mon frère de ce que j'avais vu. C'est lui qui m'a parlé le premier, le lendemain du jour où il avait aperçu le couple.

» — Ensuite ?

» — Vous savez bien que, tous les jours, nous voyions mon frère et moi notre père à la banque. Parfois nous ne faisons que nous croiser au hasard des couloirs, mais, deux fois par semaine, nous nous trouvions tous réunis, avec les principaux chefs de service, au conseil de direction. Pendant le premier mois qui suivit ces deux rencontres fortuites que nous avions faites, mon père nous apparut de plus en plus souriant, gai et surtout optimiste, lui qui, vous le savez, était d'un naturel assez inquiet.

» — Disons qu'il était prudent en affaires : ce qui, pour un banquier, est une qualité.

» — Eh bien justement, il a pris, à deux ou trois reprises, certains risques qui nous ont étonnés... Et puis, brusquement, il a perdu cette gaieté. Il est même devenu taciturne. Tout ce que nous lui disions semblait ou l'agacer, ou ne pas l'intéresser. Cela s'est produit à peu près à l'époque où vous avez eu vous-même cette discussion avec lui.

» — Il y a donc un mois.

» — Il donnait l'impression d'être très soucieux. Ce qui était surprenant puisque nos affaires continuaient à être florissantes comme elles le sont encore aujourd'hui, jour de sa mort. Mon frère et moi en étions venus à nous demander s'il n'avait pas un ennui de santé qu'il

nous cacherait. Il n'en était rien. Ayant fait part de nos inquiétudes à son médecin que vous venez de voir et qui nous soigne tous depuis des années celui-ci nous rassura : un récent *check-up* montrait que notre père était dans une parfaite forme physique. C'était donc le moral qui n'allait plus... Et là, tout de suite, nous avons pensé à la femme avec laquelle nous l'avions vu. Peut-être était-elle la cause de sa secrète tristesse ? Peut-être y avait-il eu une rupture qui le désespérait ? Uniquement parce que nous chérissions notre père et que nous voulions lui venir en aide, même s'il s'était toujours refusé à nous faire les moindres confidences, nous avons décidé avec mon frère, de nous adresser à un cabinet de police privée.

» — En lui demandant exactement quoi, à ce cabinet ?

» — De filer notre père avec toute la discrétion souhaitable pour savoir quelle vie il menait. Je sais que ce n'est pas là un procédé très élégant, mais que pouvions-nous faire d'autre ? Chaque fois que nous avons tenté de poser des questions d'ordre intime à notre père depuis son veuvage, il nous a envoyés promener en nous faisant bien comprendre que nous n'étions encore à ses yeux que des gamins qui se mêlaient de choses qui ne les regardaient pas !

» — Ce en quoi il avait mille fois raison !

» — Sans doute. Mais notre inquiétude ne faisait que grandir...

» — Et vous vous êtes dit que seule une organisation de détectives privés pourrait vous rassurer ?

» — C'est cela. '

» — Et vous l'avez été ?

» — Oui et non. La filature a duré trois semaines. Ce n'est que lundi dernier, il y a donc cinq jours, que nous avons eu un rapport assez détaillé sur ce que nous pourrions appeler les activités « intimes » de notre père.

» — Et alors ? Il menait la grande vie en compagnie de la belle inconnue ?

» — Même pas. Mais il la voyait tous les jours et, parfois, plusieurs fois par jour.

» — Lui ? Un homme aussi occupé parvenait à se donner du bon temps ?

» — Bon, je ne sais pas, mais du temps certainement.

» — Je pense que vous avez pu connaître enfin l'identité de la dame ?

» — C'est une Argentine qui séjourne à l'hôtel du *Crillon* depuis le

jour de son arrivée à Paris, il y a trois mois. Le registre de l'hôtel mentionne le numéro de son passeport argentin ainsi que son âge : trente-trois ans... Elle est née à Buenos Aires d'où elle est venue directement à Paris par un vol Air France. But de son voyage : tourisme. De plus, nous avons appris qu'elle aussi est veuve.

» — Mais alors tout était parfait pour Jacques. N'est-il pas normal et plutôt sympathique qu'un veuf rencontre une veuve et qu'elle lui plaise ?

» — Il n'y a, en effet, aucun mal à ça.

» — Comment se nomme-t-elle ?

» — La señora Mirta Gonzalez...

» — Il est difficile de faire plus argentin !

» — Elle semble avoir de gros moyens et possède un lot de manteaux de fourrure aussi éblouissant que l'est celui de ses bijoux... Elle a d'ailleurs loué, pour elle seule, l'une des suites les plus somptueuses de l'hôtel.

» — Sans doute pour y recevoir beaucoup ?

» — Elle n'y a reçu que mon père... Il passait lui rendre visite au moins deux fois par jour : le matin avant de se rendre à la banque et le soir, vers 19 heures, quand il en sortait.

» — Et le reste du temps, que faisait la belle Argentine selon les rapports de police privée ?

» — Elle restait presque toujours dans son appartement du *Crillon*, où mon père dînait en tête à tête avec elle chaque soir. Il en repartait régulièrement vers minuit. Maintenant, vous en savez autant que moi !

» — Tout cela ne me paraît pas bien terrible ! Depuis la lecture du rapport de l'agence, vous et votre frère avez dû être moins inquiets ?

» — A peine... Si l'on y réfléchit un peu, il est évident que c'est la fréquentation de cette femme qui a rendu mon père de plus en plus acariâtre avec les autres et plus particulièrement avec ses fils... Elle avait sur lui une mauvaise influence.

» — N'exagérons rien, René ! Un homme amoureux n'est jamais tout à fait dans son état normal. Je suis sûr que, tôt ou tard, le sourire serait revenu sur le visage de votre père. Mais à propos : cette dame est donc toujours à Paris ?

» — Sûrement, puisque mon père a dîné avec elle hier au *Crillon*.

» — Peut-être devait-il dîner à nouveau avec elle ce soir ? Et qui nous dit qu'il n'est pas allé lui rendre visite aujourd'hui, avant d'aller à sa banque ? Car, ce matin, n'est-ce pas ? il était en pleine santé.

» — Exceptionnellement, il n'est pas venu à la banque. Il a fait téléphoner que, se sentant un peu grippé, il préférerait rester chez lui.

» — Il était vraiment grippé ?

» — Qui le saura jamais ? Le docteur pense plutôt qu'il a dû ressentir alors les premiers symptômes de l'embolie qui allait l'emporter, mais sans se croire assez souffrant pour déranger son médecin.

» — Ce matin, il n'est donc pas allé rendre visite à la dame de ses pensées. Peut-être lui a-t-il téléphoné comme il l'a fait pour la banque ? Et s'il ne l'a pas fait, cette dame doit être follement inquiète en ce moment. Elle devait avoir son numéro de téléphone ici... Elle n'a pas appelé ?

» — Non. Ni mon frère, ni ma femme, ni ma belle-sœur n'avons bougé de cet appartement depuis que le valet de chambre nous a téléphoné sur ordre du médecin qui, lui, vient seulement de partir.

» — Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais ne croyez-vous pas, puisque votre père semblait avoir avec cette étrangère des liens d'amitié assez poussés, qu'il serait correct de votre part, ou tout au moins décent, de lui téléphoner au *Crillon* puisque les rapports de filature semblent indiquer qu'elle n'en bouge guère pour l'informer, avec le plus de ménagements possible, qu'il vient d'arriver quelque chose de très grave à votre père ?

» — Est-ce vraiment indispensable ? Après tout, cette femme, nous ne la connaissons qu'indirectement !

» — Ce que vous venez de dire là n'est pas digne de vous ! Votre père a peut-être beaucoup aimé cette personne qui, de plus, semble être très estimable. L'enquête de la police privée ne révèle absolument rien de mal sur elle... Alors ? Je crois qu'il est de votre devoir de faire cette démarche en souvenir de Jacques.

» — Mais elle ne me connaît pas ! Elle risque de se demander de quoi je me mêle.

» — Tout simplement de lui éviter, si elle appelle, d'apprendre la triste nouvelle par un domestique. Rien ne dit qu'elle n'éprouvait pas, elle aussi, un sentiment très réel pour votre père.

» Après que j'eus fait cette remarque, le fils de mon ami resta perplexe. Je compris qu'il n'avait même pas pensé à cela. Ce qui, dans son désarroi et son chagrin, était normal : son père venait de mourir. Le sentant désemparé, j'essayai de lui venir en aide :

» — Permettez-moi de vous poser encore une question avant de m'en aller... Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de me raconter, ici,

dans ce salon, cette dernière aventure de votre père ? Et pourquoi à moi plutôt qu'à un autre ?

» — Ne m'en veuillez pas, mais je crois bien que j'aurais agi de même avec n'importe lequel des vrais amis de mon père qui se serait trouvé ici à votre place en ce moment... Il fallait me libérer de ce secret parce que, en vérité, je ne sais pas quoi faire ! J'ai peur que cette femme ne vienne ici pour voir mon père parce qu'elle ne croira pas ce qu'on pourra lui dire par téléphone... Ce serait épouvantable ! Cela friserait le scandale... Il y a là, dans la chambre où repose mon père, ma femme et ma belle-sœur. Tout à l'heure, quand ils rentreront du lycée, mes enfants et ceux de mon frère viendront prier devant le lit de leur grand-père qui les chérissait et qu'ils adoraient... Vous vous rendez compte de la situation ? Elle serait aussi pénible que ridicule. En plus, nous ne savons pas ce qu'a été exactement cette femme pour mon père... Et si elle n'était qu'une aventurière ? Si elle cherchait à mettre à profit la situation pour nous faire chanter en prétextant que Jacques Dubois lui avait promis le mariage ? Un banquier, quand il meurt, laisse généralement de l'argent... Alors ?

» — René, vous êtes horrible ! Si vous ne voulez pas que cette femme vienne ou téléphone, l'un de vous deux, Charles ou vous, doit se rendre immédiatement au *Crillon* et demander à être reçu par elle. Vous savez bien qu'un monsieur tel que Jacques n'était pas un homme à cacher qu'il avait deux fils qui travaillaient avec lui et dont il était d'ailleurs très fier.

» — Charles n'osera jamais y aller ! Il a un trop grand souci de sa respectabilité et de celle de la famille !

» — Et vous ?

» — Je suis comme lui. Mais vous, qui êtes notre ami comme vous avez été celui de notre père, pourquoi n'iriez-vous pas ?

» — Moi ?

» En quoi cela pourrait-il vous gêner puisque vous n'êtes même pas parent du défunt ! C'est toujours à un vieil ami que l'on demande de remplir ce genre de corvées. Ça rend service à tout le monde et ça évite que les membres d'une famille très unie ne soient brutalement dans l'obligation d'admettre ne serait-ce que pendant les quelques minutes de la visite de condoléances qu'il ait pu exister, dans l'existence du défunt, d'autres attaches. Nous avons une tante, sœur aînée de mon père et disparue depuis longtemps, qui ne cessait de nous répéter : « Mes chers petits, n'oubliez jamais l'une des toutes premières vérités de la vie de famille : on choisit ses amis mais jamais ses parents ! » Si l'on se réfère à ce principe, vous pouvez imaginer quelle est aujourd'hui notre situation face à une señora Mirta Gonzalez

!

» Je venais enfin de réaliser pourquoi le premier des héritiers directs de Jacques Dubois m'avait fait de telles confidences; L'ami du défunt, je l'avais été. Aussi, face à ce visage angoissé qui appelait mon aide, ne pouvais-je faire qu'une réponse :

» — J'ai compris, lui dis-je. En sortant d'ici je me rends au *Crillon*.

» Nôtre entretien était terminé. Dix minutes plus tard j'étais dans le hall de l'hôtel, devant le bureau de réception :

» — Pouvez-vous demander à Mme Mirta Gonzalez si elle consentirait à me recevoir pendant quelques instants ?

» Le portier, qui me connaissait depuis des années, me fit alors cette réponse :

» — Je suis vraiment navré, monsieur de Tamec, mais cette dame a quitté l'hôtel ce matin à 11 heures pour rentrer dans son pays. Elle s'est fait conduire à Orly où elle a pris l'avion régulier d'Air France à destination de Buenos Aires.

» — Quand a-t-elle pris cette décision ?

» — Nous en avons été informés à 8 heures.

» Il ne me restait plus qu'à m'en aller. Arrivé dans ce bureau, je téléphonai aussitôt à René Dubois, qui était toujours au domicile de son père, pour lui rendre compte de l'inutilité de ma démarche. Mes paroles durent quand même lui apporter un certain soulagement puisqu'il me répondit :

» — Tant mieux ! Tout est mieux ainsi. Sans doute cette femme a-t-elle compris que sa place n'était plus à Paris... Merci encore pour ce que vous avez fait.

» En raccrochant, je ne pus m'empêcher de me poser une question qui m'a laissé songeur pendant toute la nuit... Une nuit épouvantable où j'ai passé mon temps à tourner en rond dans mon appartement. C'est seulement à l'aube que j'ai trouvé une réponse logique : « Si cette Mirta Gonzalez est partie du *Crillon* à 10 heures du matin, en pliant bagage, c'est parce qu'elle *savait* et cela avant tout le monde que Jacques Dubois allait mourir quelques heures plus tard. » Réponse qui déclencha en moi tout un mécanisme... Je revécus d'abord la discussion insensée que Jacques et moi avions eue dans le cabinet directorial de sa banque, un mois plus tôt. Vous savez que la banque Dubois et la S.F.E.P. ont réussi ensemble de nombreuses opérations, mais ce que vous ignorez peut-être est que l'une des affaires les plus importantes a été le financement de nos travaux de prospection et d'éventuelles installations en Amazonie. Un quart de ce financement a

été assuré, sur notre demande, par la banque Dubois. Un quart, vous m'entendez ? Ce n'est pas une peccadille ! Cela représente, au bas mot, plusieurs millions de francs lourds. Cet accord avait fonctionné sans heurt jusqu'au jour de notre altercation. Ce matin-là, Jacques Dubois, qui m'avait demandé de venir le voir de toute urgence, me déclara sans le moindre préambule et alors que je venais à peine de m'asseoir face à lui :

» — Tu sais mon amitié et l'estime en laquelle je te tiens, ainsi que tous tes collaborateurs de la S.F.E.P... Dis-toi bien que je suis décidé à continuer à soutenir ta société jusqu'au bout, dans n'importe quelle affaire, parce que j'ai en elle la plus grande confiance... Enfin, quand je dis n'importe laquelle, ce n'est pas tout à fait vrai : l'une de ses activités me gêne depuis quelques semaines déjà. J'ai voulu attendre un peu, mais je crois le moment venu d'abattre les cartes : il s'agit de tout ce que vous avez entrepris en forêt amazonienne.

» — En quoi cela peut-il t'inquiéter ? Tout marche à souhait : la première Transamazonique se construit à une cadence accélérée, nous avons repéré les emplacements d'une douzaine de gisements pétrolifères intéressants, nous entretenons d'excellents rapports avec le gouvernement brésilien et les autorités locales... Sincèrement, je ne vois pas le moindre nuage à l'horizon. Et je suis à peu près certain que ce sera une immense réussite.

» — Peut-être, mais à quel prix ?

» — Comment « à quel prix » ?

» — Le massacre des dernières tribus indiennes existant encore là-bas et la pollution progressive de la plus grande réserve d'oxygène de la terre ! Tu crois que c'est intelligent de continuer à poursuivre une telle aventure qui va à l'encontre des lois humaines ? Nous n'en avons pas le droit, ni ta S.F.E.P. ni nous qui vous aidons financièrement... C'est un crime !

» — Ah ça ! Tu es fou, Jacques ? Qu'est-ce qui te prend brusquement ? Si encore tu revenais de l'enfer vert, je pourrais me dire que quelque insecte malfaisant t'y a piqué, mais ce n'est pas le cas ! À moins que l'insecte n'ait franchi l'Atlantique et ne soit venu jusqu'à toi ?

» Je me souviens très bien maintenant, Geoffroy, que, lorsque j'ai prononcé ces dernières paroles, Jacques Dubois m'a regardé avec surprise. Je m'attendais presque à ce qu'il me réponde : « C'est un peu cela... » Mais il est resté silencieux. Et, comme j'insistais pour connaître le fond de sa pensée, j'ai vite oublié cette expression fugitive de son visage.

Ce n'est qu'avant-hier, pendant ma nuit de cauchemar, que je me suis rendu compte que j'avais bien mis le doigt sur la plaie : l'insecte maléfique était venu jusqu'à lui... C'était cette femme qui venait de s'envoler pour retourner vers son continent !

» — Tu crois sérieusement à ce que tu viens de me dire, Jacques ? ai-je demandé.

» — J'y crois tellement que je viens de prendre une décision irrévocable : à dater d'aujourd'hui midi tous nos accords en ce qui concerne notre aide financière à la S.F.E.P. pour les travaux du Brésil sont rompus.

» — Mais c'est de la démente ! Te rends-tu compte, étant donné les engagements que la S.F.E.P. a pris vis-à-vis de tiers et les travaux commencés, que tu risques de nous placer dans une situation délicate ?

» — Tu n'auras qu'à aller chercher de l'argent ailleurs ! Tu connais aussi bien que moi une foule d'organismes de financement' qui ne demandent, maintenant qu'ils savent que ça risque de bien tourner, qu'à investir des fonds dans vos affaires et qui, eux, n'ont aucun scrupule ! Mais comme, moi, j'en ai, je préfère me retirer immédiatement.. Je ne suis nullement inquiet pour la S.F.E.P. Elle a les reins solides et a prouvé, spécialement depuis que tu la diriges, qu'elle savait faire rapidement face à toutes les situations. Et comme je ne suis pas un salaud, je suis prêt à investir à l'avenir, dans toute autre affaire que tu me présenteras, les mêmes capitaux que ceux qui étaient prévus pour continuer à vous soutenir en Amazonie.

» — Merci pour ce geste, mais je n'en ai nul besoin actuellement La S.F.E.P. s'est lancée, en fonction d'accords signés il y a dix ans déjà, dans la grande aventure amazonienne. Elle ira jusqu'au bout, avec ou sans toi ! C'est compris ?

» — C'est ton droit le plus absolu.

» — C'est pour cela que tu m'as téléphoné ?

» — Uniquement.

» — C'est tout ce que tu as à me dire ?

» — Bien entendu, comme je ne veux pas t'étrangler, nous prendrons des arrangements raisonnables pour assurer le remboursement par ta société des fonds que nous lui avons consentis jusqu'à ce jour.

» — C'est ton dernier mot ?

» — Le dernier.

» — C'est bon. À mon tour, je ne te dirai que deux choses : la S.F.E.P. ne travaillera plus avec la banque Dubois dans aucun domaine et personnellement je te jure que je ne te reverrai jamais !

» Je suis parti en claquant la porte. J'ai revu Jacques avant-hier : il était mort D'une certaine, façon j'ai tenu parole. C'est horrible, n'est-ce pas ?

Pourquoi ai-je d'abord revécu cette altercation ? Mais simplement, Geoffroy, parce que, en partant d'elle, tout s'enchaînait : sa mort, la présence d'une femme dans sa vie, une femme qui y était entrée trois mois plus tôt comme Angelina Benitez dans celle de Howard O'Meal, Idalina del Varrul dans celle du baron von Hager, Amalia Errazuz dans celle d'Igmar Petersen... Et, pour chacun de ces hommes, cela avait duré trois mois ! Douze ou treize semaines à peine qui avaient suffi, non seulement pour bouleverser l'existence privée de ces hommes, mais pour modifier complètement leur comportement ou leur façon d'agir... Comme les trois autres, mon ami s'était laissé envoûter par une femme qui parfaitement renseignée sur les financements qu'il nous avait consentis aussi bien que sur le poids de sa puissance bancaire avait réussi à le convaincre, sous des prétextes humanitaires, de ne plus nous aider. Et comme eux, après qu'il eut cessé d'être utile, ayant fait exactement tout ce qu'elle exigeait, il était mort. Qu'est-ce qui prouvait que, lui aussi, n'avait pas été assassiné ? Sinon, comment Mirta Gonzalez avait-elle pu prévoir sa mort ? Je vous jure, Geoffroy, que j'ai senti la folie me gagner !

» La première de ces créatures de Satan était portoricaine, la seconde colombienne, la troisième chilienne, la quatrième argentine. Toutes venaient de l'autre côté de l'Atlantique ! Toutes n'étaient entrées dans l'existence de ces hommes de grande valeur et d'action que pour les utiliser et pour se • servir d'eux contre nous : la première par voie de presse, la deuxième par l'investissement de capitaux en des lieux où nos travaux seraient paralysés, la troisième en essayant de domestiquer au profit de ses idées le fabuleux pouvoir moral d'un Prix Nobel, la quatrième enfin en nous attaquant directement par la suppression des crédits qu'il nous fallait. C'était à la fois génial, fantastique et grandiose !

» Et pourquoi ces quatre aventurières de haut bord, typées et de sang mêlé, ne seraient-elles pas une même femme ? Tout, dans la manière dont elles s'y étaient prises avec les quatre victimes, dans le laps de temps employé pour séduire et pour triompher, dans la disparition subite après chaque aventure, concordait. L'enquête que je faisais mener depuis la mort du *columnist* américain le prouvait...

» Hier matin, j'ai envoyé un câble à ceux qui avaient la tâche de

mener cette enquête et à 15 heures vingt-quatre-heures après la mort de mon ami j'ai reçu la réponse qui confirme tout vous l'avez ici, consignée dans ce dossier. Il n'y a jamais eu d'Angelina Benitez, ni d'Idalina del Varrul, ni d'Amalia Errazuz, ni de señora Mirta Gonzalez noms d'emprunt sur des passeports falsifiés ! Il n'y a pas eu non plus de Portoricaine parlant uniquement l'espagnol et l'anglais, de Colombienne ne s'exprimant qu'en espagnol et allemand, de Chilienne maniant aussi bien l'espagnol que le suédois, mais une seule et même créature née au Brésil, dont le père était mâtiné de sang portugais et noir et la mère de pure souche indienne.

» Une femme qui, dans son pays, ne s'exprime qu'en portugais ou en dialecte afro-brésilien lorsque cela lui sert. Une femme dont les veines charrient trois sangs mêlés : celui des conquérants venus de Lisbonne, celui des Indiens exterminés par eux et celui des esclaves importés d'Afrique pour les remplacer dans les durs travaux de l'une des terres les plus fertiles du monde... Le vrai nom de cette femme : Edna Monseca... Souvenez-vous de lui : il fleurit bon le Brésil... C'est elle qu'il faut retrouver, elle qu'il faut faire parler par tous les moyens, elle qui est le premier maillon de la chaîne ennemie ! Grâce à elle, nous pourrions remonter à la vraie source peut-être plus mystérieuse que celle de l'Amazone elle-même et nous saurons enfin pourquoi on nous en veut à ce point ! Voilà, Geoffroy, l'histoire que je ne pouvais pas ne pas vous raconter...

Abasourdi, le chef du contentieux n'osait même plus regarder le président de la S.F.E.P. Lui qui, jusqu'à ce jour, avait cru bien connaître cet Edmond de Tamec, camarade de régiment de son père, ressentait l'étrange impression de se trouver devant un homme nouveau qui, sous un masque de bonhomie, cachait une détermination farouche alliée à une stupéfiante logique.

— Alors, mon garçon, tout cela vous laisse rêveur ?

— Ce qui m'étonne le plus, c'est que vous ayez jugé indispensable de me mettre au courant de tels faits. S'ils n'avaient pas été exposés par vous, ils sembleraient à peine croyables...

— Je vous répète que j'ai pris cette décision, parce que, parmi mes collaborateurs directs, vous seul êtes capable d'aller là-bas pour retrouver coûte que coûte cette Edna Monseca.

— Où est-ce « là-bas » ?

— Au Brésil...

— Mais vous venez de dire qu'elle avait pris l'avion pour Buenos Aires !

— Un avion, je l'ai fait vérifier hier, qui fait escale à Rio de

Janeiro... Puisque cette femme est une authentique Brésilienne, il me semble plus normal qu'elle soit retournée dans son véritable pays. Sa pseudo-nationalité argentine ne doit plus lui être très utile, maintenant qu'elle est parvenue à ses fins avec le président de la banque Dubois... Pas plus que ça ne lui servirait de continuer à se faire passer pour une Portoricaine, une Colombienne, ou une Chilienne ! Toutes ces identités d'emprunt sont mortes après avoir, chacune à tour de rôle, rendu d'appréciables services pendant trois mois... J'ai reçu également ce matin, avant que vous ne soyez ici, la confirmation qu'elle avait bien abandonné l'avion d'Air France à Rio où, si mes informations sont bonnes, elle devrait rester pendant quelques jours. C'est là qu'il faut la rejoindre sans tarder. Ensuite, ce sera beaucoup plus difficile ! Vous avez pu vous rendre compte, en suivant mon exposé, que cette personne a le goût des déplacements. Et c'est vaste, le Brésil !

— Vous ne pensez pas qu'elle restera à Rio de Janeiro pendant trois mois, puisque c'est, semble-t-il, le temps qu'il lui faut pour « opérer » ?

— Sûrement pas ! Elle n'a jamais selon votre expression « opéré » dans son pays comme elle l'a fait à l'étranger. Elle s'y est toujours comportée d'une façon très différente. À croire que, lorsqu'elle revient sur la terre brésilienne, ce n'est plus la même femme... Vous n'avez qu'à lire à fond le rapport arrivé hier.

— N'a-t-elle pas déjà prouvé qu'elle possédait toutes les facultés du caméléon ?

— C'est autre chose : elle est partout « l'aventurière », sauf au Brésil où elle aurait tendance à se réfugier dans une sorte de mysticisme... Ah ! Je reconnais que c'est un personnage passionnant et hors de pair !

— Puisque vous êtes aussi bien renseigné sur elle, pourquoi ne la faites-vous pas immédiatement arrêter ?

— Où cela ?

— N'importe où !

— Et de quel droit ? Il n'existe pas la moindre preuve de sa culpabilité dans les quatre décès dont je viens de vous parler. Après tout, je n'ai fait que vous avancez des hypothèses, assez troublantes certes, mais qui ne sont quand même que des hypothèses !

— Et toutes ces fausses identités, avec passeports falsifiés, vous ne pensez pas que ça pourrait intéresser la police de chacun des pays où il y a eu un décès après son passage ? Pourquoi ne pas vous adresser à l'une, ou même à toutes ces polices ?

— Ce serait le meilleur moyen de ne jamais la retrouver ! Et puis vous pouvez faire confiance aux polices américaine, allemande et suédoise. Elles n'ont pas manqué d'enquêter après les morts subites de Howard O'Meal, d'Eric von Hager et d'Igmar Petersen. Si elles n'ont pas bougé depuis, c'est qu'elles n'ont pas dû trouver de motif suffisant. Vous savez, l'*Interpol* fonctionne admirablement aujourd'hui

— Et la mort de votre ami Jacques Dubois avant-hier ?

— Ce n'est pas à moi de réclamer l'ouverture d'une enquête, mais à sa famille. Or, celle-ci m'a paru se contenter du permis d'inhumation régulièrement délivré et se féliciter même de ce que la dame en question ait déguerpi ! Une opération de police serait la plus regrettable des erreurs ! Si l'on veut bien se donner la peine de réfléchir, pourquoi cette femme nous intéresse-t-elle, nous, gens de, la S.F.E.P. ? Uniquement parce qu'elle a cherché à nuire à nos intérêts et nullement parce que des déductions toutes personnelles nous ont amenés à la considérer comme « la présumée responsable » de quatre décès insolites... Actuellement, sur ce dernier point, nous n'avons qu'à nous taire. Ce que nous voulons savoir, c'est pourquoi elle nous attaque sournoisement en nous portant d'un peu partout des coups qui pourraient finir par être mortels pour nos affaires brésiliennes si nous ne conservions pas notre calme. Ce qui ne veut pas dire que, le jour où nous connaîtrons enfin les raisons de sa haine contre nous, nous ne lui appliquerons pas la juste loi du talion pour lui faire payer également ses crimes, s'il y a eu crimes ! Il est très, possible aussi qu'entre-temps nous découvrions qu'elle est responsable, non pas seulement de la mort de quatre hommes, mais de celle d'une foule de gens !

» La seule façon d'arriver à un résultat n'est donc pas de nous adresser aux polices officielles que je ne tiens pas trop à mêler à nos affaires -, mais de faire nous-mêmes notre police. La S.F.E.P. est une firme connue mais privée, ne l'oubliez jamais ! Et moins on fait de bruit autour d'une affaire délicate, plus on accomplit de la bonne besogne... C'est pourquoi nous avons besoin, pour coordonner les résultats des enquêtes et aboutir, d'un garçon de votre trempe : réfléchi et discret

— Qu'entendez-vous par « aboutir » ?

— Pour que nous ayons définitivement la paix, il nous faut, soit écraser un adversaire encore inconnu à l'exception de l'un de ses agents qui est cette femme, soit transiger avec lui : ce qui doit être possible si l'on sait s'y prendre.

— La transaction ne vous a cependant pas porté tellement bonheur avec Howard O'Meal !

— A lui non plus !

— Comment voulez-vous, au cas où j'accepterais de remplir cette mission, qu'un homme seul tel que moi, qui a passé sa vie à se pencher sur des dossiers de contentieux, puisse arriver à quelque chose ?

— Vous réussirez pour deux raisons : la première est qu'il existe maintenant entre cette Edna Monseca et la S.F.E.P. un sérieux « contentieux » que nous sommes fermement décidés à liquider ! N'est-ce pas votre travail ? La seconde est que vous ne serez pas complètement seul dans l'aventure. On vous aidera.

— Qui cela ?

— Ce dossier que vous allez emporter avec précaution chez vous, pour en prendre connaissance dès cette nuit, n'en est-il pas une première preuve ? Vous verrez : les rapports de l'enquête dont aucun n'est signé, je m'empresse de vous le dire, afin de maintenir la discrétion la plus absolue sur les sources sont très précis... N'avons-nous pas déjà accompli un pas de géant en établissant l'identité exacte de la dame ?

— Êtes-vous bien certain que, même sur ce point, il n'y aura pas d'autres surprises ? Au Brésil, elle se nomme Edna Monseca ?

— Sûrement pas, bien que ce soit son nom de baptême dûment enregistré sur un registre de paroisse qui tient lieu d'état civil... D'ailleurs, là-bas, si vous acceptez d'y aller, vous irez de surprise en surprise. Et n'est-ce pas grisant, à une époque où -par la faute de l'avion, de la radio, de la télévision et des satellites les hommes croient avoir tout découvert ? Refuseriez-vous pareille aventure, vous un garçon de trente-deux ans ? Vous le fils d'un commandant Morin ? Vous enfin en qui j'ai la plus entière confiance ?

— Tout cela est tellement insensé ! Et en plus des révélations de ces rapports, quelle aide réelle trouverai-je si je débarque là-bas ?

— Celle qui saura se présenter à vous sous les formes les plus inattendues aux moments où vous l'attendrez le moins et où vous commencerez même à désespérer... Mais nous reviendrons sur ce sujet demain, quand vous m'apporterez votre réponse... La nuit porte conseil... Je vous, libère : vous devez avoir la tête farcie de mes histoires ! Ce n'est pas facile de tout digérer d'un seul coup... Puis-je compter sur vous, demain à 14 heures, dans ce cabinet ?

— Vous pouvez.

— Ah ! Encore un point de détail... Vous savez en quelle estime je tiens votre père, mais cela n'empêche pas que nous devons nous méfier de tout le monde. Un père qui chérit son fils unique se montre toujours un peu curieux sur les activités que peut exercer son rejeton.

Donc, pas un mot de tout cela au commandant ! Et, si vous décidez d'accepter cette mission, dites-lui seulement que je vous envoie en Amérique du Sud pour prospecter le marché. C'est tout. Peut-être pourriez-vous également ajouter, ce qui lui mettra du baume au cœur, qu'à la suite d'une telle tournée vous aurez quelques chances d'être nommé administrateur de la société.

— C'est sérieux ?

— À mon âge, on n'a plus le temps de mentir.

Geoffroy s'était levé. Le patron, lui, n'avait pas bougé de son siège.

— Asseyez-vous ! dit-il; Ce n'est pas fini. J'allais oublier l'essentiel... Tout à l'heure, je vous ai dit que nous parlerions du problème des photographies à la fin de mon exposé...

Il avait sorti d'une grande enveloppe, placée également sur son bureau, trois photographies :

— Ce sont les seules, actuellement en notre possession, qui montrent notre héroïne, Les trois ont été prises ailleurs que dans son pays. Malgré mes demandes pressantes, ceux qui ont reçu la mission de nous renseigner sur elle n'ont pas encore été capables, jusqu'à ce jour, de nous faire parvenir une seule photo d'elle, en... Edna Monseca. Il faudra donc vous contenter, pour le moment, de la vision assez imprécise de trois de ses métamorphoses : en Angelina Benitez, en Idalina del Varrul et en Amalia

Errazuz... Sur la première, vous la voyez en compagnie du *columnist* Howard O'Meal. Le cliché a été pris à New York, dans la foule qui se pressait à une réception donnée dans les salons de l'O.N.U... Hélas ! on ne la voit que de dos. Vous pouvez constater que ses cheveux sont enserrés dans un catogan, elle porte un tailleur élégant et elle a l'air d'être grande. En revanche, vous voyez mieux le visage de son compagnon : il avait une tête sympathique, cet excellent *columnist*

» La deuxième photo nous vient de Stockholm. Là, nous voyons un peu moins mal notre héroïne : elle est dans la peau de la Chilienne Amalia Errazuz. Sa vêtue est en harmonie avec ses idées révolutionnaires : pull négligé et largement échancré, pantalon style *jean* soigneusement effiloché en bas, foulard enserrant négligemment la tête. Le tout donne une impression de charmant débraillé... Malheureusement, c'est pris de trois quarts et mal éclairé : si l'on ne parvient pas à vraiment saisir le regard, puisqu'on n'aperçoit qu'un seul œil, on découvre que le nez est en effet, comme l'ont souligné la plupart des rapports, un peu épaté et les lèvres charnues. Cette deuxième photo est meilleure que la première, mais on ne peut pas se

rendre compte si la créature est très belle. Là aussi, on arrive à se faire une idée précise de son interlocuteur : il porte des lunettes d'écaille aux verres tellement épais que cela lui donne une vague ressemblance avec le Jojo-le-Mérou du commandant Cousteau. Aucun doute : c'est le brave Igmarr Petersen qui paraît être un homme immense ! Un vrai Viking...

» Sur la troisième, les choses ne s'améliorent guère et, pourtant, c'est de loin celle où la femme est le plus chic : cette veste de velours côtelé, ce feutre agrémenté d'une plume de faisan et crânement planté sur l'opulente chevelure, ces hautes bottes montant jusqu'à la jupe lui donnent une allure de moderne Diane chasseresse. Le fusil qu'elle tient en main et le fond de paysage sylvestre ajoutent encore à l'illusion... Cette photo a été prise au cours de l'une des mémorables battues données en forêt bavaroise par le baron von Hager. Nous sommes donc en présence d'Idalina del Varrul, l'éblouissante Colombienne. L'ennui pour nous est que la silhouette n'offre à notre appréciation que son quatrième quart : ce qui est peu ! L'oreille que nous apercevons paraît être fine... Quant au baron, il n'est pas là. Peut-être est-ce lui qui a pris la photo ?

» Voilà, bon ami, tout ce que j'ai à mettre à votre disposition comme matériel visuel. Pensez-vous que ça pourra vous servir ?

— On ne sait jamais ! L'avantage de ces photographies est leur format réduit -qui -permet de les dissimuler facilement.

— Et leur principal défaut est d'être toutes les trois en noir et blanc. Une créature aussi haute en couleur aurait mérité du Kodachrome ! C'est pourquoi je persiste à croire que, pour découvrir la véritable Edna Monseca, il ne vous reste qu'un moyen : la retrouver dans son beau pays coloré... En attendant, prenez le dossier dans lequel je glisse les photos et rentrez immédiatement chez vous. Il est préférable que vous n'examiniez pas ces documents ici, dans votre bureau. À demain !

Quand Geoffroy revint chez lui, « le commandant » était installé devant son poste de télévision. Il n'avait d'ailleurs pas d'autre occupation depuis qu'il avait été mis à la retraite : les dimensions du petit écran marquaient les limites de son nouvel univers.

— Déjà là ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Geoffroy frappa sur le porte-documents gonflé qui contenait le dossier :

Tamec m'a confié un travail assez spécial.

— Comment va-t-il, ce vieux camarade ?

— Pas trop mal.

— Oh ! C'est un solide ! Je le connais... Tu as déjeuné, au moins ?

— Oui.

Ce n'était pas vrai, mais Geoffroy n'avait pas faim. Le long exposé du patron lui avait presque donné une indigestion. Et il avait hâte de découvrir ce qui ne lui avait pas encore été dit.

— Je vais dans ma chambre. Ici, je serais distrait par la télé.

— Veux-tu que je l'arrête ?

— Mais non, voyons ! Tu t'ennuierais... Ce que nous pourrions peut-être faire, ce serait dîner ensemble ?

— Tu dînes ici ce soir ? Mais c'est un miracle, mon garçon ! J'en connais une qui va être contente : la bonne... Oui, elle se figure, parce que tu prends quartier libre à peu près tous les soirs, que tu méprises son rata ! À quelle heure veux-tu dîner ?

— Disons 8 heures.

— Heure militaire ?

— Heure militaire !

Le dialogue entre le père et le fils était terminé. Il n'allait d'ailleurs jamais beaucoup plus loin... C'était la mère qui, de son vivant, meublait le silence. Depuis sa disparition, le commandant et son fils n'avaient plus grand-chose à se dire. Ce qui n'excluait ni le respect ni l'affection.

À 8 heures précises, Geoffroy ressortit de sa chambre.

— C'est bien, mon fils, tu es à l'heure. À table... J'ai faim.

C'est seulement vers le milieu du repas que le commandant fit un effort pour parler :

— Alors, ce dossier ?

— Intéressant

— Pas possible ? Il y a des choses intéressantes, dans ton contentieux ?

— Mais oui...

— Si tu savais comme je regrette que tu n'aies pas fait l'École interarmes ! Aujourd'hui, au lieu d'être un scribouillard chez ce diable de Tamec, tu serais dans les paras ou, à la rigueur, dans les blindés de cavalerie.

— Je n'ai pas eu la même vocation que toi ! À propos, je n'en suis pas encore sûr, mais il est très possible que, justement à cause de ce

dossier, Tamec m'expédie pour quelque temps en Amérique du Sud.

— L'Amérique du Sud ? Ils ont tant de pétrole que ça, là-bas ?

— Au Venezuela. C'est la raison pour laquelle les pays voisins voudraient bien en avoir un peu, eux aussi ! Si nous parvenons à leur en trouver, ce ne serait déjà pas si mal.

— Tu connais mon opinion sur la question : je reste un farouche défenseur de la locomotion hippomobile... Ce serait pour quand, ce départ ?

— Peut-être d'ici à vingt-quatre heures.

— Toujours pressé de gagner de l'argent, ce Tar-nec ! C'est tout ce que tu as à me dire ?

— Ton ami m'a fait comprendre que, si je m'acquittais bien de ma mission, j'aurais de sérieuses chances d'être nommé administrateur de la S.F.E.P.

— C'est ce dont tu rêves ?

— Ça ne me déplairait pas.

— Alors tant mieux ! « Jeunesse à l'appétit trop grand à qui la vie prépare un repas tout petit... » C'est de Miguel Zamacoïs, pour le cas où tu l'ignorerais ! Bonsoir. On se reverra demain matin au petit déjeuner. '

— Bonne nuit, père.

Rentré dans sa chambre, Geoffroy se replongea dans l'étude du « dossier Edna Monseca », qui confirmait tout ce qu'Edmond de Tamec lui avait raconté. Il dormit peu. La question qui le hantait le plus à l'aube était celle-ci : comment le grand patron de la S.F.E.P. était-il entré en contact avec ceux qui, depuis l'affaire Howard O'Meal, n'avaient pas cessé de lui envoyer régulièrement des renseignements d'une précision stupéfiante sur les différentes transformations et « activités » de la Brésilienne ? Et quels étaient ces enquêteurs ? Aucun nom, en effet, n'était mentionné sur les rapports photocopiés. Ceux-ci, soigneusement classés dans l'ordre chronologique des faits, ne portaient pour toute indication qu'un numéro et une date apposés par la propre main de Tamec. Ce dernier lui avait bien expliqué que, se méfiant des polices officielles, il avait jugé préférable de s'adresser à un organisme de police privée... Mais quel organisme ? Pour pouvoir opérer aussi bien aux U.S.A., en Suède, en Allemagne et maintenant au Brésil même, ce ne pouvait être qu'une fabuleuse « machine » internationale... Un service de renseignements peut-être ? La C.I.A. américaine ? Le M.I.S. britannique ? Le S.D.E.C.E. français ? Tout était possible. Mais alors, si cette documentation provenait de l'un ou

l'autre de ces services secrets, qui était véritablement Edmond de Tamec ? Ne serait-il pas lui-même un agent spécial placé à la tête d'une importante compagnie pétrolière précisément parce que le pétrole est le produit international par excellence ?

Pendant le petit déjeuner, Geoffroy demanda à son père :

— J'aimerais te poser une question à laquelle tu préféreras peut-être ne pas me répondre... Qu'est-ce que tu penses de mon patron qui est aussi l'un de tes plus vieux amis ?

— Tamec ? J'en pense beaucoup de bien. C'est un homme sur qui on peut compter : ne l'a-t-il pas prouvé en te faisant entrer dans son affaire, comme je le lui avais demandé, lorsque tu as eu tes diplômes ? C'est l'ami sûr. Et courageux ! J'ai pu le juger pendant la guerre que nous avons pratiquement faite ensemble. Enfin il a et c'est capital à mes yeux ce que nous appelons, nous les anciens, « l'esprit cavalier ».

— Qu'entends-tu par là ?

— C'est la mentalité de quelqu'un qui a du caractère, qui n'attache pas d'importance aux petites mesquineries de la vie et qui, lorsque c'est nécessaire, sait foncer pour aller au but... Il ne déteste pas non plus les jolies filles !

— Il est pourtant resté vieux garçon !

— Justement !... Le seul petit reproche qu'on pouvait lui faire, du temps où il était dans l'armée, c'était, à mon avis, de ne pas avoir l'esprit assez militaire. Je le trouvais même bizarre à certains moments. Il se conduisait souvent en franc-tireur. Un peu comme s'il n'avait appartenu que partiellement à notre arme, la cavalerie, et même à notre régiment... Certains prétendaient, à notre popote, qu'il n'était incorporé parmi nous que pour se donner une façade, mais qu'en réalité il appartenait à un service secret .

— Ce que tu me dis là est assez curieux... Je file au bureau !

— Tu dînes avec moi ce soir ?

— Je ne sais pas : ça dépendra de beaucoup de choses. Et toi, tu sors aujourd'hui ?

— Je vais faire un petit tour ce matin, mais je serai rentré pour le déjeuner et je ne bougerai plus : cet après-midi, sur la deuxième chaîne, il y a la retransmission du Concours hippique de Vienne. Pour rien au monde, je ne voudrais manquer ça !

À 14 heures, Geoffroy pénétrait dans le cabinet d'Edmond de Tamec qui l'accueillit en souriant :

— C'est bien. On voit que papa vous a inculqué l'exactitude

militaire... Toujours en forme, « le commandant » ?

— Toujours.

Geoffroy avait posé le dossier sur le bureau :

— Je vous restitue ce que vous m'avez prêté. Si vous voulez bien vérifier qu'il ne manque pas une pièce.

— Inutile ! Je ne vous aurais pas confié tout cela si je n'avais pas confiance... Quelle est votre réponse ?

— C'est oui.

— J'en étais sûr ! Si l'on a un peu de sang dans les veines, on ne peut pas résister à une pareille aventure ! Et je vais vous faire une petite confidence : si j'étais moins vieux, j'aimerais bien être à votre place... Vous avez une de ces chances, mon petit Geoffroy !

— Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble à la poursuite de la belle Edna ?

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manque ! Se dire qu'il y a au bout de l'aventure une femme d'une pareille trempe ! Seulement, je dois rester ici pour continuer à diriger cette baraque... Je pense aussi pouvoir vous être plus utile à distance. Quand on est en plein dans le bain, on ne comprend pas toujours très bien ce qui se passe. Il faut du recul pour prendre les décisions qui peuvent avoir des conséquences sérieuses. Cigarette ?...

» Comme j'avais prévu que vous me diriez oui, j'ai gagné du temps parce qu'il n'y a plus une minute à perdre. J'ai reçu en fin de matinée un nouveau câble me confirmant que la dame est toujours à Rio de Janeiro. Donc, si vous débarquiez là-bas demain, dans le courant de l'après-midi en tenant compte du décalage horaire -, vous auriez de sérieuses chances de pouvoir, sinon entrer en contact avec elle, du moins de vous faire une idée de son apparence physique beaucoup plus précise que celle que vous avez actuellement grâce à nos médiocres photos. Vous voyez que nous progressons... Voilà votre billet d'avion sur la Varig, l'excellente compagnie brésilienne. Vous partez ce soir à 23 heures. Essayez de dormir le plus possible pendant le trajet pour avoir les idées claires en arrivant... Voici également votre passeport avec, sur la deuxième page, une très jolie photo d'identité. Regardez : vous ne vous trouvez pas beau ?

— Comment avez-vous fait ?

— Peu importe ! Ce qui compte, c'est que ce soit ressemblant vous constaterez également que votre nouvelle profession y est mentionnée : *cinéaste*...

— Quoi ?

— Vous savez quand même vous servir d'une caméra !...

— Vaguement... J'ai fait quelques films en vacances, avec un appareil de fabrication japonaise qu'un ami m'avait rapporté en douce de Tokyo...

— Sans payer la douane ? Vous êtes en infraction ! Enfin, passons sur cette faute vénielle puisque vous allez en commettre une beaucoup plus grave en changeant de profession tout en conservant votre nom. À partir de maintenant vous êtes cinéaste professionnel... Prenez cette carte. Elle prouve que vous êtes sorti de l'LD.H.E.C. ou Institut des Hautes Études cinématographiques après y avoir appris tout ce qu'un futur cinéaste doit savoir. Quand vous arriverez à l'aéroport *Charles de Gaulle*, vous trouverez quelqu'un que vous ne connaissez pas mais qui s'est occupé de votre passage. Il vous remettra le bulletin d'enregistrement de vos bagages qui dépassent largement le poids autorisé. Cela provient de ce que vous avez deux caméras, qui ne sont pas japonaises mais françaises, ainsi qu'un lot assez important de pellicule couleur : un excellent matériel qui vous permettra de faire des chefs-d'œuvre dignes du plus expérimenté des professionnels. Pour vous, Morin, l'amateurisme est fini ! Vous entrez dans une période sérieuse.

— Mais pourquoi tout cela ?

— Je ne vais tout de même pas vous expédier sur les traces d'une Edna Monseca en qualité de chef du contentieux de la S.F.E.P. ! Ce serait vous vouer, dès le départ, à l'échec et peut-être même à la mort ! Vous savez maintenant que c'est une femme qui ne badine pas ! La profession de cinéaste, au contraire, pourra faciliter vos affaires... Réfléchissez... Sous quatre identités différentes, notre étonnante adversaire a réussi à utiliser quatre moyens pour nous nuire : la presse, l'achat de terrains, l'impact psychologique, enfin la suppression pure et simple de crédits dont nous avons besoin. Mais il est un moyen fabuleux de propagande qu'elle semble avoir négligé et qui est sans doute le plus percutant : le cinéma ! Le film avec tout ce qu'il comporte de prolongements à la télévision ! C'est pourquoi vos deux caméras sont faites pour le 16 mm qui peut passer aussi bien sur les écrans des salles obscures que sur ceux, de format réduit, qui apportent l'évasion dans les intérieurs les plus modestes.

» Aussi faut-il vous hâter d'aller rejoindre la troublante Brésilienne et être le premier à lui faire l'offre de vos bons services cinématographiques ! Qui est ce Geoffroy Morin, beau garçon de trente-deux ans, et cinéaste professionnel ? Un passionné, un pur, un illuminé, un sincère qui précisément parce qu'il est le fils d'un ancien officier d'active a pris en horreur tout ce qui est militaire, tout ce qui

sent la discipline et la contrainte. Un garçon généreux aussi, qui n'a pas craint d'abandonner le confort douillet d'une petite existence bourgeoise et parisienne, pour se lancer dans la grande, la noble, l'exaltante aventure de la défense de la liberté des peuplades opprimées, tels ces pauvres Indiens de l'Amazonie qui sont peut-être les humains les plus déshérités de notre globe ! C'est un nouveau Croisé des Temps modernes qui vole à leur secours ! Mais, comme c'est un être bon, doublé d'un pacifiste né, il ne débarque pas au Brésil avec des armes, comme le firent pendant des siècles les immondes navigateurs portugais, mais avec des caméras. Elles vont lui permettre d'enregistrer non pas noir sur blanc, mais en couleurs les innombrables exactions des Blancs financés par ces hydres à têtes inconnues que sont une S.F.E.P. ou une A.N.O. nord-américaine ! Voilà celui que vous êtes devenu, mon cher Geoffroy, et que vous saurez rester jusqu'à ce que nous ayons gagné sur toute la ligne ! C'est compris ?

— Si vous n'étiez pas mon patron, je vous dirais volontiers que vous êtes diabolique !

— Dites-le si cela peut soulager votre conscience... Personnellement, ça ne me déplaît pas. Ce serait même plutôt flatteur... Qu'est-ce qui se passera quand « on » et par ce « on », vous savez qui je désigne « on » sera persuadé que vous êtes bien un tel personnage ? Les portes que nous n'avons encore jamais pu franchir malgré toutes nos recherches s'ouvriront devant vous... Et un jour viendra où « on » finira par tout vous dire ! Vous saurez pourquoi « on » nous porte des coups terribles depuis des mois ! Une fois connus les véritables motifs qui font agir un adversaire, alors il est possible de le réduire à merci. Nous sommes d'accord sur ce point ?

— Il le faut bien.

— Prenez également ces dollars en travelers-chèques. C'est encore la monnaie la plus utile en Amérique du Sud. La somme est importante, mais vous risquez d'être entraîné dans certaines dépenses... S'il vous en fallait d'autres, vous n'aurez qu'à me câbler directement ici.

— Justement, comment communiquerons-nous s'il m'arrivait d'avoir des décisions graves à prendre ?

— Également par câble. Je me méfie du téléphone... À ce propos, prenez cette feuille de papier dont vous allez me faire le plaisir d'apprendre par cœur j'ai bien dit : *par cœur* le contenu. Dès que ce sera fait, vous la brûlerez. Vous y trouverez quelques phrases anodines, du genre : « Le soleil est à son zénith, », « La Croix du Sud va briller », « La lime est brouillée », « Le ciel va s'assombrir », etc.

— Un véritable bulletin météorologique !

— La couleur du temps n'est-elle pas "l'un des facteurs les plus importants de notre existence terrestre ? Vous pouvez constater que j'ai pris soin, en noircissant moi-même cette feuille de papier, d'inscrire sur la colonne de gauche ces phrases « météorologiques » et sur celle de droite, phrase par phrase et pour vous seul, l'explication de cette littérature sibylline. En bref, c'est un code. Il pourra vous rendre d'appréciables services quand vous aurez besoin d'aide... Par exemple, « Le soleil est à son zénith » veut dire que tout va pour le mieux pour vous et pour la S.F.E.P. dans le plus retors des mondes. Au contraire, « Le ciel va s'assombrir » indique que vous sentez un danger qui s'approche. Et ainsi de suite... Il y a en tout une cinquantaine de phrases auxquelles j'ai soigneusement réfléchi pendant la nuit qui vient de s'écouler. À mon avis, et avec ma collaboration, elles vous permettront de vous sortir des situations les plus délicates. Mais attention ! C'est à moi seul que vous devrez adresser ce genre de message et à personne d'autre !

— Et votre aide se manifestera rapidement ?

— Au plus, dans les douze heures qui suivront. Il vous faudra donc patienter ou ruser avec « le » ou « les » adversaires pendant ce laps de temps.

— Même si je suis perdu au fond de l'enfer vert ou sur le point d'être dévoré par les alligators et les piranhas dans l'un des affluents de l'Amazone ?

— Je crains plus les hommes que les bêtes, même les plus féroces. Là-bas, méfiez-vous de tout le monde.

— Et ce que je ne souhaite nullement, croyez-le si, pendant mon absence, il vous arrivait disons « malheur » ?

— Si je disparaissais comme ce bon Dubois ? Vous avez mille fois raison de me poser une telle question... Eh bien, vous continueriez à adresser vos câbles ici, à mon nom. Mon remplaçant est prévu.

— Je le connais ?

— Non. Mais lui vous connaît : c'est la seule chose qui compte. Ce qui implique que, même si vous étiez informé de ma mort, vous continueriez à mener votre mission jusqu'au bout Parole d'homme ?

— C'est juré... Je pense que vous m'avez également trouvé un remplaçant à la direction du contentieux ?

— C'est fait. Il entrera en fonction dès demain matin. Il est d'ailleurs très au courant.

— Lui, je le connais ?

— C'est Rivard, votre adjoint direct.

— C'est un garçon très capable.

— N'est-ce pas vous qui l'avez formé ?

— Dois-je quand même lui passer certaines consignes avant de partir ?

— Aucune consigne ! Vous n'en auriez d'ailleurs pas le temps... Je vous rappelle que votre avion part cette nuit. Vous n'irez pas non plus lui dire au revoir, ni à aucun de vos subordonnés, ni à personne dans la maison. En quittant ce bureau vous partirez discrètement.

— Mais ne croyez-vous pas que ce brusque départ va faire jaser et que l'on va se poser quelques questions ?

— Dès demain, je ferai savoir que vous avez quitté la S.F.E.P. en plein accord avec moi, parce que l'on venait de vous offrir une fabuleuse situation à l'étranger, dans une société rivale.

— En Amérique du Sud ?

— Non : en Hollande. Ça ne vous ennuie pas ?

— J'aime beaucoup les Hollandais.

— Donc tout est parfait. Je ne manquerai pas non plus de faire comprendre qu'étant moi-même un vieil ami de votre père, je n'avais pas le droit, en mon âme et conscience, de vous empêcher de saisir une offre pareille. Et ce sera terminé.

— En somme, vous m'expédiez au diable pour que je me conduise en traître qui ignore la S.F.E.P. ?

— Plus que cela même ! En cinéaste qui nous hait et qui a juré la mort de tous les trusts pétroliers, ces affameurs et exploiters des masses opprimées.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Signez ceci : il me faut votre griffe au bas de ce papier.

— Ma condamnation à mort ?

— Presque... C'est une assurance-vie que vous avez contractée en faveur de votre père si par hasard -ce que, à mon tour, je ne souhaite pas il vous arrivait un ennui grave... Vous pouvez constater que la somme est considérable. Mais, à mon avis, elle est équitable si l'on tient compte d'un double facteur : mon indéfectible amitié pour le commandant et la valeur d'un garçon tel que vous... Bien entendu, la première prime est payée et, pour peu que votre séjour se prolonge, je me charge personnellement des suivantes.

Tout en signant, Geoffroy demanda :

— Ce qui voudrait dire que je pars pour des années ?

— Pour des années ou pour quelques jours... Qui sait ?

— En tout cas je dois reconnaître que vous avez tout prévu !

— Tout.

— Dois-je également vous remercier de m'envoyer là-bas ?

— Je suis convaincu, jeune ami, que vous me remercirez à votre retour... Bonne chance ! Allez vite préparer vos bagages et faire vos adieux à votre père. Comme je vous l'avais conseillé hier, j'espère que vous l'avez au moins préparé à l'idée de ce départ ?

— C'est fait.

— Quelle a été sa réaction ?

— Celle d'un militaire qui sait, depuis le temps où il a été à Saint-Cyr, que l'obéissance aux ordres reçus n'est qu'un corollaire de la discipline qui, elle, fait la force principale des armées.

— Eh oui ! Vous entrez dans une armée qui travaille à l'ombre... Car ne l'oubliez jamais : vous n'êtes pas un policier, ou plus vulgairement un flic, qui a été nanti d'une commission rogatoire pour arrêter une meurtrière ! Vous n'êtes qu'un gentil garçon, plein de charme, qui a franchi l'océan pour retrouver une splendide créature dont il cherche à devenir l'ami... Si, par un manque de psychologie dont je ne vous crois pas capable, vous parveniez à donner sur votre compte une impression contraire, ce serait raté ! Même si la belle Edna, séduite par votre virilité, ne vous en tenait pas trop rigueur, vous pouvez être assuré que les autorités locales, qui ne nous

chérissent pas tellement, ne vous louperaient pas !

— Puisque vous m'avez fait comprendre que je serai « aidé », peut-être serait-il opportun que cette aide commençât dès mon arrivée à l'aéroport de Rio de Janeiro... Parce que je ne vois pas très bien comment avec ou sans matériel cinématographique je vais me débrouiller pour orienter immédiatement mes recherches dans une ville aussi tentaculaire. Il me faudrait au moins un point de départ...

— Vous l'aurez. La personne qui m'a confirmé par câble l'actuelle présence de notre héroïne à Rio vous attendra et vous conduira directement à l'appartement que je vous ai fait réserver dans un excellent hôtel. Vous y serez d'autant plus anonyme qu'il est très vaste. C'est cette même personne qui vous mettra sur la bonne voie.

— Comment la reconnaîtrai-je ?

— Ne vous inquiétez pas ! C'est elle qui vous repérera, précisément à cause du matériel cinématographique : tout le monde ne voyage pas avec deux caméras et des kilomètres de pellicule ! Ce serait bien étonnant qu'il y eût un deuxième cinéaste dans votre avion !

— Et pourtant, s'il y en avait un vrai ?

— Il ne pourra pas être plus *vrai* que vous...

Puisque vous êtes en train de changer de peau, faites-vous une tête de cinéaste ! Vous n'avez donc jamais remarqué que, dans la vie, c'est le faux qui donne l'impression d'être vrai et le vrai qui sonne faux ? Maintenant que vous voilà débarrassé de la monotonie d'un service contentieux, montrez que vous avez des dons d'artiste... Bien sûr, vous n'êtes pas encore un cinéaste-très-connu, mais celui-qui-est-sincère, celui-qui-en-veut et qui-est-prêt-à-tout pour réaliser quelque chose de sensationnel, du pas-encore-vu ! Pour cela, il faut oublier complètement la S.F.E.P. qui exige qu'aussi bien ses chefs de service que ses plus modestes employés portent cravate. Débarquez à Rio dans une tenue assez négligée, en pull et avec un pantalon intentionnellement défraîchi. Ne faites pas trop soigné de votre personne. Soyez un peu douteux et ça ira ! Vous ne voulez pas que je vous fasse un dessin ?

— J'ai compris. Cette personne qui m'accueillera sera un homme ou une femme ?

— Un homme, voyons ! Vous ne voudriez tout de même pas que j'utilise une femme pour vous mettre sur la piste d'une autre femme ! Évitions les scènes de jalousie !

— Cet homme aura un nom ?

— Comme tout le monde. Mais il est tellement discret qu'il est très

possible qu'il omette de vous le ^donner. C'est pourquoi je vous le révèle : Emilio Broscani.

— À part l'accueil des « cinéastes », que fait-il dans la vie ?

— Un peu de tout... Mais il sait être efficace.

— Me voilà donc paré...

— ... pour la plus excitante des aventures ! Je vous le répète : j'aimerais être à votre place ! Au revoir, Geoffroy.

Le « cinéaste » serra la main qui lui était tendue, en répondant, sans trop de conviction :

— A bientôt, j'espère !

— C'est là une façon de se quitter qui laisse tous les espoirs : à bientôt. Et tâchez, si vous le pouvez, de nous ramener quand même quelques bons films d'amateur que vous nous projetterez un soir d'hiver, après votre retour, pour votre père et moi, en toute intimité. Cela parce que je ne m'attends pas à des chefs-d'œuvre ! Ce qui, étant donné la véritable raison de votre voyage, n'a, à mes yeux, aucune importance.

— Ça, je m'en serais douté...

*

Ainsi les choses s'étaient-elles passées dans le cabinet d'Edmond de Tamec, président-directeur général de la S.F.E.P... Maintenant le cinéaste Geoffroy Morin était à Rio de Janeiro, allongé sur son lit, dans la chambre du palace qui lui avait été réservée par Emilio Broscani... Un curieux personnage, ce bonhomme ! De taille moyenne, maigre, vêtu avec une recherche un peu criarde qui aurait détonné à Paris, mais qui passait très bien sous le ciel de Rio où les couleurs les plus heurtées donnaient l'impression de se sentir chez elles. Emilio Broscani avait fasciné Geoffroy par trois détails vestimentaires : une cravate jaune jurant avec la chemise verte, des souliers en crocodile rouge plus brillants qu'un miroir et que l'homme ne cessait de contempler avec admiration lorsqu'on lui parlait, un camée enfin qu'il portait, monté en bague volumineuse, à l'annulaire gauche. Camée sur lequel apparaissait un profil de femme.

La pochette, de même tissu et de même ton que la cravate, était avantageuse, débordante même. Un panama, très large et très souple, finement tressé avec des feuilles de latanier, semblait vouloir dissimuler le plus possible le haut du visage. Pas une seule fois, depuis l'instant où il l'avait accueilli à l'aéroport jusqu'à celui où il l'avait reconduit le soir à son hôtel, après la séance de magie noire, Emilio Broscani n'avait retiré ce couvre-chef. Pour souhaiter la bienvenue ou

prendre congé, il s'était contenté d'effleurer de l'index et du médius de sa main droite le bord de son chapeau dans un geste traduisant aussi bien la condescendance que la lassitude. Quand il avait pénétré sous la tente où allait avoir lieu le *Quimbanda*, il avait accepté de se déchausser, mais il ne s'était pas découvert et nul, dans l'assistance, n'avait paru s'en étonner, pas même Elvatina, la prêtresse d'*Exu*.

Le panama n'empêchait cependant pas de remarquer deux longues pattes de cheveux qui donnaient l'impression d'être teintes, tant leur couleur noire était outrancière. Il en était de même pour la petite moustache fine qui surplombait les lèvres minces et rappelait celle que portaient au temps du muet, certains jeunes premiers de l'écran : ceux qui jouaient les séducteurs ou les bandits au grand cœur. Le teint du visage était olivâtre et la bouche ne pouvait se départir d'une certaine expression de cruauté. Les yeux, petits et très enfoncés dans les orbites, avaient une couleur indéfinissable, entre un bleu imprécis et un gris délavé. Eux aussi avaient, par moments, des lueurs de cruauté insoutenable. Quant aux mains, fines et émaciées, leur peau parcheminée indiquait que le personnage ne devait plus être tout jeune. Dernier détail enfin : l'homme parlait à voix basse, comme si cela le fatiguait de répondre. Tous ses gestes étaient lents, calculés pour le moindre effort.

« Peut-être, pensait Geoffroy, ce Broscani est-il le plus habile des intermédiaires pour me faire entrer en contact avec celle que je recherche, mais il est quand même loin d'être sympathique ! » Enfin, il fallait bien accepter son « aide » puisque c'était le grand patron de la S.f.E.P. qui l'avait envoyé. Edmond de Tamec ne pouvait pas se tromper sur le choix de ceux qu'il utilisait.

Pas une seule fois non plus Emilio Broscani ne lui avait précisé : « Cette prêtresse Evaltina est la même femme qu'Edna Monseca. » Et pourtant c'était bien la même puisqu'il avait dit, après l'avoir accueilli à l'aéroport :

— Je viendrai vous reprendre ce soir à votre hôtel pour vous conduire en un lieu assez secret où vous pourrez voir celle que vous recherchez, mais il faudra m'écouter aveuglément et surtout ne pas essayer, cette première fois, d'entrer en contact avec elle : ce serait la pire des erreurs.

Maintenant qu'il se retrouvait seul, livré, à ses réflexions, Geoffroy ne pouvait s'empêcher d'évoquer cette nouvelle métamorphose de la Brésilienne. Ainsi, même dans son pays, elle n'était pas Edna Monseca, mais Evaltina, prêtresse du démon *Exu*. Et elle avait su tellement bien dissimuler son visage sous le voile qu'il se sentait incapable s'il la rencontrait à nouveau de l'identifier. Là encore il ne pourrait pas se

passer de l'aide d'un Broscani.

La première impression que lui avait laissée « la prêtresse » était étrange : une femme faite de mystère et de rouerie. Ce qu'il avait pu entrevoir du regard et de la silhouette indiquait qu'elle était belle. Aucun doute à avoir non plus sur son intelligence : elle l'avait prouvé par son comportement. Pour le reste tous ces impondérables de chaque instant qui font d'une femme un monstre ou une créature de rêve, Geoffroy était en plein brouillard.

Il finit par trouver le sommeil. Il n'avait pas dormi pendant les deux nuits précédentes : la première avait été occupée par une seconde lecture attentive du dossier et la seconde, dans l'avion, avait été meublée par un exercice de mnémotechnie. Selon les instructions de Tamec, il avait appris par cœur les cinquante phrases du code de secours. Et, quand il s'était senti sûr de sa mémoire, il avait brûlé le feuillet, manuscrit à la flamme de son briquet. Les formules magiques s'étaient évaporées en fumée dans un cendrier de la Varig. Entre les deux nuits il y avait eu le bouclage des valises, les adieux à son père à qui il avait promis d'envoyer quelques cartes postales, l'arrivée à l'aéroport *Charles de Gaulle* où une ravissante hôtesse lui avait remis le bulletin d'enregistrement du matériel cinématographique excédentaire. Neuf heures plus tard, il s'était retrouvé à Rio, face à Emilio Broscani et, cinq heures après, en présence d'Edna Monseca, alias prêtresse Evaltina et ex-Angelina Benitez) Idalina del Varrul, Amalia Errazuz et Mirta Gonzalez... Des noms qui, à eux seuls, lui donnaient l'impression d'avoir presque déjà fait le tour complet de l'Amérique du Sud à travers « ses » femmes. Ce qui est la façon la plus passionnante, mais peut-être pas la plus reposante, de voyager.

Il n'était pas question pour Geoffroy de rester enfermé dans l'Hôtel. S'étant endormi tard, et réveillé de même, ce n'est que vers 11 heures, au moment où la chaleur commençait à devenir pesante, qu'il entreprit son tour de la ville en taxi... Un véhicule roulant à une allure défiant toutes les règles de prudence et dont le chauffeur, trouvant plus agréable de rouler à l'ombre, semblait ignorer l'abc du code de la route. Mais, comme tous les conducteurs de la ville agissaient de même, l'ensemble de ces défis permanents à la mort finissait par s'équilibrer et peut-être même par s'harmoniser. Ce fut dans ces conditions qu'il vit défiler, comme dans un kaléidoscope gigantesque, des avenues ou des plages dont les seuls noms faisaient rêver : Botafogo, Ipanema, Copacabana...

Le chauffeur était bavard. Il s'exprimait dans un-portugais assez différent de celui que Geoffroy avait appris :

— Tous ces pains de sucre réduits que vous voyez entre les gratte-

ciel s'appellent des *moros*. Pendant longtemps, ils ont gêné la construction des immeubles, mais maintenant nos architectes, qui sont « les meilleurs du monde », n'hésitent plus à les faire disparaître.

— N'est-ce pas un peu dommage ?

— Rien n'est dommage, señor, lorsqu'il s'agit de progrès. Le Brésil est un pays qui se modernise. Vous ne savez sans doute pas que la population de Rio de Janeiro augmente de dix pour cent chaque année ?

Saoulé de soleil, de bruit et d'odeur d'essence, « le touriste » décida d'abandonner le taxi, dont les commentaires ne l'intéressaient que médiocrement, pour se faire déposer en plein centre, au *Porto Alegre*, que le chauffeur qualifia, avant de le quitter, de « Café des intellectuels ». Et là, il regarda passer la ville et surtout les piétons. Car le grand spectacle était dans la rue : un show où Blancs et Noirs étaient mêlés, montrant une telle fantaisie, une telle joie de vivre que tout se fondait dans le même creuset; où n'importe quelle femme qu'elle fût poissonnière, employée de bureau ou putain -savait déambuler avec une nonchalance hautaine.

Geoffroy était le spectateur émerveillé d'un étonnant ballet populaire. Il avait l'impression que chaque geste même le plus banal -, chaque déhanchement de ces créatures, dont la peau cuivrée évoquait aussi bien les plages du sud du Portugal que les rives de l'Amazone, était réglé sur un rythme de danse. En les regardant se succéder dans le défilé des jupes ou des pantalons multicolores, on pouvait imaginer la musique les accompagnant, sons étranges tirés de grandes trompes de bois et d'écorce, de clarinettes à pavillon, de calebasses, de flûtes de bambou ou de roseau. Et ce n'était là que l'apport du folklore purement indien venu des forêts. Il fallait ajouter à ce cocktail musical les rythmes afro-brésiliens, où le tam-tam d'Afrique se mêlait aux mélodies arabes laissées par les envahisseurs aux Portugais et aux Espagnols. Toute la rue, devant la terrasse du *Porto Alegre*, donnait l'impression de vivre sur un rythme ininterrompu de samba.

Brusquement, le Français solitaire et perdu dans la foule *du pays inconnu se sentit ramené à la cérémonie nocturne de la veille. Il réalisa que le *Quimbanda*, dérivé démoniaque de l'*Umbanda*, n'était qu'un culte de possession : par l'appel des tambours, ces instruments mystérieux, les dieux d'Afrique ou d'ailleurs étaient conviés à descendre dans les corps des hommes. Ceux-ci, en transe, finissaient par s'écrouler et, lorsqu'ils ressuscitaient à la vie terrestre, ils n'étaient plus que des êtres déguisés, dont les parures et les costumes, symboliques, rappelaient qu'ils avaient été possédés par *Y Esprit*. La rue, devant lui, était possédée par le rythme magique du culte. Toutes

les rues de Rio de Janeiro l'étaient. Toute la ville...

Et, sans l'avoir jamais vue, Geoffroy commença à imaginer ce que pouvait être, ce que devait être cette monstrueuse féerie de joie qui se déroulait sans interruption dans ces mêmes rues pendant quatre jours et quatre nuits, du samedi à 12 heures au mercredi des Cendres à la même heure, et que le monde entier connaissait sous le nom de « Carnaval de Rio »... Même si Brasília, avec son architecture ultra-moderne, était devenue la capitale administrative, Rio de Janeiro, grâce à son carnaval, restait la capitale de la joie d'un peuple. Des centaines de chansons naissaient alors sur les différentes collines de la ville. Et tout cela déferlait dans *l'Avenida Rio Branco*, l'équivalent des Grands Boulevards parisiens plutôt que des Champs-Élysées trop internationalisés, pour accueillir le vrai peuple qui se dissimulait sous des masques bariolés. Chacun dansait seul, pour son plaisir, entrant dans la danse comme on entre en religion. Assis à la terrasse du *Porto Alegre*, regardant les gens passer dans la rue, Geoffroy pouvait mesurer le fossé qui sépare la foule brésilienne, avec sa sincérité et son naturel, de tous ces exhibitionnistes qu'il avait vus se trémousser et s'agiter dans les discothèques parisiennes. Il découvrait aussi l'abîme existant entre ceux qui font les choses d'instinct et ceux qui sont persuadés qu'il suffit de copier pour acquérir une personnalité.

Ébloui, fasciné, Geoffroy qui venait de voir passer tout un carnaval imaginaire se prit à regretter de n'être pas venu à Rio uniquement pour lui il avait quand même une consolation : Rio de Janeiro n'était qu'une des facettes du Brésil, la plus brillante peut-être mais aussi la plus trompeuse. À quelques kilomètres de là, il y avait les terres sauvages et, à des milliers de kilomètres au nord et à l'ouest, l'enfer de la forêt verte où se trouvaient les intérêts de la S.F.E.P. qu'il devait défendre. La magie, c'est très joli, mais ça ne dure pas autant que la cruelle réalité de la vie... Bien sûr, il avait été contraint de s'arrêter à Rio puisque Edna Monseca s'y trouvait, mais ce ne serait pour lui qu'une halte dans une fabuleuse gare de triage d'où partait la voie qui le conduirait vers le succès ou vers le néant.

La chaleur était moins étouffante. Il en profita pour abandonner le *Porto Alegre* et errer à l'aventure dans les rues. La première chose qu'il remarqua fut que personne ne lui prêtait attention : ce qui le combla d'aise. Un Blanc de plus ou de moins n'offrait pas plus d'intérêt à Rio qu'un Noir ou un métis de plus. Ce qu'il ne pouvait pas savoir encore, c'était que cet amalgame des races venait de très loin : quand le Brésil avait fini par émanciper ses millions d'esclaves noirs en 1888, les rites et surtout les croyances africaines s'y étaient tellement enracinés qu'il n'avait plus été possible de les dissocier du caractère national. Des générations et des générations de Brésiliens avaient été élevées dans la

croyance que *Yemanjá*, la déesse africaine des eaux, était aussi pure que la Vierge Marie et que le diable *Exu* avait la même puissance maléfique que Satan. C'étaient leurs nourrices noires qui le leur avaient appris, mélangeant le culte catholique enseigné par les missionnaires portugais et les traditions païennes importées d'Afrique. Aussi trouvait-on, alignées côte à côte dans les vitrines des boutiques d'objets pieux, autant de statues colorées de Saint-Sulpice que de statuettes, grossièrement sculptées, de divinités africaines. C'est aussi la raison de base pour laquelle le racisme ce fléau grandissant des États-Unis et d'autres pays où la ségrégation est restée rigoureuse demeure inconnu au Brésil. Un Blanc vaut un Noir, et réciproquement : il n'y a pas de race inférieure.

Après un léger repas la chaleur persistante l'empêchait d'avoir faim et il se méfiait, comme tous les Français, d'une cuisine à laquelle, il n'était pas habitué -, Geoffroy sortit du restaurant situé au dernier étage d'une tour surmontant le Marché municipal et réputé pour la qualité de ses fruits de mer. Et il héla un autre taxi pour se faire déposer à Copacabana, dans l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur.

L'immense plage, dont la courbe atteint cinq kilomètres, lui sembla divine et traîtresse : divine parce que la brise de l'Atlantique lui apportait cet air qui manquait tant au centre de la ville, traîtresse parce qu'elle était sans cesse surveillée par des guetteurs juchés sur des postes de secours pour signaler aux baigneurs l'apparition des requins. Après n'avoir été qu'une banlieue élégante, Copacabana était devenu l'un des quartiers résidentiels de Rio, comme Neuilly par rapport à Paris.

Ce qui stupéfia le plus Geoffroy ne fut pas la rangée de gratte-ciel, alignés en bordure de mer et entre lesquels s'intercalaient des maisons plus basses dont le style biscornu rappelait les plus vieilles demeures de la Promenade des Anglais à Nice, mais la couleur éternellement vert émeraude de l'océan. Et celle-ci parut colorer le ciel au moment, très court mais sublime, du crépuscule. Puis ce fut la nuit dont la douceur tiède était éclairée par le halo d'une poussière d'étoiles.

Dès qu'elle fut là, Geoffroy se sentit encerclé à nouveau par l'étrange atmosphère qu'il avait connu la veille sous la tente où officiait la prêtresse. De petites flammes vacillantes commencèrent à briller un peu partout, aussi bien sur les trottoirs de l'interminable avenue que sur le sable de la plage.

Et l'ensemble engendra une demi-couronne lumineuse ceinturant une partie de la baie. On pouvait se demander si ce n'était pas là le reflet du croissant de lune qui trouait de sa clarté diluée le rideau-d'étoiles.

Sur le trottoir, le Français faillit renverser une statuette posée à même le sol et faiblement éclairée par une couronne de bougies. Aucun doute, n'était possible : c'était le diable *Exu* avec sa face grimaçante et crachant toute la haine de l'enfer. Autour du cercle de feu se tenait un groupe d'hommes et de femmes. Ils insultèrent l'étranger qui s'était permis de frôler le dieu de leur croyance. Il s'éloigna sans plus attendre. Il se souvenait de ce que lui avait dit Emilio Broscani, vingt-quatre heures plus tôt, après avoir quitté précipitamment la cérémonie présidée par Evaltina : « L'assistance ne vous aurait pas épargné... Pour vous châtier d'avoir gêné, par votre seule présence, le déroulement de la cérémonie, elle vous aurait fait passer un très mauvais quart d'heure et aurait peut-être même essayé de vous lyncher. »

Donc cela pouvait se passer pour lui n'importe où : dans les environs de Rio, à Copacabana, dans tout le Brésil sûrement... À moins qu'il ne fût agréé par les adorateurs du diable en se faisant introniser. Mais comment ? Pour le moment il ne voyait qu'une filière : parvenir, grâce à un contact direct, à se concilier les bonnes grâces de la prêtresse. Ensuite seulement, se sentant protégé, il pourrait travailler pour la S.F.E.P...

Alors qu'il longeait le boulevard éclairé par les reflets des lampadaires au néon sur les chromes prétentieux de longues voitures américaines, il remarqua, sur la plage même, une multitude de bougies allumées. Sans doute encerclaient-elles des statuettes d'*Exu* ou de *Yemanjá*, la déesse secourable des eaux. Autour d'elles stationnaient les groupes de fidèles. Avec, en fond de décor, le scintillement lunaire des vagues, cela créait une sorte de féerie. Elle se prolongeait à l'infini dans les rues qui lui permettraient de revenir vers le centre où se trouvait son hôtel. À chaque coin de rue, il y avait, collées avec de la cire chaude sur le trottoir, une ou plusieurs bougies. Souvent était placée à côté d'elles une humble offrande faite d'une bouteille d'eau-de-vie de canne et d'un peu de riz. Parfois ce présent était déposé sur une nappe. Chose curieuse, nul passant, même le plus affamé, n'osait toucher à cette nourriture destinée aux Esprits...

Quand il rentra, exténué, à l'hôtel, quelqu'un l'y attendait dans le hall, fumant un cigare et coiffé de son chapeau : Broscani. Ce dernier l'entraîna tout de suite.

— Je crois, dit-il, qu'il serait préférable que nous allions dans votre appartement. Nous y serons plus à l'aise pour parler : j'ai des nouvelles intéressantes... Vous êtes d'accord pour que nous y fassions monter une bouteille de whisky ? Quelle est votre marque préférée ?

— Le *Dimple*...

— Vous avez raison ! Avec lui on se sent rassuré : il a au moins douze ans d'âge... Nous avons les mêmes goûts.

Broscani n'avait pas encore prononcé un mot quand le garçon d'étage apporta le breuvage. Et même après, une fois la porte fermée, il garda le silence. À se demander si l'homme au panama et à la moustache teinte ne préférerait pas la riposte à l'attaque verbale ! Chez lui, les silences avaient quelque chose d'effrayant : ses petits yeux cruels ne cessaient pas de fixer son vis-à-vis, comme s'il était un adversaire. Après avoir bu une longue gorgée, et tout en affichant un calme qu'il était loin de ressentir, Geoffroy comprit que c'était à lui de commencer :

— Alors, ces nouvelles ?

— Nous y viendrons tout à l'heure... D'abord il me semble que vous avez suivi mes conseils en faisant le tour de la ville. Êtes-vous satisfait de cette exploration ?

— Rio est une ville surprenante.

— C'est le mot juste. Tout le Brésil est d'ailleurs extravagant et, pour peu que vous y prolongiez votre séjour, je vous garantis que vous irez d'étonnement en étonnement.

— La plus grande surprise que j'aie eu depuis mon arrivée va sans doute vous... « surprendre » à votre tour ! Mais, maintenant que nous nous connaissons un peu moins mal et puisque je vous reçois ne suis-je pas un peu chez moi dans cette chambre d'hôtel ? je pense être en droit de vous la révéler : pourquoi diable, cher monsieur Broscani, gardez-vous toujours votre chapeau ? Soit que vous accueilliez un étranger dans un aéroport, soit que vous vous trouviez sous la tente où se déroule une cérémonie *quimbanda*, avec le concours de la plus émouvante des prêtresses, ou dans le hall d'un palace international dans lequel passent les plus jolies femmes du monde, votre panama reste obstinément vissé sur votre crâne ! Franchement, j'aimerais éclaircir ce mystère.

La bouche mauvaise d'Emilio Broscani esquissa un vague sourire ce qui pour Geoffroy fut une autre stupéfaction. Puis il répondit avec une bonhomie dont il ne semblait pas être coutumier :

— Cher monsieur Morin, votre question m'enchanté doublement. En premier lieu, parce que personne d'autre que vous n'a encore osé me la poser et que, si l'on s'était permis une telle audace, « on » se serait certainement retrouvé dans les limbes avant d'avoir entendu ma réponse... Oui, j'ai horreur que l'on se mêle d'un physique qui n'appartient qu'à moi ! La deuxième raison de ma joie est que cette question épineuse vient enfin de m'être posée, non pas par l'un de mes

compatriotes, mais par un étranger et, de surcroît, par un Français. C'est fou ce que vous pouvez être curieux, vous autres les Français ! Vous voulez tout savoir, et tout de suite ! Ce qui, à mon humble avis, dans un pays aussi divers et aussi vaste que le nôtre, est une erreur... Mais comme vous m'êtes très sympathique, et surtout très recommandé par qui-vous-savez, je vais me faire un plaisir de vous répondre : je ne me sépare pratiquement jamais de ce couvre-chef parce que j'ai eu le triste avantage de recevoir, il y a de cela une douzaine d'années, un fabuleux coup de hache... Ce coup aurait très bien pu me fendre le crâne en deux, mais il faut croire que je l'ai plus dur qu'un caillou du Rio Grande : il a tenu... Seule une cicatrice reste et elle est hideuse ! Depuis cet événement, hélas, l'abondante chevelure que j'avais a refusé de repousser.

— Ne croyez-vous pas que ces « implants » que l'on pratique avec succès depuis quelques années déjà auraient pu donner de bons résultats ?

— Je ne veux pas ressembler à un play-boy attardé.

— Et une perruque ? On a fait beaucoup de progrès également dans ce domaine...

— Vous est-il jamais arrivé de rencontrer un homme à qui le port d'une « moumoute » comme vous l'appellez en France donne l'air intelligent ?

— Je dois reconnaître...

— Parfait ! Cela dit, comme vous ne montrez pas, apparemment, une grande confiance en moi et dans ce que je vous raconte, aussi bien sur ma nationalité brésilienne que sur mes activités dans l'import-export, je vais me faire un devoir de vous prouver, en retirant ce chapeau qui vous gêne autant qu'il intrigue beaucoup de gens, que je viens de vous dire la vérité.

D'un geste qui rappelait celui de Cyrano de Bergerac se découvrant pour se présenter au benêt qu'il va pourfendre en duel, l'homme maigre se débarrassa du panama.

Pendant quelques secondes, Geoffroy resta pétrifié : en effet, la cicatrice était hideuse ! Elle partait du milieu du front pour descendre jusqu'à la naissance de la nuque : ce qui expliquait pourquoi Broscani portait son chapeau tellement enfoncé sur la tête. De chaque côté, le cuir chevelu donnait l'impression d'avoir été brûlé... De cheveux, il ne restait, ceinturant le crâne, qu'une mince couronne teinte comme les favoris, qui eux étaient très fournis, sans doute pour faire illusion lorsque le chapeau dissimulait le désastre. Et comme l'envoyé de la S.F.E.P. restait coi, Broscani reprit, amer :

— Contemplez à votre aise. Je vous promets que c'est la première et la dernière fois que je vous montre ce qui est ma petite « Transamazonique » à moi... Vous ne trouvez pas que ça lui ressemble en réduction ? Il y a la tranchée, qui a saigné en son temps, creusée dans la forêt de cheveux... et, de chaque côté, là où il n'y a plus de végétation capillaire, on a l'impression que la jungle a été débroussaillée. Le seul ennui c'est qu'après avoir tout essayé, aucun spécialiste de cette terre ingrate, qui s'appelle le cuir chevelu, n'est parvenu à acclimater sur ces espaces dévastés d'autres cultures... Oui, mon cher, je suis l'incarnation vivante et humaine de la Transamazonique ! C'est pourquoi je la connais bien.

Il y eut un nouveau silence. Les petits yeux cruels continuaient à observer Geoffroy, incapable d'articuler une parole. Après un bon moment, Broscani reprit :

— C'est tout ce que vous dites ? Dois-je en conclure que, si je veux entendre à nouveau le son de votre voix, il me faut faire disparaître cette monstruosité grâce à mon panama ?

Ce qu'il fit, d'un geste preste. Alors seulement Geoffroy, après avoir bu une nouvelle gorgée de whisky, articula :

— Je vous préfère ainsi.

— Avez-vous d'autres questions « préliminaires » à me poser ?

— Non.

— Si nous parlions maintenant de « notre » Edna ?... Elle vous recevra demain à 21 heures.

— Où cela ?

— Dans cet hôtel même où elle réside au dernier étage. Vous voyez que ce n'était pas la peine de la chercher tellement loin ! C'est aussi la raison pour laquelle je vous ai fait réserver cette chambre : il était à prévoir que vous manifesteriez le désir de la rencontrer le plus vite possible.

— Pourquoi alors m'avoir entraîné hier soir dans cette banlieue où elle jouait les prêtresses ?

— N'était-il pas indispensable de vous la faire découvrir dans l'exercice de ses dons magiques ? À ce propos, je vous signale qu'ici elle est inscrite, sur les registres de l'hôtel, sous son véritable nom, Edna Monseca, et non pas sous celui d'Evaltina, strictement réservé aux séances du *Quimbanda*. Comme toutes les grandes vedettes et croyez-moi : c'en est une ! elle ne veut pas être importunée dans sa vie privée par ses innombrables fidèles ou admirateurs.

— Sa vie privée ? Une femme pareille en a donc une ?

— En douteriez-vous après avoir pris connaissance de ses différentes « expériences » amoureuses ?

— Pensez-vous qu'elle m'a repéré hier sous la tente ?

— Certainement, puisqu'elle vous a prié de quitter les lieux... C'est même grâce à cela que j'ai pu l'intéresser à votre personne. Ayant réussi à me faire recevoir par elle cet après-midi, je lui ai expliqué, suivant en cela les instructions de Paris, qu'il y avait en vous deux hommes passionnants : l'un des plus sûrs espoirs du nouveau cinéma français non pas comme jeune premier mais en qualité de réalisateur et un garçon des plus perméables aux généreuses idées de libération des peuples opprimés et tout particulièrement la protection de ces pauvres Indiens de l'enfer vert que les misérables Blancs essaient d'exterminer à des fins capitalistes. Ça n'a pas trop mal pris... Enfin, je l'espère ! C'est qu'elle est très méfiante, la garce ! Quand vous serez en sa présence, il faudra vous lancer sur ce problème des tribus indiennes tout en faisant preuve d'une extrême prudence... Mieux vaudra jouer les illuminés sincères que les malins trop avertis ! Et servez-vous à fond de votre jeunesse aussi enthousiaste qu'inexpérimentée : ça l'attendrira. D'autant plus que je la crois assez sensible au charme d'un beau garçon qui n'a pas craint de traverser l'océan pour venir lui apporter son aide et lui présenter ses hommages... Ce dernier terme englobant toutes sortes d'hommages ! Vous m'avez compris ?

— Très bien. Je ferai l'impossible... Mais si elle m'envoûtait, moi aussi ?

— Cela m'étonnerait, monsieur Morin ! Si l'on vous a choisi à Paris pour cette mission, c'est que l'on doit y être convaincu que vous n'êtes pas tellement sensible au charme féminin, même si celui-ci s'entoure des atouts les plus exotiques... Maintenant qu'à mon tour je vous connais moins mal, je ne suis pas loin d'avoir sur votre compte la même opinion que Paris : vous êtes ce que l'on pourrait appeler « un dur »... Un garçon qui sait conserver la tête froide. Avez-vous jamais pris le temps de regarder vos yeux dans un miroir ? Ils sont beaux, mais implacables.

— Et les vôtres, monsieur Broscani ?

— Les miens ? Quand nous sommes face à face, je pense que nous nous valons. C'est pour cela que vous me plaisez assez.

— Quel homme êtes-vous ?

— Ça vous tracasse ? Eh bien, dites-vous que je ne suis qu'un homme peut-être un vrai qui a vu, connu et entendu beaucoup de choses ! Mais il se fait tard. Votre exploration dans cette ville tentaculaire n'a pu qu'être épuisante. Vous avez besoin de repos pour

être demain en pleine forme : vous aurez affaire à un adversaire d'envergure.

— Que répondrai-je si elle me demande comment j'ai entendu parler d'elle en France et pourquoi j'ai voulu faire sa connaissance ?

— Vous expliquerez que vous êtes venu avec vos caméras au Brésil un peu à l'aventure mais qu'heureusement un ami commun vous avait offert de vous recommander à moi. Ce qui a fait que j'ai été vous accueillir à votre arrivée. C'est moi seul qui vous ai parlé d'elle et qui vous ai entraîné à la cérémonie d'hier. N'en dites pas plus : ça suffira.

— Auriez-vous donc, vous aussi, un nom magique ?

— Pour une Edna Monseca, peut-être.

— Serait-ce indiscret de vous demander comment vous l'avez connue ?

— C'est en effet très indiscret, mais je vais quand même vous éclairer. Elle et moi sommes devenus sinon des amis, du moins des relations à la suite de ce coup de hache qui a failli me fendre le crâne.

— Ce n'est tout de même pas elle qui vous l'a assené ?

— Elle en aurait été capable, mais ce ne fut pas elle... C'est un cadeau de son père.

— Elle a un père ?

— Elle en a eu un comme tout le monde ! Il est mort. Quand on se montre aussi méchant avec Emilio Broscani, ne mérite-t-on pas la mort ? Le compte de cette brute a été réglé par l'un de mes collaborateurs.

— Que faisait-il, ce père ?

— Il était prêt à exploiter la beauté de sa fille tout en faisant semblant de défendre son honneur. Mais oui ! Il y a des gens qui sont bourrés de cynisme et de complexes... Après cet « accident » Edna s'est trouvée assez seule. C'est pourquoi je me suis fait un devoir de l'aider à ma manière...

— C'est-à-dire ?

— Cela ne vous regarde pas. Sachez cependant que le résultat de ces bons procédés s'est matérialisé par une sorte d'aide réciproque. C'est pourquoi elle ne peut plus me refuser certains petits services tels que celui de vous recevoir demain comme je le lui ai demandé. Êtes-vous satisfait ?

— Vous êtes un curieux personnage, monsieur Broscani !...

— Et vous un homme trop curieux, monsieur Morin... Savez-vous que ça peut être très dangereux la curiosité trop poussée ? Et

particulièrement dans ce pays où les mauvais esprits foisonnent ? Bonsoir. Je viendrai vous chercher ici à l'heure dite... La belle Edna n'aime pas tellement se montrer de jour : elle préfère le crépuscule.

— Pourtant ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous l'aviez vue cet après-midi ?

— Oh, moi, c'est différent ! Elle ne peut rien me refuser. À demain.

Qu'est-ce que cachait tout ce mystère ? Quel était le personnage le plus redoutable ? L'homme au crâne fendu ou la prêtresse ? Difficile à dire... L'un et l'autre se rendaient « des services ». Mais à quel prix ? Pourquoi le président de la S.F.E.P.' ne lui avait-il pas parlé davantage de cet Emilio Brosconi dont il lui avait jeté presque négligemment le nom comme s'il n'y attachait pas tellement d'importance ? Étrange... À moins qu'Edmond de Tamec ait agi ainsi pour le mettre à l'épreuve dès le début de la fabuleuse partie qui commençait à se jouer. Si Edna Monseca était une reine, Brosconi se révélait être un as ! Pour Geoffroy il s'agissait de mettre rapidement quelques atouts supplémentaires dans son jeu... Peut-être des valets ?

Le lendemain, il ne se promena pas dans Rio, préférant consacrer son temps à une nouvelle lecture minutieuse du dossier qui lui avait été confié. Mais ce dossier lui-même, était-ce très prudent de le conserver ? Maintenant qu'il l'avait étudié, il en connaissait tous les noms et toutes les données. Fallait-il le faire disparaître comme le code préparé par Tamec ou le déposer dans le coffre, non pas de l'hôtel, qui ne lui paraissait pas assez sûr, mais de la succursale d'une banque française ? Il finit par opter pour la première solution, la plus radicale. Minutieusement, une nouvelle fois, grâce à la flamme du briquet, chaque pièce du dossier fut réduite en cendres et le tout dispersé du haut du balcon à tous les vents de la ville. Même s'il fallait un jour s'y référer, l'original se trouvait en sûreté à Paris, entre les mains de Tamec. Ce qu'il venait de brûler n'était qu'un amas de photocopies. N'ayant plus sur lui que son passeport modifié, il se sentait beaucoup plus dans la peau du cinéaste qui allait être reçu par une Edna Monseca.

Le cinéaste ? S'il profitait du temps qu'il lui restait pour se familiariser avec la manipulation des deux caméras ? Ce qu'il fit consciencieusement, pendant des heures, sans bouger de sa chambre, et en réglant les objectifs sur différents repères choisis dans le panorama qu'il dominait du balcon. Quand la nuit commença à tomber, il se sentait presque l'étoffe du professionnel. Utiliserait-il beaucoup de pellicule ? Ce n'était pas certain. L'important était qu'il donnât à des profanes, et même à d'éventuels passionnés de caméra, l'impression d'être capable de filmer tout ce qu'il voulait.

À 21 heures précises, le téléphone retentit. C'était Emilio Broscani. Il appelait du hall pour savoir s'il pouvait monter.

— Je vous attendais, répondit Geoffroy, bien décidé à ne jamais se départir de son sang-froid.

Il possédait, d'ailleurs, une maîtrise de soi assez exceptionnelle. Peut-être T'avait-il acquise dans la longue et patiente réflexion qu'exige l'étude des documents d'un contentieux.

— En forme ? demanda l'homme au chapeau.

— Il me semble.

— Nous n'avons donc plus qu'à prendre l'ascenseur pour atteindre le vingtième et dernier étage où l'« on » nous attend et où je me suis également fait annoncer.

— Dois-je prendre avec moi l'une des caméras ? ça ferait peut-être plus vrai ?

— Il n'en est pas question. Je vous ai dit que l'on était méfiante. Le cinéma, ce sera pour plus tard ! Un objectif, ça a toujours quelque chose d'un peu indiscret... On sait déjà que vous êtes cinéaste : c'est suffisant. Allons...

La montée fut aussi rapide que silencieuse : les deux hommes s'étaient dit l'essentiel la veille. Pour le reste il n'y avait plus qu'à se fier à l'inspiration du moment où à la chance.

Quand la cabine s'immobilisa, la porte s'ouvrit directement sur le salon de l'appartement réservé à la grande dame : une « suite » de rêve auprès de laquelle la chambre, pourtant confortable, dé Geoffroy donnait l'impression d'être une mansarde de bonne. On sentait que l'occupante de ces lieux ne lésinait pas. Geoffroy pensa à ce qu'on lui avait dit de l'appartement princier où elle résidait lorsqu'elle était au *Crillon*, à Paris, pour y séduire, ou y envoûter, Jacques Dubois...

De merveilleux bouquets étaient répartis un peu partout dans d'innombrables vases. La double fenêtre, grande ouverte sur une terrasse immense, laissait pénétrer les senteurs de la nuit naissante qui venaient s'ajouter à celles de la pièce : arôme des fleurs, odeur violente aussi d'un savant mélange conçu pour une créature capiteuse, parfum tenace révélant une présence féminine. Tout le salon en était imprégné. Ils attendirent debout, contemplant, au-dessus de la plus belle baie du monde, l'un des très rares spectacles qui coupent le souffle. À leurs pieds, s'étalait la ville étincelant de milliers de lumières qui rappelaient ces petites bougies plantées à même le sol par les croyants de tous les cultes. Sur la droite se dressait, éclairé, blanc et gigantesque dans la nuit, le Christ sculpté par Landowski, qui

dominait la plate-forme la plus élevée du *Corcovado* : un Christ étendant ses bras sur la ville comme s'il cherchait à la protéger de l'emprise du diable *Exu*...

Ainsi, c'était dans ce décor digne de Hollywood que cette Edna sur laquelle il avait appris tant de choses stupéfiantes lui apparaîtrait à nouveau. Serait-elle drapée dans sa longue robe de dentelle blanche ou vêtue de ses haillons noirs comme l'avant-veille ? La cohorte de ses danseuses l'accompagnerait-elle, l'entourant de la plus gracieuse des corolles ? Aurait-elle le visage à demi voilé ? Les tambours enfin rythmeraient-ils l'appel auquel elle ne pouvait résister ?

Toutes ces questions s'évanouirent lorsqu'elle se montra, féline et accueillante. Elle était vêtue d'un simple pyjama de soie blanche et ne portait aucun bijou. Ses cheveux étaient noués dans le lourd catogan qui lui allait si bien lorsqu'on l'entrevoyait de dos, sur la photographie prise dans les salons de l'O.N.U. où elle accompagnait le *columnist* Howard O'Meal sous l'identité de la Portoricaine Angelina-Benitez... Et le bas du visage n'était pas voilé. Geoffroy découvrait enfin la - bouche, aux lèvres charnues et sensuelles, dont le sourire, exquisément naturel, laissait entrevoir une denture éclatante de blancheur. À se demander comment une pareille bouche avait pu proférer de telles imprécations pendant la deuxième partie de la cérémonie consacrée à *Exu* ! Peut-être n'était-elle vulgaire que lorsqu'elle-était voilée.

D'une voix non plus rauque, mais douce, et dans le plus pur portugais, la jeune femme s'adressa à Geoffroy, main droite tendue, prête à recevoir un hommage :

— Je suis ravie de faire votre connaissance^ monsieur Morin... Le cher Emilio m'a fait de vous le plus grand éloge. Je vous en prie : asseyez-vous. Venez sur ce canapé, à côté de moi. Que puis-je vous offrir ?

— Sincèrement* madame, je suis très ému d'un tel accueil... Puisque vous insistez, je ne refuserai pas un verre de ce *Dimple* que je vois sur ce plateau... Ce n'est pas possible : M. Broscani a dû vous révéler mes goûts ?

— Il l'a fait... Chez nous, au Brésil, nous estimons que l'un des plus grands devoirs de l'hospitalité est de nous renseigner sur les goûts de nos hôtes... Et vous aussi, cher Emilio, du *Dimple* ?

— Du *Dimple*, répondit laconiquement l'homme au chapeau, qui ne s'était pas découvert.

— Vous ne vous asseyez pas ? lui demanda-t-elle.

— Ma chère Edna, je préfère rester debout pour pouvoir mieux

contempler le couple que vous formez avec mon ami Geoffroy... Vous êtes superbes ! Et quel contraste ! La France, ce pays bien-aimé, assise à côté du Brésil, ce pays d'avenir... Reconnaissez, Edna, que lorsque les Français se mêlent d'avoir du charme, ils n'en manquent pas.

Elle regarda longuement son visiteur, avec une sorte de curiosité étrange, avant de répondre :

— Vous avez toujours raison, Emilio.

Geoffroy, lui, se sentait gêné. Quel était le but d'un tel assaut de compliments dont la sincérité paraissait des plus douteuses ? Comme si elle avait deviné ce sentiment de malaisé, Edna se hâta de dire :

— Emilio m'a expliqué que vous étiez aussi bon cinéaste que fervent défenseur des opprimés. C'est pourquoi je suis très heureuse de vous recevoir. Chez nous, comme vous le savez, je pense, toutes les minorités ont droit au bonheur.

— C'est la raison pour laquelle je suis ici, madame.

— Appelez-moi Edna. Ce qui me permettra de vous appeler Geoffroy comme j'appelle M. Broscani, notre ami commun, Emilio. Sinon notre conversation deviendrait impossible. Gardons les civilités pour d'autres circonstances. Ici je vous reçois en toute intimité.

— Puisque celle-ci semble s'être créée, dit l'homme au panama, je pense qu'il est temps de me retirer. Je connais les projets de M. Morin : ils sont passionnants ! Et ce sera plus facile pour lui de vous les expliquer en tête à tête... Q est certain que lui et vous devez pouvoir vous compléter : lui connaît à fond la technique de son art, vous, vous saurez choisir les scènes qu'il devra filmer. Ainsi vous constituerez l'équipe exceptionnelle qui permettra au monde entier de découvrir toutes ces horreurs perpétrées par la faute de la cupidité du capitalisme étranger dans le nord-ouest de notre pays... Je vous laisse. Vous restez encore longtemps à Rio, chère Edna ?

— Pas plus que vous peut-être. De toute façon, téléphonez-moi demain matin vers 11 heures.

— Je n'y manquerai pas. Merci pour ce whisky. Et vous, cher ami, quel va être votre programme ?

— Il dépendra de cette entrevue... Vous savez très bien que mon plus grand désir est de commencer à tourner le plus tôt possible ! Dans tout film, le plus gros du travail est fait quand les images sont en boîte. Le reste n'est plus qu'une question de montage et de synchronisation. Si Edna le veut bien, elle pourra être le véritable « maître d'œuvre » de l'ensemble... Heureusement j'ai le temps ! Mes commanditaires ont eu l'élégance de ne pas me fixer de ces limites

trop impératives qui font que l'on massacre un travail.

— Vos commanditaires ? dit-elle. Qui sont-ils ?

— De vrais commanditaires : des gens qui ne connaissent rien au cinéma.

— Ont-ils au moins la même foi que vous dans le résultat final ?

— Je pense avoir réussi à leur insuffler la mienne ! C'est ce qui a assuré le financement de mon voyage.

— Vous me rassurez... Encore un peu de whisky ?

— Volontiers.

— Et vous, Emilio ?

— Non. Je dois rester sobre : demain matin, de très bonne heure, j'ai des affaires importantes à régler.

— Quelle affaires ? demanda-t-elle, enjouée.

— À vous, Edna, je ne peux rien cacher. J'attends un nouvel arrivage.

— Ne m'en dites pas plus : j'ai compris... À demain !

— Vous aussi, cher ami, je vous appellerai au téléphone en fin de matinée... Savez-vous que ça m'ennuie de partir juste au moment où je pressens que votre conversation va devenir passionnante ? Enfin, vous me raconterez... Travaillez bien tous les deux.

Il disparut dans l'ascenseur après avoir effleuré de la main droite le bord de son panama.

L'envoyé de la S.F.E.P. et la femme-protée se trouvaient enfin face à face ;

— Quel merveilleux ami, Emilio ! dit Edna

— Il a pour vous une immense admiration.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Seulement depuis mon arrivée à Rio avant-hier, mais il est assez lié avec quelqu'un qui habite Paris et qui m'a recommandé à lui. Il a eu l'extrême gentillesse, non seulement de venir m'accueillir à l'aéroport, mais aussi de me faire réserver une chambre dans ce même hôtel.

— Il me l'a dit. C'est lui qui a eu l'idée de vous amener, dès votre arrivée, à notre séance de *Quimbanda* ?

— Lui seul.

— Mais qui vous avait parlé de moi en France ?

— A vrai dire, personne ! Je dois même vous avouer, à ma plus

grande honte, que j'ignorais votre existence. Dans notre vieille Europe, nous ne sommes guère au courant de tous ces rites... C'est Brosconi, toujours lui, qui m'en a parlé. Sachant que je venais au Brésil avec l'intention de faire un film documentaire et surtout humanitaire sur l'existence actuellement réservée aux dernières tribus indiennes de l'Amazonie, il m'a dit : « Vous avez beaucoup de chance ! Il y a actuellement à Rio quelqu'un qui vous enthousiasmera et qui risque d'être également passionné par votre projet : c'est la grande Evaltina, l'une des plus admirables prêtresses du culte *quimbanda*. Elle connaît mieux que personne la situation des dernières populations indiennes. Elle seule saura vous apporter une aide efficace pour votre réalisation si elle sent que vous êtes un homme de bonne volonté et sincère. Parce que je vous préviens : c'est une pure ! »

— Il a dit tout cela de moi, Emilio ?

— Et même bien davantage ! Il a ajouté que, si vous ne consentiez pas à m'accorder votre généreuse collaboration il a même dit « votre protection », je ne parviendrais sans doute jamais à réaliser mon film.

— C'est un trop bon ami et, comme tous ceux qui sont ainsi, il exagère ! Tel que je crois vous deviner, je suis à peu près certaine que vous arriverez à vos fins... Pour moi vous êtes un garçon très intéressant

— Pourquoi alors m'avoir intimé l'ordre de quitter la cérémonie, avant-hier ?

— Vous n'y étiez pas à votre place ! Vous n'y veniez qu'en touriste curieux, ne connaissant rien d'aucun de nos cultes... Le seul reproche que je puisse faire à Emilio c'est précisément de vous avoir amené sous la tente où descendait *l'Esprit*...

— Je crois qu'il voulait simplement hâter les choses pour que nous nous rencontrions le plus vite possible.

— C'était stupide de sa part et la seule façon de vous conduire à une catastrophe ! Enfin, je le lui ai pardonné hier puisque j'ai accepté de vous recevoir ce soir... Mais dites-vous bien une fois pour toutes que le *Quimbanda* n'est pas une plaisanterie : c'est la religion à *l'Exu* dont je suis l'authentique prêtresse.

— En somme, une servante du démon ?

— Ce n'est pas là pour moi une injure, mais plutôt un grand honneur auquel bien peu de gens sur terre sont dignes d'accéder !

— Je suis tout prêt à vous croire. Mais pourquoi changez-vous de nom lorsque vous officiez ?

— Edna Monseca est mon nom légal : celui que l'on m'a donné à

ma naissance sans me demander mon avis... Evaltina est le nom qu'Exu a bien voulu me prêter, alors que j'étais adulte, la première fois où j'ai été possédée par son Esprit. C'est le seul nom au monde que je n'ai pas le droit d'oublier.

— Pourquoi aussi aviez-vous le bas du visage voilé pendant la cérémonie ?

— Il y a deux personnes très différentes en moi : celle qui est devant vous, qui se prénomme Edna et qui est une femme comme les autres... Et celle qui n'est plus de ce monde lorsqu'elle est en transe. C'est pourquoi j'ai deux visages : l'un serein et l'autre torturé. Quand je suis possédée, je dois cacher ma bouche aux fidèles tellement elle devient hideuse...

Une nouvelle fois, il contemplait cette bouche dont l'attrance était prodigieuse. Était-il possible qu'elle devînt laide ? Deux visages ? Et tous les autres, ceux d'Angelina la Portoricaine, d'Idalina la Colombienne, d'Amalia la Chilienne, de Mirta l'Argentine ? La question qu'il aurait voulu poser était : « Deux visages seulement ? En êtes-vous certaine ? » Mais il jugea plus habile de demander :

— Laquelle préférez-vous, de ces deux femmes qui sont en vous ?

— Ce soir, en compagnie d'un homme tel, que vous, je n'ai envie que d'être la première, mais peut-être que demain ou un autre jour, il en sera autrement.

— Vous ne savez donc pas quand vous allez être possédée par l'Esprit ?

— Pendant les heures qui précèdent sa venue, je ne suis plus la même : c'est comme si je changeais progressivement d'âme dans un corps qui n'a plus aucune importance... C'est pourquoi, quand le grand moment arrive, il faut absolument que la cérémonie ait lieu, sinon Exu se vengerait de mon indifférence à son égard et je mourrais ! Après que je lui ai obéi, quand il a quitté mon corps pour retourner dans la forêt où il aime résider, je me sens épuisée et libérée... Mais si nous changions de sujet ? Je ne pense pas que vous êtes venu me voir pour me questionner sur mon état second. Parlez-moi plutôt de votre projet de film.

— Mon film ?

Il en était très loin, il n'y pensait même plus tellement, il était subjugué par la voix de cette femme qui venait de lui expliquer sa double personnalité avec une telle simplicité que c'était à se demander si elle n'y croyait pas elle-même. Et pourtant il le savait par les rapports précis que lui avait remis Tamec cette Edna Monseca était un monstre de rouerie. Quel homme, qu'il fût irlandais, suédois, allemand

ou français, aurait pu ne pas se laisser prendre au jeu d'un personnage aussi fantastique chez qui le machiavélisme de Satan se confondait avec le charme de l'exotisme ?

— Mon film, reprit-il, ne pourra être tourné que là où il y a encore des Indiens.

— Vous voulez parler des réserves ? Ce ne sera pas facile. Ces réserves sont plus ou moins contrôlées par le gouvernement. Connaissiez-vous bien le problème des Indiens du Brésil ?

— C'est parce que je sais qu'il existe et qu'il est grave qu'il faut absolument que j'aie à mes côtés quelqu'un comme vous qui sache m'orienter, me dire où je dois planter ma caméra. Tous les renseignements que j'ai pu recueillir en France ont été contradictoires.

— Cela ne m'étonne pas ! Pour la France, comme d'ailleurs pour la plupart des pays du monde, les Indiens d'Amazonie appartiennent au folklore ce ne sont plus que des sujets de curiosité pour touristes.

— Je n'en suis pas un ! Pour moi, les Indiens sont des êtres humains qui ont tous les droits et en premier celui de vivre comme ils l'ont toujours fait depuis des siècles.

— J'aime vous entendre parler ainsi. Malheureusement, tout le monde ne pense pas ainsi. Ce qui me plaît en vous, c'est l'enthousiasme... Vous rêvez de faire un film pour aider des peuplades opprimées et vous foncez sans même savoir où il faut aller ! C'est assez insensé et presque enfantin ! Si vous voulez réussir, il faudra savoir conserver votre calme et m'écouter.

— Je vous le promets !

Il l'avait dit avec une telle fougue qu'une lueur de triomphe brilla dans le regard d'Edna : triomphe de la femme qui sent qu'elle va dominer l'homme. Elle reprit :

— Il est indispensable pour vous de faire d'abord une distinction entre les Indiens qui sont placés sous la sauvegarde de la FUNAI, ou Fondation Nationale de l'Indien, et ceux qui ne connaissent aucune protection, ni aucune aide parce qu'ils sont en contact fréquent avec les Blancs qui colonisent et défrichent de plus en plus la forêt amazonienne. Les premiers sont au maximum cent cinquante mille et répartis entre les territoires situés au nord de la Transamazonique, le Mato Grosso et le parc national de Xingu. Là subsiste une tribu comme celle des Waura qui ne compte plus actuellement qu'une centaine d'individus. D'autres tribus, telles que celles des Suyas, des Tshikao et des Cayapo, représentent globalement à peu près cinquante mille êtres humains. Les seconds se trouvent répartis un peu partout, par petits groupes ethniques, aussi bien au nord qu'au sud de la

Transamazonique : c'est sur le sort de ceux-là, à mon avis, qu'il faut se pencher, car, étant au contact de la civilisation blanche, ils ont de plus en plus de mal à survivre. Sans doute avez-vous entendu parler des frères Claudio et Orlando Villas Boas ?

— Les ethnologues brésiliens ? Leur réputation est mondiale.

— Malgré cela et en dépit des pouvoirs considérables qui leur ont été accordés par la FUNAI pour protéger les tribus en voie de disparition, ils en sont arrivés, après trente années de vie et d'études parmi ces tribus, à dire : « Chaque fois que nous entrons en contact avec les tribus, nous contribuons à la destruction des trésors les plus purs qu'elles possèdent » Les Indiens considérés comme « pacifiés » perdent leur authenticité. Leur caractère est modifié, leur culture corrompue par l'intrusion de plus en plus massive du monde dit « civilisé ». Cessant d'être totalement libres, ils se désintéressent de leur culture ancestrale pour essayer de copier les Blancs. Et c'est pour eux l'anéantissement progressif. La conclusion est qu'il vaudrait mieux ne jamais s'occuper d'eux.

— Est-ce possible ?

— Ce le serait si l'on renonçait à pratiquer dans l'enfer vert toutes ces percées destinées à recevoir des routes qui, un jour, ne seront pas la gloire du Brésil, mais sa perte !

La voix s'était faite brûlante, avide de convaincre :

— Pour vous donner une idée de l'état dans lequel je voudrais que demeurent l'Amazonie et le Mato Grosso, je vais évoquer une très vieille croyance indienne sur la création du monde qui est toujours ancrée dans l'esprit des dernières tribus existantes. Pour elles comme pour leurs aïeux, au commencement l'homme n'existait pas... Volant à travers l'obscurité, le fils d'une chauve-souris tomba amoureux de la fille de l'arbre *jabotâ* et de leur amour naquirent deux garçons : le soleil et la lune. Les frères fabriquèrent beaucoup d'arcs et de flèches qu'ils alignèrent en longues files. Puis ils firent de gros cigares dégageant une épaisse fumée. Celle-ci vint lécher les arcs et les flèches et les changea en êtres humains qui sont les ancêtres de tous les Indiens vivant près des sources de la rivière Xingu.

» S'il vous arrive et il le faudra pour les nécessités de votre documentation cinématographique de voler vers ce que j'appelle « le cœur du Brésil », imaginez que votre avion plane comme une chauve-souris géante au-dessus du toit de l'interminable forêt et rappelez-vous ce mythe de la création. Vous comprendrez que là se trouve l'une des dernières forteresses de l'homme primitif. C'est une terre sacrée que la civilisation se doit de laisser intacte ! Si elle persiste à violer ce sol comme elle le fait depuis qu'ont commencé les grands travaux des

deux Transamazoniques et des routes perpendiculaires destinées à les relier, elle ira à sa perte ! Ce n'est pas là une prédiction de la prêtresse Evaltina, possédée par l'esprit d'*Exu*, mais la simple réflexion d'Edna, femme de ce pays qui veut lutter de toutes ses forces même si elle devait se retrouver seule dans ce combat pour protéger l'une des dernières choses au monde qui mérite de l'être ! Quand la forêt sera dépecée en quadrilatères de routes bordées d'habitations, de cultures superflues et même d'usines, la plus grande réserve d'oxygène de notre globe disparaîtra et les hommes mourront d'asphyxie... Vous comprenez ce que je dis ?

— Je comprends qu'il faut sauver les Indiens et la forêt ! Ce seront les deux thèmes de base de mon film.

— Les uns ne peuvent vivre sans l'autre... Si nous avons une carte, je pourrais vous prouver que ce territoire doit véritablement être celui des Indiens... Loin au Sud, le plateau du Mato Grosso donne naissance à cinq grandes rivières qui, après avoir ruisselé à travers la savane, se précipitent vers la haute forêt amazonienne. Jaillissant chacune en torrents d'écume et de fraîcheur bienfaisante, elles finissent par converger dans la jungle pour former la rivière Xingu qui va se jeter dans l'Amazonie. L'immensité sauvage qui sépare ces rivières est un monde caché où se sont réfugiées les dernières tribus libres. On les craignait jadis, mais elles sont devenues inoffensives; ce sont elles maintenant qui ont peur de l'effroyable puissance de destruction de la civilisation blanche.

— Et ces « Indiens géants » qui n'ont été découverts que très récemment, où se trouvent-ils exacte; ment ?

— C'est assez difficile à préciser. Ce sont les Kreen-Akakoré. Le premier contact a été établi avec eux, précisément par Claudio Villas Boas, après plus d'un an de recherches, le long du rio Peixoto de Azevedo, dans la jungle du Mato Grosso, mais, depuis, ils ont à nouveau disparu dans les profondeurs de la forêt. Je sais que cette révélation a produit une immense sensation dans le monde moderne qui cherche à tout prix à découvrir des peuplades inconnues pour échapper à sa propre sclérose... Dès que la prodigieuse nouvelle s'est répandue, la FUNAI a déclaré *interdite* la région du rio Peixoto, à seule fin de protéger ces Kreen-Akakoré contre les gripes de Londres ou de Hong-Kong... Mais oui ! La civilisation apporte même ses maladies ! Et là grippe de Hong-Kong s'est révélée mortelle pour les Indiens.

— Ces Kreen-Akakoré sont-ils réellement 'très grands ?

— Pour des Indiens... qui sont le plus souvent d'assez petite taille, oui... Eux mesurent, en moyenne, un mètre soixante-quinze et certains atteignent deux mètres. Leur carrure est très large, leurs cheveux très

noirs sont coupés court et leurs corps nus entièrement peints en noir. Leurs arcs et leurs flèches enfin leurs seules armes sont plus longs que ceux des autres tribus d'Amazonie.

— En avez-vous vu ?

— Non. Et comment le pourrais-je maintenant puisqu'ils ont disparu ?

— C'est la raison pour laquelle ils m'intéressent : ne pensez-vous pas que, si je parvenais à les photographier, et à enregistrer le son de leurs voix ou de leurs chants, ce serait, de loin, « le clou » de mon film ?

— Qu'est-ce que vous recherchez exactement ? Le sensationnel qui étonnera les Blancs dans les salles obscures ou la défense, par la force de l'image, de races en voie de disparition ? Si vos ambitions se limitent au premier de ces objectifs, vous ne m'intéressez pas et vous pouvez repartir immédiatement pour la France ! Si, au contraire, c'est le second qui vous passionne comme moi, je pense que nous pourrions coopérer. J'attends votre réponse.

Elle le fixait. Il y avait dans son regard un mélange d'anxiété, de doute, peut-être de menace. Soutenant L'examen, il répondit, toujours calme :

— Je vous répète ce que Broscani n'a pas dû manquer déjà de vous dire : je ne veux pas faire ce film pour gagner de l'argent et je suis décidé à rester sur le plan humanitaire pour aider ces malheureux.

Elle hurla presque :

— Ce ne sont pas des malheureux ! Ils n'ont pas besoin de votre pitié ni de celle de personne ! Ce qu'il leur faut, c'est que la civilisation les laisse tranquilles ! Que ce soit la Croix-Rouge Internationale qui s'entête à organiser de prétendues missions salvatrices, les missionnaires qui cherchent absolument à leur parler d'un Dieu dont ils n'ont que faire ou les ethnologues qui se font un devoir de les protéger malgré eux, tout cela est absurde ! La doctrine de Monroe qui est peut-être vraie pour les États-Unis, « *L'Amérique aux Américains* », l'est autant pour nos Indiens du Brésil : « *Le Mato Grosso et la forêt amazonienne aux Indiens.* » C'est tout ! Les gens qui ne comprennent pas ça sont mes ennemis !

— Pourquoi vos ennemis ? Vous êtes indienne ?

Elle eut une courte hésitation avant de répondre à voix basse, comme si elle livrait un secret :

— La moitié de mon sang est indien...

— Monseca est pourtant un nom typiquement portugais ?

— Mon grand-père paternel était venu du Portugal : son fils, qui fut mon père, portait donc son nom. Mais ma grand-mère était noire, descendante d'esclaves importés d'Afrique centrale.

— Et votre mère ?

— Elle était cent pour cent indienne, appartenant à la tribu des Waura. Elle est morte, à ma connaissance... Je n'ai donc qu'un quart de sang blanc dans les veines, les trois autres quarts viennent de races persécutées... Contrairement à beaucoup de Brésiliens qui s'enorgueillissent de leurs ascendances portugaises, moi je ne suis fière que de mes origines afro-indiennes ! Je vous jure que, si je pouvais extirper de mon corps le sang blanc, je le ferais !

C'était lui maintenant qui l'observait, de plus en plus fasciné. En prononçant ces derniers mots, elle ressemblait à une bête sauvage blessée, peut-être à l'un de ces jaguars de l'enfer vert, touché à mort par l'arme du chasseur et dont les yeux étincellent de fureur, faute d'avoir la force de labourer son ennemi de ses griffes. Il y avait aussi presque des larmes dans ce regard... La haine désespérée rendait la fille de l'Indienne plus belle encore.

En un éclair, il se souvint de ce que lui avait raconté Broscani : le père de cette femme essayant de lui ouvrir le crâne... Pourquoi ? Parce que ce père, étant de sang mêlé, lui aussi, avait détesté ceux qui n'étaient que blancs ? Ou bien, comme l'avait affirmé l'aventurier, parce qu'il « exploitait la beauté de sa fille tout en faisant semblant de défendre son honneur » ? Une fois de plus, où était la vérité ?

De toute façon, Geoffroy venait de comprendre une chose essentielle : cette femme qu'elle fût Edna, Evaltina ou toute autre n'était telle que parce qu'il s'était passé pendant son enfance ou sa jeunesse un événement monstrueux. Dans ces conditions, se demandait-il, troublé, les Blancs avaient-ils le droit de lui reprocher aujourd'hui son comportement et surtout de la juger ?

— C'est ce que je viens de dire qui vous rend songeur ? demanda-t-elle de sa voix redevenue caressante.

— Il y a de quoi l'être ! Vous êtes une femme comme je n'en ai jamais rencontré et je bénis le prodigieux hasard qui nous a mis en présence.

— Vous croyez sincèrement que c'est un hasard ?

— Un hasard qui se nomme Emilio Broscani...

— Cet homme n'est pas un personnage de hasard. Tout ce qu'il fait est voulu, préparé, calculé. C'est pourquoi vous m'intriguez... Vous possédez aussi l'intelligence d'écouter lorsqu'il le faut.

— N'est-il pas indispensable, si l'on veut réussir, de remonter à la source ? Disons qu'en vous j'ai trouvé ma source pour faire un bon film.

— Une source sans doute très différente de celles qui existent en France. -

— Beaucoup plus impétueuse. Elle rappelle celles de vos fleuves de l'Amazonie : une source riche de tout ! Vous voulez bien m'aider ?

— Si je le faisais, ce serait à deux conditions... Il faudrait m'obéir aveuglément et, contrairement à ce que vous disiez tout à l'heure, que votre film soit conçu et réalisé de telle façon qu'il devienne un grand succès, même un immense succès commercial dans le monde entier !

— Ce serait mon souhait le plus cher !

— Mais pas pour remplir vos poches, comprenons-nous bien ! Moi seule récolterais le produit financier de ce succès, pas vous ! D'ailleurs, cela s'accorde avec vos idées généreuses. Ne m'avez-vous pas laissé entendre que vous vous moquiez de l'argent ?

— C'est vrai ! Seulement., il y a « mes » commanditaires. Que diront-ils ?

— Vous seriez bien le premier réalisateur de films à se soucier des bénéfices de ses commanditaires ! Ne m'avez-vous pas également expliqué que ces messieurs ne vous avaient pas imposé trop de limitations de moyens ? Alors ! Maintenant que les crédits vous sont ouverts, ne vous occupez plus de ces gens-là !

— Est-ce très honnête ?

— Vous parlez d'honnêteté à l'égard de mercantis lorsqu'il s'agit, de contribuer, à votre manière, à l'une des causes les plus grandioses du monde : sauver de l'extermination totale les derniers Indiens vivants ?

— Vous avez raison : j'accepte les deux conditions.

Souriante, elle tendit les mains :

— Nous voilà donc alliés !

Il prit ces mains qu'elle lui offrait et dit, souriant lui aussi :

— Broscani avait soigneusement omis de m'expliquer que vous saviez être aussi une redoutable femme d'affaires !

— Je finis par croire que cet homme me connaît assez mal.

— Maintenant que notre alliance est faite, puis-je vous poser une autre question ?

— Pourquoi pas ? Ne doit-on pas tout dire à son allié ? Je vous

écoute.

— Vous aimez donc l'argent à ce point ?

— Je le déteste ! Et je crois que je le hais encore davantage lorsqu'il me vient des Blancs ! Seulement voilà : il m'en faut ! J'ai besoin de beaucoup d'argent et tout le temps !

Après une courte pause, elle ajouta, sur le ton de la confidence :

— ... parce que je suis pauvre, très pauvre !

— Vous ?

— Mais oui !

— Pourtant, pour quelqu'un comme moi qui ne vous connaît pas, vous donnez l'impression de ne pas être dénuée de moyens... Ne serait-ce que cette suite somptueuse dans ce palace, cela représente certaines possibilités ?

— Vous croyez cela ? Eh bien, apprenez que ce décorum, ainsi que tout ce que je porte sur moi, n'est qu'une façade... Pour réussir, vous le savez aussi bien que moi, il faut inspirer confiance : l'argent va à ceux qui font semblant d'en avoir... Je n'ai jamais un cruzeiro sur moi ! Tout ce que je gagne ou que je réussis à prendre aux autres ne sert qu'à financer la mission que je me suis fixée il y a déjà dix années et que je remplirai jusqu'à ma mort : aider ceux de ma vraie race, les Indiens... Et il faut beaucoup d'argent pour leur permettre, à eux qui ignoreront toujours le pouvoir et le maniement de certaines monnaies, d'acquérir enfin aux yeux du monde civilisé pour qui l'argent est le seul véritable dieu la liberté à laquelle ils ont droit depuis qu'ils sont sur la terre ! Tout ce que j'ai entrepris, tout ce que j'ai fait depuis que j'ai compris cette vérité a été axé vers ce but.

Tout ce qu'elle a fait ? pensa Geoffroy. Même des crimes ? Mais il se hâta de dire :

— Ainsi, pour vous, c'est une sorte de croisade ? Quand Edna cède la place à Evaltina, c'est pour que la prêtresse, une fois la cérémonie terminée, puisse récolter les oboles déposées par les fidèles sur le plateau de l'entrée ? Et ces sommes, si modiques soient-elles, servent sans doute comme toutes les autres, à financer votre sublime mission ?... C'est admirable !

Elle le regarda surprise :

— C'est très réconfortant pour moi d'avoir affaire à un homme plus lucide encore que je ne le pensais... Les choses se passent exactement comme vous venez de le dire, mais il ne faudrait pas vous méprendre : les sommes ainsi récoltées ne sont pas tellement modiques ! Elles peuvent être importantes, surtout si je multiplie les séances... Mais j'ai

pour principe de n'en donner qu'une par ville. C'est un peu comme les tournées théâtrales : le rendement se révèle meilleur, aussi bien sur le plan spirituel que temporel.

— Spirituel ?

— L'Esprit à *l'Exu* ne s'incarne pas en moi chaque fois que je le souhaite. C'est lui qui décide, pas moi ! Et il ne vient m'aider que parce qu'il sait que ma cause est juste.

— Le démon *Exu* serait-il donc capable de faire le bien ?

— Tout autant que le mal, si ceux qui l'invoquent lui sont dévoués, comme je le suis, corps et âme... Celui que vous autres, chrétiens, appelez le diable ou Satan sait reconnaître ses véritables serviteurs. C'est pourquoi les Indiens l'ont toujours respecté et honoré : ils le craignent beaucoup plus que ceux qui doutent de son existence... Un dieu qui reçoit des offrandes ne peut pas ne pas s'amadouer ! Il n'y a jamais de cérémonie *quimbanda* sans que des victuailles ne soient apportées à *Exu*. Après la cérémonie, elles sont déposées au pied des arbres, dans les forêts où il habite et aucun vivant, même s'il meurt de faim, ne se permettrait d'y toucher : ce serait pour lui la mort instantanée !

— Ce culte à *l'Exu* vient donc des croyances indiennes ?

— Non. Il est arrivé d'Afrique, importé par les esclaves, mais il se rapproche beaucoup plus de la foi indienne que le *Candomblé* ou *l'Umbanda* qui sont des religions de clémence et de mansuétude où les croyances chrétiennes, imposées par les missionnaires portugais, se mêlent aux rites africains. C'est ainsi qu'*Olorum*, qui fut un dieu très puissant en Afrique, a été transformé par les esclaves baptisés et catholicisés en Jehovah ou en Dieu le Père, qu'*Oxala* « le dieu de la pureté » a été confondu avec Jésus-Christ et que *Yemanjá*, la déesse africaine des eaux, s'est identifiée avec la Vierge

Marie... Dans les cultes purement indiens, il n'y a rien de tel ! Le seul qui soit craint et vénéré, c'est le dieu du mal... Croyez-vous que les religions chrétiennes seraient aussi solides si l'on n'y avait pas introduit la peur de l'enfer ? C'est pourquoi j'ai accepté, le jour où je me suis sentie possédée par l'Esprit, de devenir une prêtresse du *Quimbanda* qui est le culte d'*Exu*, le dieu du mal. Lui au moins ne compose pas avec d'autres cultes : s'il fait toujours le mal contre ses adversaires, il peut aussi accorder des faveurs à ses adeptes. Le monde est mené beaucoup plus facilement par la crainte du mal que par l'amour du bien ! Étant prêtresse d'*Exu*, mon pouvoir est infiniment plus grand...

— Et les recettes de vos cérémonies plus substantielles !

— Ne parlez pas ainsi ! Vous me feriez croire que vous n'êtes qu'un athée, ne croyant à rien, ni au bien ni au mal... Et je ne pense pas que vous en soyez un puisque vous souhaitez le bien-être des Indiens.

— Pardonnez-moi, mais tout cela est tellement complexe et si nouveau pour moi qu'il faut que je me familiarise avec ces différentes croyances...

— Cela vous demandera du temps. Et, si ça peut vous consoler, dites-vous bien que la majorité des Brésiliens est aussi indécise que vous ! Mais vous verrez : un jour viendra où, à votre tour, vous deviendrez un fidèle du *Quimbanda*. Je me charge de vous convertir puisque vous avez accepté de m'écouter.

— J'ai l'impression que vous allez finir par faire de moi un disciple du démon *Exu*.

— Puisque vous êtes mon allié, vous deviendrez son ami. Il veut qu'on l'aime en le craignant

— Vous-même, vous avez peur de lui ?

— Très peur. Il peut se montrer terrible !

Disant cela, elle ne souriait plus. Mais, presque aussitôt, elle sut retrouver son enjouement :

— Nous avons parlé de beaucoup de choses dans cette première conversation. Je pense que cela suffit. Encore un peu de whisky ?

— Non merci.

— Et en plus vous êtes sobre : ce qui ne me déplaît pas... Il est une chose encore qui m'a étonnée en vous : la facilité avec laquelle vous vous exprimez en portugais. Ce doit être assez rare pour un Français.

— Je n'y ai aucun mérite : ma mère était portugaise, née à Lisbonne.

— Si elle l'était, c'est donc que vous ne l'avez plus... Et votre père ?

— Français. Je vit toujours.

— Que fait-il ?

— Plus rien : il a pris sa retraite. Il était officier.

— Vraiment ? Nous ne manquons pas de militaires au Brésil... Ils sont très discutés.... En ce qui me concerne, j'ai un certain respect pour eux parce qu'ils ont le courage d'essayer de faire de grandes choses. Il est certain que, sous leur impulsion, le Brésil est en train de devenir l'un des pays les plus riches du monde. Est-ce que ce sera à son avantage ou à son détriment ? La seule chose que je puisse

reprocher à la Junte qui nous gouverne, c'est cet entêtement à construire à travers l'Amazonie toutes ces routes qui risquent de sonner le glas des dernières tribus indiennes. Et à quoi servira réellement ce ruban de route, long de milliers de kilomètres, qui va relier le rivage de l'Atlantique aux frontières du Pérou ? Quand le projet de la Transamazonique fut présenté il y a quelques années, écoutez ce qu'a dit l'un de nos ministres, Robert Campos, qui était à la tête de la planification : « Cette route unira un désert humide à un désert aride. » Et un autre homme politique, le sénateur José Erminio de Moraes, n'a pas craint d'affirmer : « Les seuls bénéficiaires de la Transamazonique seront les exploiters étrangers. Le gouvernement brésilien est en train de construire une route pour la U.S. Steel Corporation. » Que pensez-vous de jugements aussi lapidaires ?

Geoffroy resta muet pendant quelques secondes. Saurait-elle qui il était vraiment ? Ne venait-elle pas de lui faire habilement comprendre, par ces citations, qu'elle n'ignorait rien des projets et des activités de la S.F.E.P. ? Il sut quand même répondre :

— Comment pourrais-je, moi qui ne suis qu'un petit cinéaste étranger, avoir une opinion sur un tel problème ? Je n'ai même pas le droit d'en exprimer une.

— J'aime les gens qui savent rester à leur place. Je crois que le moment est venu de nous quitter. Il est déjà très tard.

— Quand nous revoyons-nous ?

— Je ne peux pas encore vous le dire : vous devez bien vous douter que je n'ai pas en tête que le souci de la bonne réussite de votre film ! Il me faut réfléchir à la meilleure façon de vous y prendre pour commencer à tourner' et surtout à quel endroit précis. Pour le moment, le plus sage pour vous serait de rester ici, à cet hôtel, où je pourrai vous joindre.

— Avez-vous une idée du temps que risque de durer ce séjour ?

— Absolument aucune ! Il vous faudra faire preuve de patience...

— Je vais avoir l'impression de tourner en rond en ne faisant rien !

— C'est moi qui travaillerai pour vous en préparant les voies : ce qui, dans un pays aussi démesuré, n'est pas la tâche la plus aisée. Dès que j'y verrai plus clair, vous aurez de mes nouvelles.

— Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous allez faire pour m'aider. Et, si jamais je parviens à réaliser ce film, je me demande comment je pourrai m'acquitter de ma dette de reconnaissance.

Elle eut un sourire un peu moqueur :

— Vous n'en aurez aucune puisque c'est moi qui récolterai les bénéfices de l'exploitation ! Ah ! Un dernier mot avant que nous ne nous séparions : méfiez-vous de ce Broscani. Ce n'est pas un personnage auquel on peut faire entièrement confiance. Oui, je sais : au début de ce tête-à-tête, nous avons été contraints, puisqu'il nous avait mis en rapport, de faire son éloge... Mais ni vous ni moi n'y croyions tellement, n'est-ce pas ? Quand il vous demandera comment les choses se sont passées entre nous et vous pouvez être assuré qu'il n'y manquera pas ! répondez-lui simplement que je vous ai promis de vous aider, sans en ajouter plus... Il n'est pas nécessaire qu'il soit tenu au courant de tout ce que nous avons dit, ni des deux conditions que j'ai mises à ma collaboration ! Il ne comprendrait pas, lui qui se croit l'un des hommes les plus forts du Brésil, que vous ayez accepté d'agir selon mes directives et encore moins que vous me réserviez tout le bénéfice financier. Il est très gourmand en affaires... Je m'en voudrais de lui allouer le moindre pourcentage pour le récompenser d'avoir joué les intermédiaires ! Bonne nuit.

Il n'avait plus qu'à baiser respectueusement la main racée qui lui était tendue à nouveau avec gentillesse, tout en regrettant de ne pas pouvoir la garder un peu plus longtemps dans la sienne. Mais il existe des règles de civilité qu'il faut savoir respecter, surtout quand on n'est pas tout à fait de la même race... Il se sentait presque plus portugais qu'elle : n'avait-il pas la moitié de ce sang alors qu'elle avait avoué n'en posséder qu'un quart ?

Quand il se retrouva dans sa chambre, dix étages en dessous, il avait la nette impression d'avoir fait un sérieux pas en avant. Mais il restait rêveur... Ne venait-il pas de vivre un moment fabuleux en compagnie d'une créature qui semblait avoir en main tous les atouts : la beauté, le charme, la sensualité, la rouerie, la dissimulation, le mensonge, la folie mystique, le besoin de venir en aide aux opprimés et celui de châtier ceux «qu'elle considérait comme leurs pires ennemis, et surtout dominant ces multiples avantages, bénéfiques ou maléfiques -une intelligence remarquable ? N'était-elle pas passionnante quand elle parlait des Indiens, de son pays, des difficultés auxquelles se heurtaient ses dirigeants, des différents cultes, issus du paganisme africain, du christianisme conquérant ou de l'âme indienne ?

On était en droit de se demander si, ayant vécu au milieu de tant de contradictions, une femme pareille pouvait être sincère. Qu'y avait-il de vrai et de faux dans ce qu'elle disait et dans les multiples personnages qu'elle imposait aux autres selon les circonstances ? Edna-Evaltina-Angelina-Idalina-Amalia-Mirta était une femme caméléon... Pourtant elle venait de donner l'impression d'être

tellement « femme » qu'il se questionnait : était-elle vrai, ment capable de faire disparaître, en les tuant, ceux qui ne pouvaient plus lui être utiles et risquaient de la gêner dans ses entreprises ou simplement de contrecarrer son ambition démesurée ? Quelle fût une araignée tissant sa toile, c'était possible, mais une mante religieuse ? Croyait-elle même en *Exu* ?

Ce dieu du mal n'était-il pas-plutôt le moyen le plus efficace pour amasser une fortune personnelle ? La pauvreté dont elle se targuait pouvait aussi être mise en doute... Et même cette volonté de défendre les Indiens. Tout cela n'était-il pas, en fin de compte, qu'une gigantesque comédie dont Edna était la vedette, douée de prodigieux dons de composition ? Edmond de Tamec n'avait-il pas dit qu'elle n'était qu'un « premier rouage de l'organisation adverse » ?

En tout cas, il était certain qu'elle se méfiait d'Emilio Brosconi. Sinon elle n'aurait pas donné ces conseils de prudence à la fin de l'entretien... Quelle eût peur de lui, c'était douteux : une Edna ne devait pas craindre grand monde. Qu'elle cherchât plutôt à dévaloriser un redoutable adversaire dans son esprit à lui, Geoffroy, était sans doute plus vrai... De toute façon, il existait entre elle et l'homme au panama une rivalité sourde, tenace, implacable. Peut-être même y avait-il un cadavre entre eux ? Celui de ce père qui avait voulu supprimer Brosconi d'un coup de hache et qui, n'ayant pas réussi, aurait payé de sa propre existence le tribut du crime manqué ? Possible... Pourquoi, ardente et passionnée comme elle l'était, n'aurait-elle pas adoré ce père ?...

Geoffroy avait la tête en feu et c'est presque avec un sentiment de délivrance qu'il entendit sonner à la porte de sa chambre. Cette diversion imprévue était comme un signe de ponctuation, un point qui voulait dire : « Maintenant, c'est fini... Pense à autre chose, sinon tu deviendras fou avant d'avoir pu entreprendre le moindre travail utile. » Une deuxième fois, la sonnette retentit, le ramenant à la réalité : qui pouvait se présenter à une heure aussi tardive sans s'être fait annoncer par un appel téléphonique de la réception ?

Prudemment il s'approcha de la porte et demanda en portugais :

— Qui est-ce ?

— Brosconi... Ouvrez vite !

Ce qu'il fit

Le visiteur s'engouffra dans la chambre et referma précipitamment la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Simplement que je ne tiens pas à être repéré. , On n'a pas besoin de savoir dans l'hôtel que je suis revenu vous voir peu de temps après votre conversation avec l'occupante du dernier étage. « Notre » belle amie a des « fidèles » un peu partout ! C'est heureux que je connaisse toutes les entrées et toutes les sorties de cette bâtisse ! Les ascenseurs et escaliers de service n'ont-ils pas été inventés pour les gens discrets ? Maintenant racontez-moi comment ça s'est passé là-haut.

— Mieux que je ne l'aurais pensé...

— Cela ne me surprend pas. Quand Edna veut être charmante, elle peut l'être... Ce soir, elle était de bonne humeur : je l'ai compris dès que nous sommes entrés chez elle. C'est pourquoi j'ai jugé plus indiqué de vous laisser seuls. Vous ne m'en avez pas trop voulu de cette dérobade ?

— Au début, si. Je me suis dit : « Il me laisse dans le pétrin », mais, en fin de compte, je crois que vous avez eu raison.

— Plus vous me connaîtrez et plus vous vous apercevrez que Broscani a toujours raison !

— Comme Edna ? Car elle aussi, apparemment, est persuadée de posséder la science infuse.

— C'est possible... Mais à chacun sa vérité !

— Et elles ne doivent pas tellement concorder.

— Voilà ! Avouez que c'est une créature passionnante.

— Et passionnée... Nous ne nous sommes pas trop mal entendus puisque, en principe, nous avons, fait alliance pour que je puisse réaliser mon film... Entre nous, vous pensez qu'elle croit à cette histoire de film ?

— Tout autant que vous avez foi dans son pouvoir de prêtresse ! Vous êtes quittes... Car vous n'êtes pas assez novice, cher monsieur Morin, pour ignorer qu'avec les femmes, toutes sans exception, il faut, dans ce qu'elles disent, en prendre et en laisser... Aussi vous pouvez imaginer jusqu'où ça peut aller avec une Edna !

— Aux limites de l'infini, s'il y en avait...

— Et encore ! Je crois que, pour le moment, l'essentiel est qu'elle ne vous ait pas encore identifié comme étant un envoyé très spécial de Paris.

— Pourquoi dites-vous « encore » ?

— Parce que, avec elle, tout est possible... Sans être, ce que je pense, une voyante très experte, elle possède cependant, comme

toutes les femmes sensibles et émotives, des antennes qui lui permettent de deviner une foule de petites choses qui nous échappent parfois à nous les hommes. Je vous le répète : soyez prudent ! J'ose espérer que vous ne lui avez rien dit qui risquerait de la mettre sur une piste qu'elle devra ignorer le plus longtemps possible ?

— Je ne lui ai parlé que de mon projet de film et je l'ai surtout écoutée.

— Elle peut être également bavarde. Mais une bavarde intéressante qui ne dit pas tellement de sottises. Et si, par hasard, il lui arrive d'en lâcher une ou deux, c'est intentionnel : pour voir la réaction de l'adversaire... Par exemple, elle n'a certainement pas manqué de vous faire un éloge mitigé de l'actuelle Junte militaire et de vous citer quelques jugements portés par certaines personnalités politiques en vous demandant si vous étiez du même avis qu'elles ?

— C'est exact. Comment le savez-vous ?

— Je la connais. Qu'avez-vous répondu ?

— Qu'étant un cinéaste étranger, je n'avais pas à m'ingérer dans les affaires intérieures d'un pays qui voulait bien m'accueillir.

— Excellente échappatoire ! Elle n'a pas imposé de conditions trop draconiennes à l'acceptation de vous aider ?

Se souvenant de ce qu'Edna lui avait dit, il répondit sans hésitation :

— Aucune condition.

— De mieux en mieux. Voilà qui permet de supposer que vous avez réussi à gagner un peu sa confiance... Je dois reconnaître que, pour un premier entretien, c'est là un assez joli succès à votre actif. Ce qui me confirme dans mon opinion que Paris ne vous aurait pas envoyé dans un tel guêpier si vous étiez un homme malhabile... Vous a-t-elle dit quelque chose sur moi après mon départ ?

— Nous avons parlé tous les deux de vous et vos oreilles devraient encore tinter car ce ne fut qu'un concert d'éloges ! J'ai la très nette impression que cette femme a pour vous une réelle admiration.

— Vraiment ? Pensez-vous qu'elle me considère comme... un ami ?

— Peut-être n'irai-je quand même pas jusque-là...

— Et vous aurez mille fois raison ! Elle me hait, comme elle hait d'ailleurs beaucoup de monde ! Mais sa haine pour moi est d'un autre ordre : elle a des racines tellement profondes que je la crois inextinguible.

— Mais enfin qu'est-ce que vous lui avez donc fait pour qu'il en

soit ainsi ?

— Moi ? Uniquement du bien : chaque fois que je l'ai pu, je me suis efforcé de l'aider à s'élever au-dessus de sa condition qui était des plus modestes. Et je suis fermement décidé à continuer : même si elle me veut du mal, je lui rendrai le bien.

— Philanthrope à ce point ?

— Non, clairvoyant. Je suis persuadé qu'un jour peut venir où le bien se révèle bénéfique, même si l'on doit lutter contre une prêtresse du mal.

— Je constate en effet que vous la connaissez très bien... et à votre avis, qu'est-ce qu'elle peut penser de moi en ce moment ?

— De vous ? Excusez-moi de vous le dire : pas encore grand-chose. Il est évident que le fait que vous lui avez été présenté par moi, qu'elle ne porte pas dans son cœur, doit l'avoir rendue un peu anxieuse... Je vous le répète : elle ne pouvait pas me refuser ce service, justement à cause de mon immense bonté à son égard. Mais de l'anxiété à l'intérêt il n'y a souvent qu'un pas et vous possédez assez d'attrait personnel pour que l'intérêt puisse se transformer en un sentiment plus tendre...

— Vous vous moquez de moi ?

— Pas le moins du monde ! Ce sera à vous de savoir manœuvrer pour ne pas vous laisser déborder par un charme indéniable dont vos prédécesseurs, hélas, ont pâti !

— Quels prédécesseurs ?

— Mais voyons : le *columnist*, le fonctionnaire du Prix Nobel, le baron bavarois, le banquier parisien... Tous, sans exception, se sont laissé prendre au jeu qui, finalement, s'est révélé pour eux des plus cruels ! Il ne faudrait pas que pareille mésaventure vous arrive. Paris ne me le pardonnerait pas ! Je me sens un peu ici dans la position d'un ange gardien qui doit vous protéger contre les puissances du mal. Mais je ne suis quand même pas trop inquiet ! Vous êtes beaucoup plus averti que les autres de ce dont il s'agit et vous avez du coffre... Autrement dit, séduisez autant que ce sera nécessaire pour les besoins de votre mission, mais n'allez pas plus loin. L'excès en tout conduit au désastre.

La sonnerie du téléphone retentit.'

— Vous attendez une communication ? demanda Broscani.

— Aucune.

— Alors répondez. Mais, bien sûr, ne dites pas que je suis là, à vos côtés...

Geoffroy décrocha le récepteur. C'était la voix d'Edna, infiniment douce...

— Je ne vous réveille pas ?

— J'allais m'endormir.

— Déjà ? Comment le pouvez-vous ? Après le merveilleux moment que nous venons de passer ensemble, je sais que je ne pourrai pas trouver le sommeil...

Sans demander l'autorisation, Broscani avait saisi l'écouteur. Il murmura à voix basse à Geoffroy :

— C'est l'opération de charme qui commence.»

La voix chaude continuait :

— Quand je n'arrive pas à dormir, j'ai besoin de parler avec quelqu'un... C'est pour cela que je vous ai appelé... Vous êtes seul au moins ?

— Vous ne m'imaginez tout de même pas faisant une pareille expédition en compagnie d'une femme amenée dans mes bagages ?

— Vous auriez pu la trouver à Rio depuis votre arrivée : c'est que vous avez une solide réputation, vous autres, les Français !

— Très surfaite, je vous assure...

— Et n'avons-nous pas les plus belles filles du monde au Brésil ?

— Ça, j'en suis convaincu ! J'ai eu l'occasion d'en admirer de merveilleux échantillons pendant la journée d'hier.

— Je voulais aussi vous dire que vous m'êtes très Sympathique...

— C'est réciproque... Je puis même ajouter que je n'ai encore jamais rencontré de femme aussi séduisante.

— Alors sortez de votre lit, habillez-vous et venez me tenir compagnie...

— A une heure pareille ? Ne pensez-vous pas que cela ferait mauvais effet ?

— Vis-à-vis de qui ?

— Je ne sais pas, moi. Si je rencontre des gens dans le couloir ?

— Vous vous préoccupez de choses pareilles après m'avoir affirmé votre décision de réaliser un film grandiose à des milliers de kilomètres d'ici ? Et dans ce pays chacun fait ce qu'il veut... Venez, Geoffroy !

De l'index droit, Broscani fit le signe négatif. La voix reprit, plus câline :

— Je vous raconterai de surprenantes légendes indiennes que personne d'autre que moi ne connaît et qui pourraient vous servir pour enrichir le commentaire parlé de votre film... Je vous attends.

— Non, Edna, je vous assure... Pas ce soir ! Je ne sais si c'est dû au brusque changement de climat, mais je suis éreinté. Demain, j'en suis sûr, je serai beaucoup plus en forme. Et j'irai vous rendre visite à l'heure que vous voudrez.

— Demain ? Ce sera sans doute trop tard... Apprenez que je n'ai pas pour habitude de donner deux fois sa chance à un homme.

Un brusque déclic mit fin à la conversation.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Geoffroy.

— Raccrochez et ne la rappelez surtout pas ! Ce serait la plus grande des erreurs... Telle que je la connais, elle doit être folle de rage ! Pensez donc : un homme qui lui résiste ! Elle n'est pas habituée à ce régime. Tous, sans exception, ont cédé devant elle... Franchement, vous la trouvez irrésistible ?

— Je reconnais qu'elle est très attirante...

— C'est cela ; très... C'eût été plus inquiétant si vous m'aviez simplement dit « elle est attirante ». À l'encontre de ce que croient la plupart des gens, au lieu de renforcer un sentiment, l'adverbe lui ôte de sa force... J'ai l'impression que, cette fois, elle a commis une bétise en voulant aller trop vite en besogne.

— Vous croyez qu'elle a agi de la même façon avec... les autres ?

— C'est presque certain, mais sûrement avec moins de précipitation. Si elle hâte ainsi les choses, cela ne peut avoir que deux significations : ou elle veut être fixée le plus tôt possible sur le véritable personnage que vous êtes, ou elle a le coup de foudre ! Cette seconde hypothèse serait évidemment rêvée pour faciliter vos affaires, à condition, bien entendu, que vous ne la payiez pas de retour... Vous n'allez pas me dire que vous êtes déjà amoureux ?

— Ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui se passe derrière elle... Je suis de plus en plus persuadé que cette femme n'est qu'un instrument, une sorte de splendide marionnette dont on tire les ficelles pour attirer l'adversaire dans un piège ? N'avez-vous pas le sentiment que, si elle m'a appelé aussi tardivement, c'est parce que quelqu'un, à qui elle a relaté notre conversation, lui en a donné l'ordre ?

— Possible, mais pas certain. Et je vais vous étonner : moi qui suis sans doute l'un des hommes la connaissant le mieux au monde, je me sens incapable actuellement de vous dire si elle travaille pour elle-même ou pour quelqu'un d'autre... Si c'est pour elle seule, c'est à la

fois grandiose et dément : grandiose qu'une femme solitaire ose s'attaquer à de colossales puissances d'argent avec la conviction qu'un jour celles-ci abandonneront tous leurs intérêts uniquement pour que des tribus indiennes puissent continuer à vivre comme elles l'ont fait depuis des siècles... Dément parce qu'il faut l'être pour croire qu'elle obtiendra le moindre résultat !

— N'a-t-elle pas déjà réussi à dresser, en quelques années à peine, de sérieux obstacles : le déchaînement contre ces puissances d'argent de toute une presse et d'une bonne partie de l'opinion publique, l'achat massif par personnes interposées d'immenses territoires qui gêneront l'évolution du progrès sous le prétexte d'en faire des réserves d'hommes, enfin la réduction d'apports de capitaux très importants dans le financement des grands travaux de défrichement ?

— Tout cela ne sera pas tellement difficile à annihiler quand nous connaîtrons grâce à ce que l'on pourrait appeler : votre travail de prospection les rouages moteurs de l'ensemble... Je reviendrai vous voir demain vers 18 heures. Le plus important pour vous d'ici là est d'essayer de dormir et de vous retrouver en pleine forme... Surtout ne bougez pas de cette chambre. Vous n'aurez qu'à vous y faire servir tout ce que vous voudrez si vous avez faim : il faut, si nécessaire, que je puisse vous joindre à n'importe quel moment de la journée car je vais m'occuper activement de vous... C'est égal : cet appel téléphonique de « notre » belle amie commune m'intrigue ! Si elle a essayé de vous annexer physiquement aussi vite, c'est signe qu'elle est très pressée de vous voir réaliser le film dont les projections l'aideront à faire triompher ses idées... À moins qu'il n'y ait quelque chose qui l'inquiète sur votre compte ? On ne sait jamais... Je vous garantis que demain, quand nous nous retrouverons, je serai fixé. Bonne nuit

— Pour vous aussi.

Au moment où Broscani avait déjà la main sur la poignée de la porte, il se retourna :

— J'allais partir en omettant de vous dire l'essentiel. Tout à l'heure, quand je vous ai demandé comment les choses s'étaient passées là-haut, vous m'avez menti. Mais oui, monsieur Morin ! Et cela sur deux points que j'estime très importants pour la suite de notre collaboration... Le premier me concerne : Edna n'a pas fait que mon éloge ! Elle vous a même conseillé de vous méfier de moi ! Ses propres paroles ont été : « Ce n'est pas un personnage auquel on peut faire entière confiance. » C'est bien exact, n'est-ce pas ?... Le deuxième point est un autre conseil qu'elle vous a donné : ne pas me révéler qu'elle n'avait consenti à vous aider dans votre entreprise cinématographique qu'à la double-condition que vous l'écouteriez

aveuglément et que vous lui réserveriez tout le bénéfice de l'exploitation du film... C'est également vrai ?

— Comment diable le savez-vous ?

— Grâce à cela, cher ami de France...

Il avait sorti de sa poche une bande magnétique de format réduit :

— C'est l'enregistrement intégral de la passionnante conversation que vous venez d'avoir avec elle. Ne pensez-vous pas que ça peut toujours servir ?... Vous paraissez surpris ? Il ne le faut surtout pas ! Ne vivons-nous pas à une époque où l'on peut tout savoir grâce à des magnétophones dont les dimensions sont de plus en plus discrètes ?

— En somme, vous m'avez espionné ?

— Il le fallait pour pouvoir mieux vous aider ensuite. Car il est important que vous vous mettiez bien en tête que, si Edna consent à vous aider, c'est uniquement parce que ça va lui rendre service à elle, alors que moi, c'est pour vous permettre de réussir dans la mission qui' vous a été confiée à Paris. Nous sommes d'accord ?

— Nous le sommes.

— Alors, ne me mentez plus sur des détails : cela risquerait de me déappointer sur votre compte et m'obligerait peut-être à prévenir Paris que je me désintéresse de votre sort. Ce qui ne serait guère souhaitable ! Si vous vous retrouviez seul, face à « la prêtresse », je ne donnerais pas plus cher de votre peau que de celle de quelques hommes de qualité qui ne sont plus de ce monde aujourd'hui ! Vous me promettez de tout me dire à l'avenir ?

— C'est promis.

— Vous redevenez raisonnable. Et cette petite défaillance me fait croire qu'elle a déjà réussi, la roublarde, à vous rendre un peu amoureux d'elle... Parfaitement ! Car enfin, quand je vous ai demandé tout à l'heure si vous l'étiez, vous n'avez pas répondu directement à ma question. Vous avez pris un biais : « Ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui se passe derrière elle... » Voire ! La femme aussi est intéressante... Quant aux deux promesses que vous lui avez faites, continuez à les tenir tant que ce sera nécessaire... On peut toujours donner à une femme l'illusion qu'on l'écoute autant qu'elle vous écoute elle-même. Quant aux bénéfices du film, qui ne sait qu'un producteur avisé n'en réalise jamais ? Bonsoir pour la seconde fois.

Tout à l'heure, Geoffroy n'avait pas menti : il savait que dans quelques minutes il s'endormirait, assommé de fatigue. Mais, pendant ces derniers moments de lucidité, une pensée le hanta : qui était sincère ? L'étonnante Edna ou l'exécrable Broscani ? Pourquoi diable.

Edmond de Tamec l'avait-il mis dans les griffes d'un pareil individu ?

Un appel téléphonique de Broscani le réveilla :

— Vous dormiez encore ?

— Ma foi oui...

— Tant mieux : grâce à cela vous aurez récupéré. Je suis dans le hall. Je monte.

Geoffroy regarda sa montre : 18 heures... L'homme au panama était précis. Il prévoyait tout, sachant même, lorsqu'il l'avait quitté la veille, qu'il dormirait aussi longtemps. Geoffroy eut juste le temps de sauter de son lit pour aller lui ouvrir.

— Alors ? demanda celui-ci en entrant Vous vous sentez mieux ? Après une bonne douche et un confortable repas que je me suis permis de commander pour nous deux, vous serez tout à fait d'aplomb pour affronter la suite des événements...

— Et vous, vous avez dormi ?

— À mon âge, on a besoin de très peu de sommeil. Mes espérances de vie se raccourcissant de plus en plus, je fais ce que je peux pour profiter de mes dernières années de jour : c'est pourquoi je les prolonge pendant des nuits entières jusqu'à l'aurore... Je me méfie de la nuit ! Non qu'elle me fasse peur, mais je sais qu'inéluctablement elle se présentera sous une forme éternelle pendant laquelle je m'ennuierai beaucoup.

— Moi aussi ! Qui vous dit que je ne disparaîtrai pas avant vous ?

— Personne... Mais j'aurais pu, sans grand risque de me tromper, vous répondre par l'affirmative, si écoeuré par vos petits mensonges je vous avais abandonné aux seuls désirs de la belle Edna...

— Voilà longtemps que nous n'avions pas parlé de cette dame... Comment va-t-elle ?

— Elle était resplendissante quand je l'ai quittée il y a trois heures.

— Parce que vous avez trouvé le moyen de la revoir ?

— Il le fallait. Elle m'a d'ailleurs accueilli avec cette fouguese courtoisie dont elle ne manque jamais de faire preuve chaque fois que je lui fais savoir mon désir d'avoir une petite conversation avec elle.

Après avoir frappé discrètement à la porte, un garçon d'étage était entré, poussant une table roulante sur laquelle se trouvait un copieux petit déjeuner ou, plus exactement étant donné l'heure, un goûter dinatoire. Broscani attendit la sortie ; du garçon, puis, s'installant devant le festin, il dit :

— Il ne faut jamais parler devant le personnel.

— Êtes-vous sûr que notre subtile adversaire n'a pas fait installer quelque part dans cette chambre un magnétophone ?

— Oui. Je connais très bien cette chambre. C'est pourquoi je l'ai choisie pour vous... Du thé ou du café ?

— Du café ! A-t-on le droit de demander un autre ! breuvage au Brésil ?

— On le peut parce que le café que nous y buvons, nous les indigènes, est exécrable ! Le bon est réservé ! à l'exportation : nous avons un immense besoin de devises ou, à défaut, de denrées qui nous manquent.

— Pourtant j'avais entendu dire que vous étiez l'un des pays les plus riches du monde ?

— Nous ne le sommes encore qu'en puissance !

Mais, lorsque la Transamazonique sera terminée...

C'est d'ailleurs parce que vous le savez que vous êtes ici.

— Servez-moi quand même du café. Pour s'intégrer à un pays, il n'y a qu'une méthode : déguster ses spécialités.» J'ai une faim terrible !

— Moi aussi.

Savez-vous, cher monsieur Broscani, que vous êtes très proche de la belle Edna ! Et pour peu que vous vouliez vous en donner la peine, vous pourriez presque avoir les allures d'un homme du monde.

— J'aime assez ce « presque ». S'il est venu sur vos lèvres, c'est par la faute de ce chapeau que je ne quitte jamais ! Mais comme, vous aussi, vous êtes un homme bien élevé, vous m'avez pardonné ce manque apparent de savoir-vivre dès que je vous en ai expliqué la raison... Revenons à notre amie... Tout à l'heure, nous avons commencé, elle et moi, par faire votre éloge puisque le curieux destin qui nous lie maintenant tous les trois semble exiger qu'à chaque fois que l'un de nous n'est pas là, les autres chantent ses louanges... Cela au début Ensuite ça change. Edna n'a pas failli à cette règle. Quand je lui, ai dit que je vous trouvais beaucoup de charme, son visage a pris aussitôt une expression de rancœur.

« Peut-être, m'a-t-elle répondu, mais il m'a déçu pour un Français : il ne sait pas faire la cour à une femme. » Inutile de vous confier qu'une pareille réponse m'a comblé d'aise ! Elle prouve que vous, avez su ne pas vous montrer trop entreprenant et que cette réserve a vexé la créature volcanique. Tout cela est excellent pour « nos » affaires.

— Elle ne vous a quand même pas parlé de son invite téléphonique ?

— Elle s'en est bien gardée ! Ce qui me porte à croire qu'ayant sans doute un certain Vague à l'âme et se sentant un peu seule dans son vaste appartement, elle avait réellement besoin de compagnie...

— Alors, ce n'était pas un piège comme vous me l'avez laissé entendre ?

— Si vous aviez cédé, ce le serait très vite devenu. Un jour ou l'autre, j'en suis convaincu, vous aurez une aventure avec elle... Mais souhaitons que ce soit le plus tard possible : quand elle ne pourra plus nuire ni à vous ni à personne ! Il vous sera alors loisible de savourer en toute quiétude la possession d'une femme exceptionnelle qui d'ennemie sera devenue la plus soumise des amies...

— Exquise perspective !

— N'est-ce pas ? Il faut toujours saupoudrer une aventure, même la plus sordide, d'un soupçon de rêve... Et revenons à la réalité : au moment où je vous parle, Edna n'est plus à Rio de Janeiro.

— Déjà envolée ? C'est tout l'effet de « notre » tête-à-tête ?

— Peut-être que, craignant de devenir amoureuse, elle a préféré suivant en cela le conseil de Napoléon prendre la fuite...

— Auriez-vous de l'esprit, Broscani ?

— Tout au plus un vieux fond de logique sicilienne venue de mes ancêtres... Donc, Edna est partie sans me laisser d'adresse précise. Mais elle m'a chargé de vous transmettre un message lorsque je vous reverrais... Elle vous conseille de vous rendre le plus tôt possible à Manaus où elle vous contactera, assez rapidement.

— Elle ne m'en veut donc pas de n'avoir pas cédé à ses désirs ?

— Elle a dû vous vouer cette nuit à la vindicte d'*Exu* mais, comme elle a oublié d'être sotté, elle a pensé que les foudres d'un démon auquel elle ne croit elle-même qu'à moitié vous laisseraient parfaitement indifférent et que la meilleure façon de vous revoir était de s'en tenir pour le moment au principe de l'alliance cinématographique scellée entre vous deux.

— N'aurait-elle pas pu me le dire de vive voix ?

— C'est une femme très occupée... Ça vous chagrine donc de ne pas la revoir pendant quelques jours ? Elle vous demande de résider à Manaus, au *Tropical Hôtel* : il vient d'être inauguré et c'est de loin le plus moderne de l'Amazonie. Pour ne pas perdre de temps, après avoir pris congé de notre amie, je me suis empressé de vous y retenir une

chambre.

— Parce que je pars bientôt ?

— Demain. Vous avez un avion direct qui vient de São Paulo. Vous vous envolerez à 10 heures et vous arriverez à Manaus quatre heures plus tard, à 14 heures précises, après une seule escale de quarante minutes à Brasilia. Voici votre billet Vous ne pouvez pas être mieux à Manaus qu'au *Tropical* dont la façade s'étend le long du Rio Negro. Son architecture de style colonial vous enchantera et il est suffisamment vaste pour vous permettre d'y séjourner incognito.

— Et pourquoi dois-je attendre à Manaus plutôt qu'ailleurs une nouvelle rencontre avec Edna ?

— Tout simplement parce que c'est la ville rêvée. De là vous pourrez rayonner sur les rives de l'Amazonie, et dans l'enfer vert, à la recherche de ces Indiens persécutés par les méchants Blancs. Manaus ? Ce sera pour vous la plate-forme de départ idéale, comme elle l'a été pour les prospecteurs et ingénieurs qui travaillent actuellement pour ceux' qui vous ont envoyé ici. Cette ville a été édiflée, voici trois siècles, comme un fort au milieu de la jungle... Vous n'ignorez sans doute pas qu'aux alentours de 1890, elle dut sa prospérité à un arbre que les botanistes qui chérissent le latin — appellent encore aujourd'hui *hevea brasiliensis*, arbre solitaire qui a l'orgueil de pousser là où la forêt est la plus impénétrable. De son écorce irisée coule un liquide blanchâtre qui, après ébullition, devient le caoutchouc. Quand cette prodigieuse nouvelle se répandit du nord du Brésil jusqu'à la vieille Europe, les aventuriers de toutes sortes se précipitèrent, persuadés qu'il suffisait de prendre une pareille richesse !

Ainsi naquit, à la fin du siècle dernier, la « fièvre du caoutchouc » qui s'amalgamait à merveille avec la peur latente qui n'a jamais cessé de planer sur la jungle de l'Amazonie. D'où venaient ces aventuriers ? D'un peu partout et principalement des Caraïbes. Ils devinrent les employés de patrons et de marchands qui firent des fortunes colossales. Leur tâche consistait surtout à faire travailler la main-d'œuvre locale, constituée par les Indiens. Jusqu'à ce qu'un certain John B. Dunlop eût inventé un pneu très pratique en caoutchouc, les tribus encore cachées dans la forêt réussirent à échapper au sort des autres Indiens. Mais, devant la croissance vertigineuse de l'industrie du caoutchouc, des milliers de ces malheureux furent capturés et mis de force au travail pour saigner les arbres. Ceux qui refusaient de travailler étaient tués. Les' chiffres vous diront mieux que tout l'ampleur du massacre : sur deux cent cinquante tribus connues en 1900, il n'en reste plus actuellement que trente et une.

» À Manaus c'était l'opulence : « La ville grandit avec la fortune de

la gomme. » Elle devint monumentale : un Opéra naquit même au bord de la jungle. Son nom fut vite trouvé : théâtre Amazonas. Une construction où tous les styles se rencontrent, spécialement un gothique hideux auprès duquel certains monuments de l'époque victorienne sont des chefs-d'œuvre de bon goût ! Et puis un jour vint où l'aventure se termina, cela par le fait d'une mission anglaise, financée directement par les magnats de la City, qui réussit sans que les Brésiliens s'en soient aperçus à emporter des semences d'hévéa. Celles-ci furent transplantées en Malaisie sur d'immenses étendues n'ayant aucune jungle ennemie. L'agonie de Manaus fut rapide et se solda par des milliers de morts, dues à la faim.

» Ce n'est que depuis ces dernières années que, pour sauver Manaus d'une disparition complète, le gouvernement de la Junte en a fait un port franc : le seul qui soit situé sur l'Amazone. Mais c'est quand même une ville assez absurde située à mille six cents kilomètres de la mer et unie au reste du monde par la navigation sur le fleuve et les avions. Ville insolite aussi qui est devenue l'authentique cité de tous les trafics et toutes les contrebandes. Vous verrez : on y vend et achète n'importe quoi à des prix défiant toute concurrence puisqu'il n'y a pas de droits de douane. Sa seule véritable chance de survie a été la création de la Transamazonique qui passe à trois cent cinquante kilomètres du sud. Mais en est-ce vraiment une ? Si je me suis permis de vous brosser ce petit tableau de la ville que vous allez découvrir, c'est uniquement pour que vous ne vous y sentiez pas trop dépaycé.

— Vous ne m'y accompagnez pas ?

— Je suis comme Edna : moi aussi j'ai mille et une occupations...

— À cette différence près que Paris vous a donné l'ordre de vous mettre à ma disposition si la nécessité s'en faisait sentir.

— L'ordre ! bougonna l'homme au panama. Apprenez, jeune homme, qu'Emilio Broscani ne reçoit d'ordre de personne ! Il consent à rendre service, c'est tout !

— Dans les mêmes conditions que celles qui vous contraignent à vous entraider, Edna et vous ? Je puis donc en conclure que Paris a dû vous sortir quelques sérieuses épines du pied ! C'est bien cela ?

Comme il ne recevait pas de réponse, Geoffroy continua :

— Que se passera-t-il si j'ai un besoin urgent de vous contacter une fois arrivé à Manaus ?

— L'un de mes collaborateurs se mettra en rapport avec vous dès que vous serez au *Tropical Hôtel*.

— Puis-je connaître son nom ?

— Don Miguel Navarez y Toledo.

— Fichtre ! Brésilien comme vous, sans doute ?

— Péruvien.

— Aurai-je le bonheur de vous revoir un jour ?

— Qui sait ? Ce qui est terrible avec moi, c'est que je bouge tout le temps.

— Comme Edna. Aussi insaisissable qu'elle...

— C'est peut-être ce qui fait notre attrait. Si l'on nous voyait trop souvent elle ou moi, on finirait par se lasser de nous ! Je me ferai un devoir d'aller vous saluer à l'aéroport de Galeão avant votre départ. Vous devriez profiter de cette dernière nuit à Rio pour faire un nouveau tour en ville.

— Merci pour ce conseil. Mais rien ne dit que c'est ma « dernière » nuit à Rio ! Peut-être y reviendrai-je ?

— Peut-être, mais ce n'est pas certain ! Les distances sont tellement grandes dans ce pays que l'on n'est jamais sûr de revoir la ville ou le lieu d'où l'on s'est envolé... Et je suis persuadé que les rives de l'Amazone et l'enfer vert exerceront sur vous une telle attirance que vous aurez beaucoup de mal ensuite à vous arracher à leur emprise... À demain.

Après le départ d'Emilio Brosconi, Geoffroy resta quelques instants sous le coup de la fascination que ce personnage exerçait sur lui. Qui était le plus intelligent, de l'homme au panama ou d'Edna Monseca ? Lui aussi donnait l'impression de très bien-connaître le problème des Indiens, mais, contrairement à la femme, il ne s'attendrissait guère sur leur sort. Il se contentait d'être un témoin. Et, puisqu'il était en relations plus ou moins suivies avec les dirigeants de la S.F.E.P., il devait plutôt se trouver dans le camp des Blancs. Mais ce n'était pas pour cette unique raison qu'il était l'adversaire d'Edna... Il en existait une autre, infiniment plus mystérieuse : une haine de femme à homme et réciproquement. Et si ? C'était fou d'avoir une pareille pensée mais enfin, dans un tel pays, n'était-on pas en droit de s'attendre à tout ? Si Edna et Brosconi étaient en réalité deux complices qui jouaient les ennemis irréductibles pour mieux liquider l'adversaire incarné par lui, Geoffroy, le représentant de puissants intérêts financiers qui étaient peut-être diamétralement opposés aux leurs ? Ne serait-ce pas fantastique que les deux personnages que l'on pouvait placer sur un pied d'égalité pour la félonie -fussent deux alliés s'entendant comme larrons en foire ? Si cette hypothèse se révélait juste, Geoffroy se retrouverait seul pour lutter... Comment compter sur l'aide rapide promise par Edmond de Tamec en cas de coup dur ? Brosconi, qui

paraissait bien renseigné sur la véritable raison du voyage de Geoffroy, pouvait avoir usurpé l'identité de quelqu'un d'autre qu'il avait peut-être supprimé pour prendre sa place. Si ce n'était pas le vrai Broscani ? En y réfléchissant, ce n'était pas là un tour de force supérieur à ceux qu'avait accomplis Edna...

Brutalement, l'envoyé de Paris comprit que sa situation risquait de devenir intenable. L'angoisse l'envahit. Que faire ? Avant de s'embarquer dans l'aventure plus qu'incertaine de Manaus, il fallait être fixé sur le jeu de Broscani. Une seule personne pouvait lui apporter la réponse : celui-là même qui l'avait envoyé au Brésil. Pour le joindre rapidement, n'avait-il pas à sa disposition le code qu'il avait appris par cœur ? Il fallait câbler en utilisant trois des formules sibyllines. Dans la première il annoncerait que le contact avec Edna était pris, dans la deuxième il préviendrait qu'il partait pour l'Amazonie, dans la troisième qu'il se méfiait énormément de celui qui l'avait accueilli à Rio.

‘ Le tout se traduisit par un télégramme adressé à Edmond de Tamec, comme ce dernier le lui avait conseillé, et sans que la S.F.E.P. y fût nommée. Un quart d'heure plus tard, le message partait de Rio pour Paris : « *La lune de miel est exquisite. Stop. Les voyages forment la jeunesse. Stop. Méfions-nous de l'eau qui dort.* » C'était signé Geoffroy.

Normalement, si ce que lui avait dit Tamec était exact et pourquoi un tel homme mentirait-il ? -, la réponse devrait arriver dans les douze heures, c'est-à-dire le lendemain matin à 8 heures, deux heures avant l'envol de l'avion pour Manaus. En deux heures on a le temps de faire beaucoup de choses et de décider si, oui ou non, on part pour une nouvelle destination. Logiquement, même avec le décalage horaire, tout devait bien se passer. Il n'avait plus qu'à attendre dans sa chambre en savourant un souper solitaire (levant le poste de télévision. Le repas fut de qualité internationale, autrement dit sans surprise. Mais il ne s'en plaignit pas, sachant qu'il aurait tout le temps, sur les rives de l'Amazone ou dans la jungle, de faire connaissance avec une gastronomie... à base de manioc. Quant à la télévision brésilienne, elle ne lui parut guère plus attrayante que la télévision française. Et, chose curieuse, il lui sembla même que dans ce pays où tout les hommes et les paysages était tellement coloré, les teintes étaient plus fades qu'en France. Il y avait également une abondance de publicité qui prouvait que le sens du commerce est des plus prospères dans les pays en pleine expansion.

Tout en regardant le petit écran, Geoffroy ne pouvait s'empêcher de penser à son père, « le commandant ». À cette même heure, enfoncé dans son vieux fauteuil de prédilection installé dans ce qu'il appelait « sa bibliothèque » et qui n'était que la pièce la plus exigüe de

l'appartement bourgeois du XVII^e arrondissement, celui-ci devait être en train de contempler avec béatitude une quelconque reprise de cavalerie ou un défilé militaire... N'était-ce pas émouvant de se dire qu'à des milliers de kilomètres de distance et séparés par un océan, un père et un fils se repaissaient d'images pour meubler leur isolement ?

Celles qui se succédaient devant Geoffroy avaient, elles aussi, quelque chose de militaire. C'était un festival de danses et de musiques populaires dérivant de la *batucada* africaine, ou marche syncopée rapide et joyeuse rappelant le pas accéléré des chasseurs à pied. Celle-ci alternait non pas avec « la » *samba*, comme le disent ceux qui sont peu familiarisés avec la difficile langue portugaise, mais avec « le » *samba* dont le rythme plus lent est presque toujours sentimental. N'exprime-t-il pas la beauté ou l'infidélité d'une mulâtresse, l'amertume de la vieillesse, la misère d'un peuple ?

Fasciné une fois de plus, comme il l'avait déjà été par la *cérémonie quimbanda* où lui était apparue la prêtresse, Geoffroy se laissa emporter par la magie du rythme de plus en plus fou venu d'Afrique et soutenu par le *surdo* ou tambour porté en bandoulière, le *reco-reco* ou râpe à musique, le *chocallio* ou tube de bois où s'entrechoquent des graviers, *Yagogo* ou tringle de métal heurtant une pyramide de cloches sans battant, ou enfin la *cuica*, ce boyau de chat étiré qui fait gronder une caisse de résonance. Puis, lorsque la dernière image se fut évanouie, il revint à la réalité banale de la chambre d'hôtel et décida de se coucher.

« De quoi serait fait demain ? » se demanda-t-il, avec une vague angoisse, avant de s'endormir...

À 8 heures, très exactement, un chasseur galonné, porteur d'un télégramme, vint le réveiller. Ce qui prouvait que le grand patron était précis dans ses horaires. Le texte du message, sybillin au possible, était le suivant : « *Ce n'est pas toujours la lune rousse qui est la plus attirante. Stop. Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. Stop. Il n'y a pas obligatoirement de trahison dans l'eau qui dort* » C'était signé *Le Menhir*.

Seul, un dur comme Edmond de Tamec pouvait se comparer à un bloc de granit ! Quelques secondes suffirent à la mémoire de Geoffroy pour traduire le texte : puisque la lune pouvait être attirante sans être rousse, cela voulait dire qu'il fallait poursuivre l'idylle ébauchée avec la brune Edna... Le voyage d'Ulysse ayant été très long, cela signifiait qu'il ne fallait pas s'arrêter en chemin : Geoffroy devait aller à Manaus... S'il n'y avait pas de trahison dans l'eau qui dort, c'était la confirmation qu'il fallait continuer à faire confiance à Broscani... Si Paris avait jugé nécessaire que son envoyé restât à Rio dans l'attente de nouvelles instructions, le message aurait été beaucoup plus court : «

Visitez le Jardin Botanique. »

Une demi-heure plus tard, Geoffroy était prêt au départ Comme s'il devinait à distance ses moindres mouvements et gestes, l'homme au panama l'appela par téléphone :

— Je suis dans le hall. Sonnez pour que l'on descende vos bagages.

Quand Geoffroy le retrouva, il s'empressa d'ajouter :

— Ne vous occupez pas de l'addition : tout est réglé. Vite ! La voiture nous attend ! Il n'y a plus une seconde à perdre si vous ne voulez pas manquer l'avion car, à Rio comme à Paris, nous sommes gâtés par les embouteillages.

Pendant le trajet jusqu'à l'aéroport, Emilio fit preuve d'une stupéfiante sollicitude :

— Avez-vous bien dormi cette nuit ?

— Pas trop mal.

— Je sais que vous avez suivi mes conseils en ne quittant pas votre chambre.

— Et moi, je sais que vous savez tout ! Puisqu'il en est ainsi, pouvez-vous me lire si, depuis que nous nous sommes quittés hier soir, ma quiétude a été troublée par un nouvel appel téléphonique de la belle Edna ?

— Je vous ai dit qu'elle n'était plus à Rio.

— Mais elle aurait très bien pu m'appeler d'ailleurs ?

— Elle n'avait encore rien d'intéressant à vous dire. Attendez Manaus... Par contre, vous avez reçu ce matin un câble de Paris.

— Ça aussi vous le savez ?

— Un câble qui était la réponse à celui que vous avez expédié hier soir.

— De mieux en mieux ! Mais, puisque vos dons de voyance me paraissent aussi illimités que ceux de la prêtresse, pouvez-vous me relater mot par mot le contenu de ce câble ?

— Mot par mot celui des deux télégrammes, si cela vous fait plaisir... Le seul ennui est que ces mots, ou plutôt ces phrases un peu sentencieuses mises bout à bout, ne veulent pas dire grand-chose pour un pauvre homme comme moi qui n'est pas un initié.

— J'en suis ravi ! Il y a au moins quelque chose que vous ne savez pas et que vous ne saurez jamais : le code très secret qui régit mes rapports avec Paris.

— Oh ! Vous savez... Un code, ça finit toujours par se déchiffrer.

— Non, Broscani. Celui-là, il faudrait l'extirper de mon cerveau et ça, je ne pense pas que ce soit possible... À moins qu'à votre tour vous ne me fendiez, le crâne ? Mais pensez-vous que cette méthode donnerait de meilleurs résultats qu'avec vous ?

Un éclair de fureur traversa les petits yeux perçants de l'homme au panama. Après un moment de silence, il reprit :

— J'aime assez votre insolence : elle ne manque ni d'allure ni de courage... Seulement, prenez garde ! Avec moi, une telle façon d'agir n'a pas d'importance puisque je suis votre allié... Mais il y a les autres !

— Quels autres ?

— Pas seulement Edna ! Tous les autres... Ceux que vous rencontrerez là où vous allez et qui n'ont pas-toujours le sens de l'humour !

— Les Indiens ?

— Ce ne sont pas les plus méchants, loin de là ! Faites plutôt attention à leurs défenseurs blancs... En principe, en Amazonie, méfiez-vous de tous les Blancs, qu'ils soient prospecteurs, ingénieurs, colons, chasseurs, médecins, ethnologues, botanistes, militaires ou même missionnaires... Nous arrivons à l'aéroport.

Quelques minutes plus tard, une voix, aussi mystérieuse et aussi feutrée que toutes celles qui annoncent les départs ou arrivées d'avions dans tous les aéroports du monde, appela les voyageurs du Boeing 707 en provenance de São Paulo et en direction de Miami avec escales à Rio de Janeiro, Brasilia, Manaus et Caracas... Rien que des noms de rêve ! S'envoler sur un avion pareil ne pouvait qu'être un enchantement... C'est dans cet état d'esprit que Geoffroy prit place dans la file des voyageurs qui faisaient queue pour présenter au contrôle leurs titres de transport. Là, Broscani lui dit, en effleurant son panama au bout de l'index :

— Bonne chance !

— Si elle venait à m'abandonner, je ne manquerais pas d'avoir recours à vos bons offices ou à ceux de vos collaborateurs.

— Et vous auriez raison !

Tandis que Geoffroy s'éloignait, bardé d'une lourde sacoche contenant l'une des caméras, Emilio demeura sur place, continuant à l'observer. À quoi pensait-il, à ce moment-là, l'homme au panama ? À Geoffroy Morin, ce gentil Français qui s'embarquait presque en souriant pour une aussi étrange aventure ? À Edna Monseca qui

n'allait pas manquer, après avoir réussi à l'amener en Amazonie son terrain de prédilection de lui faire la vie rude ? À tous ceux, encore inconnus de l'envoyé de Paris, dont il venait seulement de mentionner les activités et qui ne tenaient pas du tout à ce qu'un nouveau venu trop curieux se mêlât de leurs affaires ? Aux dirigeants de la S.F.E.P. qui téléguidaient la manœuvre ? Au film qui ne serait sans doute jamais réalisé ?

Il pensait à tout cela, Broscani, mais surtout à lui-même et à ses propres intérêts qui concordaient parfois avec ceux des autres mais pas toujours ! Et ça, c'était une autre histoire...

L'AMAZONE

Il n'est rien de plus fastidieux, de nos jours, qu'un voyage aérien. Le trajet de Paris à Rio de Janeiro avait apporté à l'envoyé de la S.F.E.P. une nouvelle confirmation de cette vérité. Encore pendant ce voyage avait-il su trouver une étonnante occupation dans les exercices de mnémotechnie pour apprendre par cœur le précieux code inventé par Edmond de Tamec.

Que pouvait-il faire cette fois pour tuer le temps entre Rio et Manaus ?... Dormir ? Il n'en avait pas la moindre envie... Lire des quotidiens brésiliens ou parcourir des magazines illustrés ? L'aventure vécue dans laquelle il s'enfonçait, au-dessus des nuages, était beaucoup plus grisante que n'importe quel reportage. Se remémorer tout ce qui s'était passé ou qui s'était dit pendant les trois journées et surtout les trois nuits passées à Rio ? C'était superflu : les moindres détails étaient gravés dans sa mémoire. Admirer le paysage ? Un autre inconvénient de ces avions volant à haute altitude, c'est qu'on ne voit rien entre les quelques minutes qui suivent les décollages et celles qui précèdent les atterrissages... Rêver tout éveillé ? A qui ou à quoi ? Les seules personnes qui hantaient ses pensées étaient la prêtresse et l'homme au crâne fendu...

Ingurgiter drink sur drink ? Ce n'était guère dans ses habitudes et il aimait rester lucide... Converser peut-être avec son voisin ? Et pourquoi pas ? D'autant plus qu'il avait une certaine chance : ce voisin était une voisine, blonde, jolie, avec un nez retroussé et impertinent qui n'avait rien de brésilien et qui pouvait venir en droite ligne de Paris. À moins que ce ne fût une Anglo-Saxonne ou une Nordique ? En plus, ladite voisine, qui venait de se tourner vers lui, était pourvue d'un regard bleu qui savait être rieur. Il n'y a qu'une façon de répondre au sourire : par un autre sourire. Celui-ci surgit, spontané, sur les lèvres de Geoffroy. Le mystère de l'inconnu n'existait plus. Ce fut elle qui demanda, en français :

— Vous allez à Brasilia ?

— Non. Je m'arrête plus loin, à Manaus.

— Moi aussi.

— Seriez-vous française ?

— Je suis belge de naissance, mais je me sens française de cœur,

puisque wallonne, née à Liège. Et vous ?

— Parisien.

— Vous connaissez bien le Brésil ?

— C'est la première fois que j'y viens. Et vous ?

— Je le connais presque par cœur : surtout le nord et le nord-ouest. J'ai l'âme amazonienne !

— Vous vivez à Manaus ?

— Depuis un an, je ne fais qu'y passer.

— Bien entendu, vous connaissez la Transamazonique...

— Cette route vous intéresse ?

— Oui et non... Ce qui me passionne, c'est le problème des Indiens.

— Quels Indiens ?

— Comment ? Vous qui vous vantez d'avoir « l'âme amazonienne », ignorez-vous qu'il existe encore des tribus indiennes qui végètent en Amazonie ?

— Je le sais comme tout le monde, mais j'avoue que cela me laisse indifférente. S'il y a encore des Indiens; tant mieux pour eux ! Et le jour où il n'y en aura plus, ce sera tant pis ! Le reste de l'humanité ne s'en portera pas plus mal.

— Seriez-vous un monstre dissimulé sous une charmante apparence ?

— Je ne suis qu'une femme de notre époque. Étant résolument adepte du progrès social sous toutes ses formes, pourquoi voulez-vous que je m'intéresse à des peuplades qui vivent avec des siècles de retard ? Je sais aussi qu'on a eu l'intelligence de les parquer dans des réserves spéciales où -elles sont heureuses. Alors, tout est bien !

— Serait-ce indiscret de vous demander quelle est la nature de votre travail en Amazonie ?

— Nullement. Je suis la collaboratrice directe d'un homme assez important qui contribue à améliorer l'existence de tous ceux qui œuvrent pour la Transamazonique en y construisant ce que l'on appelle ici des hôtels mais qui ne sont pour le moment que des *motels* améliorés. On verra plus tard pour le grand confort et même pour le luxe... Ce qu'il faut actuellement, c'est bâtir !

— Ce doit être très intéressant ?

— Oui, sinon je serais restée dans notre vieille Europe dont j'ai d'ailleurs un mal fou à me passer ! Heureusement, mes fonctions me

permettent d'y retourner au moins deux fois par an. Telle que vous me voyez, je reviens d'Allemagne.

— Sans doute parlez-vous plusieurs langues ?

— Le français qui est ma langue natale, le flamand et, par voie de conséquence, pas trop mal le hollandais, l'allemand et l'anglais.

— Et le portugais ?

— C'est la langue dont on ne peut pas se passer au Brésil, mais je ne l'aime pas tellement C'est pourquoi je la manie avec une certaine difficulté. Vous parlez portugais ?

— Oui, mais je n'y ai pas grand mérite : ma mère était de Lisbonne.

— Que venez-vous faire dans ce pays ?

— Un film.

— Vraiment ? Cinéaste de métier ?

— C'est ma profession : elle me passionne !

— Un film de quel genre ?

— Disons un grand documentaire sur les derniers Indiens vivant en Amazonie : c'est pourquoi ils m'intéressent.

— Vous avez raison d'aller à Manaus : c'est un centre d'où vous pourrez rayonner un peu partout. Mais j'espère pour vous que vous y avez quelques relations, car il n'est pas facile de se débrouiller dans une ville aussi hétéroclite lorsqu'on est un étranger.

— On m'y attend.

— Tant mieux.

La conversation s'arrêta là.

L'escale à Brasilia, appelée la capitale au xxi^e siècle, ne lui permit pas de voir quoi que ce soit de la ville, l'aéroport étant judicieusement situé assez loin du centre. Il ne quitta d'ailleurs pas l'avion où la jeune femme blonde, redevenant loquace pour quelques instants, lui expliqua :

— Cette ville, édifée en plein cœur du pays et dans un désert, a été l'œuvre du président Kubitschek. Comme il n'y avait, à cette époque, ni routes ni chemins de fer, tout a été apporté par avion, depuis les poutres métalliques jusqu'au moindre sac de ciment. C'est une grande réussite de l'architecture moderne, mais une réussite triste. De plus, comme tout a été construit très vite, il y a déjà ce qui arrive fréquemment avec les constructions modernes des matériaux qui se dégradent. Si le siège du gouvernement, le *Planalto Palace* un énorme

édifice de marbre blanc et de verre vert d'où partent tous les décrets et toutes les lois qui régissent le pays ne s'y trouvait pas, il n'y aurait pas une seule ambassade étrangère ! On meurt tellement d'ennui à Brasilia qu'à chaque week-end ou à chaque période de fêtes, tous ceux qui en ont les moyens ou la possibilité s'envolent pour Rio où ils retrouvent la joie de vivre... Je suis à peu près certaine qu'un artiste tel que vous, recherchant le pittoresque, ne s'y plairait pas. Certes, on pourrait y tourner un film, mais ce ne pourrait être qu'une nouvelle version de *Metropolis*.

Dès que l'avion décolla, elle redevint silencieuse... Curieuse créature, dont la blondeur avait de quoi surprendre dans ce Brésil où tout est tellement bruni par le mélange des races et le soleil. Et très jolie avec cela ! pensa Geoffroy: Élançée, manquant peut-être de classe, mais évoquant la silhouette d'un grand mannequin. Élegante aussi, portant à ravir une veste-tailleur et un pantalon de shantoung grège. Les lunettes teintées lui apportaient, en plus, une sorte de charme sophistiqué. Dès qu'elle commençait à parler, elle les relevait d'un geste instinctif sur son front, dévoilant ainsi son regard, d'un bleu limpide...

Si l'on avait pu mettre les deux femmes en présence, le contraste avec une Edna Monseca eût été saisissant alors que la Brésilienne réussissait à faire croire qu'elle ne pensait qu'au bonheur de son prochain dans la croisade pour la race indienne, la Belge donnait l'impression d'être surtout intéressée par la réussite commerciale d'une chaîne hôtelière. La première haïssait les étrangers et le tourisme alors que la seconde devait

tout mettre en œuvre pour attirer les visiteurs.

Brusquement, alors qu'il était perdu dans ses réflexions sur la diversité de la gent féminine, elle recommença à parler :

— Nous serons bientôt à Manaus. Le premier bâtiment que vous verrez quand l'avion descendra pour atterrir sera une raffinerie, édifiée sur un éperon qui domine le Rio Negro et qui traite le pétrole transporté du Pérou par bateaux plats.

Elle prit son temps avant d'ajouter, après un nouveau sourire ou une sorte de complicité semblait se mêler à une certaine ironie :

— Cela en attendant, bien entendu, que jaillisse des profondeurs du sous-sol amazonien le pétrole que différentes compagnies étrangères, mises en concurrence par le gouvernement brésilien, s'acharnent à trouver...

Une fois de plus, l'envoyé très secret de la S.F.E.P. sut conserver son calme.

— Vous croyez vraiment qu'il y a du pétrole sous l'enfer vert ? répondit-il. Je crains que l'on ne se fasse beaucoup d'illusions ! Ce n'est pas parce qu'on y a découvert, m'a-t-on dit, d'immenses réserves de bauxite ou de minerai de fer que l'on y trouvera obligatoirement l'or noir. Et pourquoi pas des mines d'or blanc ou de diamants pendant que nous y sommes ? Je ne sais si c'est là une manœuvre purement spéculative, mais je crains que l'on n'attribue à ce grand pays beaucoup plus de richesses qu'il n'en a.

— Détrompez-vous, cher monsieur. Le Brésil est probablement le pays le plus riche du monde. Et, quand cette richesse s'étalera ou se répandra, les États-Unis qui se croient encore les seuls champions du continent américain n'auront plus qu'à bien se tenir.

— Et les autres pays ?

— Le Brésil les nourrira.

— Dans d'immenses hôtels, genre caravansérails, que votre patron construira...

— Pourquoi pas ?

Elle enchaîna vite, voulant manifestement changer de conversation :

— Manaus est devenue, grâce à son magnifique aéroport, l'un des plus grands carrefours aériens d'Amérique du Sud. De Manaus vous pouvez rayonner non seulement dans tout le Brésil, mais aller au Pérou, en Colombie, au Venezuela, à Cuba, en Floride... Et pourtant, en 1889, ce n'était encore qu'une petite ville de dix mille habitants. Elle a pris son essor une trentaine d'années plus tard avec le boum du caoutchouc : ce fut une ville de quatre-vingt mille habitants. Puis vinrent les années de marasme. Ce qui l'a sauvée, c'est qu'on en a fait depuis une vingtaine d'années un grand marché. La population comprend aujourd'hui plus de deux cent mille âmes et, comme on y a moins bâti que dans d'autres villes telles que São Paulo ou autres, la crise du logement-s'y fait sentir. Ce qui oblige une grande partie des habitants à vivre entassés sur des maisons flottantes bâties sur des radeaux ou même dans des cabanes juchées sur des pilotis d'une hauteur démesurée, tout cela le long du fleuve... Ça rappelle un peu les sampans de Hong-Kong.

— Vous connaissez aussi Hong-Kong ?

— Oui. Dans mon métier, si l'on veut progresser, il faut beaucoup voyager pour voir comment vivent les gens... Nous commençons à descendre. Dans quelques minutes nous serons arrivés et nous nous séparerons pour aller retrouver respectivement ceux qui nous attendent...

— Croyez bien que je conserverai le plus agréable souvenir de la conversation que nous avons eue... Je crois même que je vous regretterai.

— Peut-être nous reverrons-nous...

— Je le souhaite de tout mon cœur ! Mais je m'aperçois à l'instant que j'ai manqué à tous les usages en omettant de me présenter : Geoffroy Morin.

— Et moi : Sylvie Bertille.

— J'aime beaucoup Sylvie...

— Je ne déteste pas Geoffroy : ce n'est pas un prénom tellement courant... Et il vous va.

— Si vous restiez comme moi pendant quelques jours à Manaus, peut-être pourrions-nous, à condition que ce ne soit pas une corvée pour vous, faire une sortie ensemble ?

— Je ne vous promets rien, mais j'essaierai de me rendre libre... Donnez-moi votre adresse.

— « Mes » amis m'ont fait réserver une chambre au *Tropical Hôtel*

— Ils ne pouvaient faire mieux : c'est le plus moderne et le plus confortable. Il n'est d'ailleurs pas ouvert depuis longtemps.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Dès que je le pourrai, je vous y téléphonerai.

— Vous ne me laissez pas d'adresse ? Ce n'est nullement pour vous importuner, mais, s'il me venait l'envie de vous faire porter quelques fleurs en souvenir d'un aussi charmant voyage, je serais bien embarrassé.

— L'attention est délicate : c'est elle seule qui compte... Véritablement, je ne peux pas vous donner mon adresse... Mais n'allez surtout pas croire que celle-ci soit douteuse ! La vérité, c'est que je vais habiter pendant ces quelques jours chez de très vieux amis de mon patron. Ils pourraient lui dire qu'un monsieur français m'a téléphoné ou envoyé des fleurs. Ça risquerait de produire mauvais effet ! On pourrait croire à des choses qui n'existent absolument pas.

— Je comprends. Alors, j'attendrai votre appel...

Après l'atterrissage et les formalités de contrôle et de douane, il la vit se diriger, suivie d'un porteur poussant sur un chariot ses bagages qui lui parurent importants pour une femme seule, vers une grosse voiture américaine où elle prit place à l'avant il regretta de ne pouvoir apercevoir le visage du conducteur. Celui-ci n'était même pas descendu du véhicule pour l'accueillir. Dès que le porteur eut placé les

bagages dans le coffre arrière, la voiture démarra.

Perplexe, accompagné lui aussi d'un porteur qui avait placé le précieux matériel cinématographique sur un autre chariot, il hésitait... Personne ne semblait l'attendre : ce qui le surprenait un peu de la part d'un homme tel qu'Emilio Broscani. Ce dernier lui avait pourtant dit, avant le départ de Rio, que l'un de « ses collaborateurs » se mettrait en rapport avec lui à Manaus. Il est vrai qu'il avait précisé « dès que vous serez au *Tropical Hôtel* ». Il n'y avait donc qu'à héler un taxi et à se faire conduire là où viendrait don Miguel Navarez y Toledo.

Pendant le trajet, assez rapide, de l'aéroport à l'hôtel, Geoffroy ne s'intéressa guère au paysage et à la ville dont il se réservait la découverte pour les jours suivants. Il lui fallait d'abord attendre à l'hôtel l'envoyé de l'homme au panama et aussi qu'Edna Monseca se manifestât. Ensuite seulement il pourrait agir utilement. Pour le moment ses pensées étaient ailleurs. Elles allaient vers Sylvie Bertille. Rien ne prouvait que la jolie blonde de l'avion se nommât ainsi, ni même qu'elle fût belge comme elle le prétendait. Son français n'avait aucune de ces tonalités savoureuses qui font le charme des authentiques Wallons et même des Bruxellois. Cette Sylvie pouvait bien être une Parisienne dont elle avait le chic et l'élégance.

Dans ce qu'elle avait dit, l'allusion au pétrole amazonien le laissait rêveur... Ne l'avait-elle pas lâchée intentionnellement pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas sans connaître la véritable raison de sa venue au Brésil ? En jouant les innocents, il avait pris la seule attitude valable, mais était-elle dupe ? Et qu'était donc cette activité hôtelière pour le moins étrange le long de la Transamazonique ? On ne l'imaginait guère s'occupant de motels...

Sans pouvoir se l'expliquer, il avait la conviction de s'être trouvé, par l'un de ces hasards dont la vie est coutumière, en compagnie d'une aventurière agissant pour le compte des Européens, à l'opposé d'Edna qui, elle, se conduisait en indigène passionnée. C'était peut-être stupide, mais il imaginait fort bien ces deux femmes en rivales et même en ennemies... Pourquoi aussi n'avait-elle pas voulu lui laisser son adresse à Manaus ou, tout au moins, un numéro de téléphone où il pourrait la joindre ? Cette histoire de « vieux amis » de son patron ne tenait pas debout. Lui téléphonerait-elle comme elle l'avait promis ? Rien n'était moins certain. S'il n'entendait plus parler d'elle, cela indiquerait que tout ce qu'elle lui avait dit d'elle-même était faux.

En arrivant au *Tropical Hôtel*, il fut agréablement surpris aussi bien par les dimensions que par l'architecture du bâtiment. L'ensemble de l'hôtel, de ses dépendances et du parc joliment dessiné qui l'entourait, s'étendait le long du Rio Negro sur plus de dix acres. Quant à

l'architecture, de style colonial, elle évitait l'erreur du gigantisme et apportait un caractère intime, et même assez gracieux, malgré les trois cent quarante chambres, toutes luxueusement aménagées. De sa fenêtre-terrasse, Geoffroy avait une vue panoramique étonnante sur la rivière. La salle de bains ultra-moderne, les appareils téléphoniques placés un peu partout, la télévision, le réfrigérateur et l'air conditionné prouvaient que le sens du confort avait fait d'immenses progrès en Amazonie. À ces facilités de vie s'ajoutaient, dans le complexe même, une admirable piscine, des saunas, un cinéma, des boutiques. On pouvait certainement faire là un séjour de rêve en oubliant* que l'enfer vert était tout proche. On y rencontrait aussi, déambulant dans les halls et sur les terrasses, des gens de toutes provenances et de toutes couleurs : des Allemands ventrus, de vieilles Anglaises squelettiques, des hommes d'affaires américains donnant l'impression d'être toujours pressés, des Japonais à la voix nasale et criarde, des Hindous réservés, des Chinois muets, des Portugais hautains, quelques Brésiliens quand même et pas un seul Français ! Ce fût cette dernière constatation qui l'étonna le plus, tout en lui apportant une certaine sérénité.

Car il souhaitait voir le moins de Français possible pendant tout le temps que durerait sa mission : il craignait en effet de se trouver en présence de l'un des ingénieurs-prospecteurs de la S.F.E.P. qui aurait pu le rencontrer à Paris quand il dirigeait le service contentieux et qui, sans le vouloir, l'aurait trahi en lui parlant devant des tiers : la personnalité fabriquée du cinéaste s'écroulerait aussitôt ! Or, maintenant qu'il avait la certitude de tenir l'un des maillons de la chaîne ennemie personnifié par Edna, il fallait soigneusement éviter le moindre impair.

Deux heures après son arrivée, s'étant installé dans l'un des moelleux pullmans du bar de l'hôtel et savourant un breuvage rafraîchissant qui rappelait le *pims-cup*, Geoffroy regardait passer tout le monde en attendant le moment où surgirait de la foule cosmopolite soit un messenger d'Edna, soit l'envoyé d'Emilio Brosconi. Ce fut ce dernier qui se présenta sous la forme adipeuse d'un personnage peut-être plus surprenant encore que l'homme au panama.

Autant Brosconi était mince et élancé, autant le nouveau venu était énorme : de taille près de deux mètres et de corpulence il devait approcher les cent vingt kilos. Comme Brosconi, il portait des favoris longs, mais grisonnants. La moustache aussi ignorait la teinture : elle était beaucoup plus fournie que celle de l'homme au crâne fendu et retombait « à la gauloise » de chaque côté de la bouche. Les yeux noirs, qui ne se cachaient pas derrière des lunettes teintées comme pour la plupart des gens que Geoffroy avait vus jusqu'à présent au

Brésil -, étaient surmontés de sourcils broussailleux dont l'épaisseur rappelait que l'on se trouvait dans une région à la végétation prolifique. Deux détails frappèrent Geoffroy... Malgré l'embonpoint, le vêtement de toile blanche était d'excellente coupe : ample, il n'engonçait pas le gros homme. Deuxième sujet d'étonnement : le personnage s'était avancé vers lui avec une légèreté assez surprenante pour des proportions aussi éléphantesques. Lorsqu'il marchait, il sautillait en donnant l'impression d'être monté sur des semelles à ressort : c'était aussi curieux que comique.

Le nouveau venu s'était découvert en pénétrant dans l'hôtel et tenait dans sa main gauche un panama en tous points identique à celui de Broscani. La voix était tonitruante, proportionnée aux dimensions de l'individu, chaleureuse. Elle sut s'exprimer dans le plus pur des français :

— Monsieur Morin ? Je me permets de me présenter puisque je sais que l'on vous a annoncé ma visite : Miguel Navarez y Toledo...

— Enchanté de faire votre connaissance, don Navarez...

— Cigare ?

— Non, merci.

— Vous ne m'en voudrez pas si je continue à fumer le mien ?

— Je vous en prie...

— Je ne peux pas me passer de cette drogue. Ce n'est qu'en expectorant des volutes de fumée que j'ai les idées claires... Ça ne vous incommode pas ?

— Pas le moins du monde... Emilio Broscani m'a dit que vous étiez péruvien ?

— J'en suis fier ! Pour rien au monde je n'aurais voulu être brésilien !

— Pourquoi ?

— J'appartiens à une race pure.

— Métissée cependant d'indien et d'espagnol ?

— Peut-être, mais il n'y a pas de sang noir chez nous ! Et nos Indiens, descendants directs des Incas, sont les plus nobles du monde...

Cela avait été dit avec une telle emphase que Geoffroy eut du mal à garder son sérieux. Il préféra faire dévier la conversation :

— Je constate avec plaisir que vous maniez très-bien la langue française.

— Tous les Péruviens tant soit peu cultivés parlent votre admirable

langue, la plus belle de toutes ! J'ai fait mes études à Lima dans un collège tenu par des religieux français. D'ailleurs, il n'est pas un Français ayant vécu au Pérou qui ne vous dira s'y être senti chez lui.

— Et pourquoi un homme comme vous, qui donne l'impression de tellement chérir sa patrie, a-t-il éprouvé le besoin de la quitter, pour venir dans un pays qu'il ne paraît pas tellement apprécier ?

— Le Pérou, hélas, et malgré toutes les légendes répandues, est loin de posséder les richesses du Brésil ! Si j'y étais resté, je serais encore pauvre tandis qu'ici je suis riche.

— Vous avez une profession ?

— Qui n'en a pas aujourd'hui, cher monsieur ? Comme Emilio Broscani, je travaille dans l'import-export... Depuis que Manaus est devenue une ville franche, c'est l'endroit rêvé pour ce genre d'activité.

— Et qu'est-ce que vous importez ou exportez ?

— Un peu de tout, mais je dois reconnaître que nous importons plus que nous n'exportons : le Brésil est tellement neuf qu'il a encore besoin de beaucoup de produits en ce moment. Pourtant le jour n'est pas éloigné où, non seulement il se passera de tout le monde, mais où il aidera même la vieille Europe épuisée ! Vous-même, m'a expliqué Broscani, êtes ici pour réaliser une sorte de reportage cinématographique sur la pitoyable situation des dernières tribus indiennes ?

— C'est cela.

— Je vous félicite pour votre courage, car, entre nous, même si votre film est une grande réussite, je me demande si cela servira la cause des Indiens.

— Pessimiste à ce point ?

— Non, clairvoyant...

— C'est curieux : Broscani m'a tenu à peu près le même langage.

— Tous les gens pourvus de bon sens vous diront cela. Et croyez-moi : Emilio, avec qui je suis en rapport d'affaires depuis de nombreuses années, n'en manque pas ! Il connaît très bien les besoins actuels de ce pays en voie d'expansion et plus particulièrement les problèmes que pose la construction des nouvelles routes... Pensez-vous sérieusement que vous et moi nous serions en train de deviser tranquillement dans cet hôtel ultra-moderne et confortable au bord du Rio Negro s'il n'y avait pas eu le progrès ? La sauvegarde à tout prix des Indiens va à l'encontre du progrès... Qu'on les parque dans quelques réserves, je veux bien, mais que l'on ne se serve pas de cette arme philanthropique pour empêcher des millions d'hommes civilisés

de vivre correctement.

— Parce qu'à votre avis les Indiens ne le méritent pas ?

— Ils ont droit à la vie mais pas aux bienfaits du progrès dont ils ne sauront jamais profiter et qui chaque fois que l'on a voulu les leur faire découvrir les ont conduits à une extermination progressive mais sûre.

— Là, vous parlez comme une femme intelligente à qui j'ai eu le plaisir d'être présenté à Rio de Janeiro précisément par Broscani. Elle m'a affirmé avec une noble fougue qu'elle s'insurgeait contre l'ingérence des Blancs dans la vie des tribus indiennes. Mais ses raisons ne devaient pas être les mêmes que les vôtres... Elle, c'était pour que ces derniers représentants d'une race en voie de disparition puissent continuer à vivre; vous, ce serait plutôt pour les laisser crever de faim dans leurs réserves !

— Je pense raisonner en homme évolué, cher monsieur, comme l'ont fait mes ancêtres qui ont conquis le Pérou... Parce que, pour le problème des Indiens, nous ne redoutons personne dans mon pays ! Pas plus qu'en Colombie ou en Bolivie ! Depuis des siècles, nous avons fait nos preuves dans ce domaine : nous sommes des experts... Nous avons su conserver un grand nombre d'indiens pour certains travaux agricoles ou autres dont quelques-uns, je le reconnais, tels que l'extraction du cuivre, du fer ou de l'étain dans les mines, sont assez pénibles qui ne conviennent pas aux Blancs. Seulement l'ennui, ici, c'est que les Indiens du Brésil constituent une main-d'œuvre détestable ! Que serait devenu le Brésil sans le transfert de millions d'hommes et de femmes de couleur qui ont apporté à la mise en valeur de ses terres la musculature qui lui manquait ?

— Vous avez de ces expressions, don Navarez ! Vous accepteriez de redire cela devant un magnétophone, si je vous enregistrerais ? Ça pourrait constituer un curieux début pour mon film...

— Pourquoi pas ? J'ai le courage de mes opinions... L'ennui, c'est que je ne suis guère photogénique ! Nous verrons ça plus tard... Pour le moment, Broscani m'a demandé de me mettre à votre disposition pour vous aider dans vos entreprises si le besoin s'en faisait sentir...

— C'est-à-dire ?

— On ne sait jamais ce qui peut arriver à un jeune cinéaste dont le cœur est peut-être trop généreux ou l'âme trop sensible !

— Si votre ami vous a parlé de moi, il a dû préciser que la « sensibilité » et moi, ça faisait deux !

— Il me l'a dit en effet... C'est pourquoi il a pour vous une certaine

estime.

— J'en suis ravi ! Et cela devrait faciliter nos rapports puisque c'est lui-même qui m'a révélé votre nom et annoncé votre visite... Précisément, à ce sujet, peut-être faudrait-il que vous et moi nous nous mettions d'accord sur quelques points avant de collaborer... Broscani ne vous a parlé que de mon film ?

— Pas uniquement.

— Que vous a-t-il expliqué d'autre ?

Don Miguel prit un air mystérieux qui le fit ressembler à l'un de ces espions hauts en couleur qui foisonnent dans les westerns américano-mexicains. Et, pour la première fois, il confia à voix basse :

— Je sais tout !

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que le film n'est pas l'unique raison de votre présence ici. Qu'il y a autre chose de beaucoup plus important qui exige que nous vous aidions, Broscani, moi et toute notre équipe.

— Elle est nombreuse ?

— Ce n'est pas le nombre qui fait la qualité. Disons qu'elle est solide.

— Broscani vous a-t-il dit qu'Edna Monseca avait accepté de jouer le rôle de « conseillère » pour la réalisation de mon film ?

Don Miguel eut un sourire avant de répondre :

— Nul choix ne pouvait être plus judicieux ! Edna connaît admirablement le problème de la protection des Indiens : on pourrait même dire que c'est la seule chose à laquelle elle s'intéresse vraiment... Et moi je la connais bien !

— Serait-elle l'une de vos amies ?

— Vous feriez mieux de dire : l'une de mes plus grandes ennemies ! Elle me déteste : il faut croire que je ne suis pas son type d'homme.

— Et vous lui rendez ce sentiment ?

— Moi ? Je l'adore !

— De la même façon que Broscani, sans doute ?

— C'est un peu cela...

— Depuis combien de temps la connaissez-vous ?

— Depuis son adolescence.

— C'est peut-être pour cela qu'elle ne vous aime pas ?

— Peut-être... Et je pense, cher monsieur Morin, qu'il est préférable que ceux, comme Emilio et moi, à qui l'on a confié la tâche de vous venir en aide ne soient pas de trop grands amis-, de cette femme. À cette seule condition l'équilibre des forces sera maintenu, car elle peut être redoutable !

— Savez-vous que, si je suis ici à Manaus et même dans cet hôtel, c'est parce qu'Edna m'a fait dire par Broscani de m'y rendre pour attendre de ses nouvelles...

Je le sais. Et c'est la raison pour laquelle, Emilio n'ayant pu vous accompagner, j'ai pris le relais... Cela vous intéresserait-il de visiter la ville en ma compagnie ? Je ne pense pas que votre « conseillère » vous donne signe de vie avant demain car, si nos renseignements sont exacts, elle n'est pas actuellement à Manaus, ni dans la région. Aussi devriez-vous profiter de ce répit pour vous familiariser avec le genre d'existence que l'on mène sur l'une des rives du plus grand fleuve du monde... Je vous emmène ?

— Allons...

La voiture personnelle de Don Miguel Navarez y Toledo était aussi stupéfiante que son propriétaire. Les dimensions démesurées de cette longue et large Cadillac étaient à l'échelle du colosse au cigare. La teinte « fraise écrasée. » du véhicule décapoté n'était pas des plus heureuses, ni la couche de dorure appliquée sur les pare-chocs. Dans un pareil wagon, il était difficile de passer inaperçu : ce qui d'ailleurs n'était pas le but recherché par son propriétaire. Installé sur la banquette arrière qui semblait à peine suffisante pour recevoir son volumineux postérieur, il donnait ordre sur ordre en portugais au chauffeur noir qui répondait au charmant prénom de Pépé. Vêtu d'un uniforme de toile blanche à épaulettes dorées, celui-ci portait une large casquette plate, blanche et galonnée à souhait, qui le faisait ressembler à un capitaine de navire d'opérette. Entre deux vociférations adressées à Pépé, don Miguel s'amusait à appuyer sur les boutons qui faisaient monter ou descendre électriquement les vitres, ceux de la radio et des minicassettes qui répandaient exclusivement des flots de marches bruyantes, celui enfin permettant d'ouvrir le petit bar placé derrière les sièges avant et où se trouvaient des verres et des bouteilles de champagne bien frappées.

C'était tout juste si Geoffroy, installé à la droite de don Miguel, avait eu droit à un cinquième de place à l'arrière : enfoncé dans le siège, son buste émergeant avec difficulté, il donnait l'impression d'être écrasé par son voisin qui ne cessait de gesticuler en fournissant des explications tout le long du parcours et en faisant le plus souvent les questions et les réponses sans laisser à son hôte le temps d'ouvrir la

bouche :

— Manaus n'est au fond qu'une ville aquatique qui a su trouver sa place au bord du fleuve en grignotant son espace vital sur la jungle de la forêt. Sa population augmente de jour en jour. C'est pourquoi vous voyez ces maisons flottantes, édifiées sur ces grossiers radeaux et dans lesquelles vit une partie de la population, pourquoi aussi il y a toutes ces cabanes juchées sur des pilotis démesurés le long du fleuve ou même dans les *igarapés*, ou canaux, qui serpentent à travers la ville. Car ici, c'est le fleuve qui régenté tout : le commerce et le climat Ses riverains l'appellent, avec une sorte de respect, *Rio Mar* ou fleuve-mer tellement ses dimensions et sa puissance sont grandioses !

» Je ne voudrais pas vous faire un cours de géographie, mais il paraît indispensable puisque vous êtes appelé à vivre pendant quelque temps parmi nous que vous sachiez que six mille cinq cents kilomètres séparent les sources, situées dans la cordillère des Andes péruviennes, du littoral de l'Atlantique. Chaque seconde, quatre-vingt mille mètres cubes d'une eau jaunâtre sont déversés en moyenne dans l'Océan. La profondeur de son lit oscille entre vingt et cent trente mètres : ce qui permet une navigation continue. La largeur, elle, change constamment : elle va de cinq kilomètres à plus de cent : à l'embouchure, sur l'Atlantique, quand on est sur le fleuve, on n'aperçoit pas les rives. Comme le fleuve coule et s'étale à travers la plus grande forêt tropicale de la terre, l'humidité est permanente et la chaleur étouffante. Maintenant que nous ne sommes plus dans l'hôtel, qui est conditionné, vous pouvez le constater... Évidemment, je n'aurais qu'à appuyer sur ce petit bouton pour que la capote de ma voiture se referma aussitôt, ainsi que les vitres; ensuite, en actionnant cet autre bouton, une brise fraîche ferait nos délices car la voiture possède elle aussi l'air conditionné. Mais je préfère que nous roulions ainsi à découvert, pour vous permettre de mieux voir...

De mieux voir, pensa Geoffroy, mais surtout de se faire voir ! Don Miguel y tenait absolument : l'incognito n'était pas fait pour lui... Il donnait d'ailleurs l'impression de connaître beaucoup de monde ! Toutes les deux ou trois minutes, il adressait de larges coups de chapeau à d'autres automobilistes ou même à des piétons qui, le plus souvent, répondaient à son geste avec la mine ahurie de gens pris au dépourvu et se demandant quel pouvait être ce grand personnage qui condescendait à les saluer avec une telle magnificence. Mais, à chaque fois, jamais découragé, don Miguel confiait à Geoffroy :

— Même s'il ne me reconnaît pas, moi je sais qui il est... C'est cela qui compte ! Avez-vous soif ?

Il avait déjà appuyé sur le bouton ouvrant le bar où attendaient les

bouteilles.

— Mon Dieu...

— Ce champagne est très frais... C'est ma marque préférée : je crois que c'est aussi celle que l'on sert à l'Élysée pour des hôtes illustres. Conformons-nous au protocole français.

Une bouteille fut débouchée et deux coupes remplies. En levant la sienne, le gros homme dit de sa voix de stentor :

— Buons vite, ami, avant qu'il ne tiédisse avec cette damnée chaleur ! D'abord « à la France ! »... Ensuite « au Brésil ! »

— Au Pérou ! surenchérit Geoffroy.

— Ça, c'est gentil... Ne trouvez-vous pas exquis de déguster ce breuvage divin alors que nous roulons en décapotable au bord de l'Amazone ?

Et il enchaîna en portugais à l'adresse du chauffeur :

— Pépé, fie; conduis pas trop vite ! Laisse-nous savourer ce moment de vrai luxe...

Après avoir ingurgité goulûment le contenu de sa coupe, il la remplit à nouveau à ras bord et dit, en français cette fois :

— J'aime le champagne parce que c'est un breuvage gai ! Vous paraissez assez surpris par ma manière d'agir. Vous avez tort, car Manaus est peut-être la ville du Brésil où l'on a su le mieux vivre durant la période faste du caoutchouc... D'abord tous les gens d'un certain niveau y parlaient français comme au Pérou : cela parce que les enfants y étaient éduqués par des gouvernantes que l'on faisait venir de France à grands frais... On allait en Europe deux fois par an et je vous jure qu'en ce temps-là c'était un voyage ! On y dépensait un argent fou ! C'est sans doute de là que sont venus la réputation de richesse des Brésiliens et le merveilleux personnage de *La Vie Parisienne* l'opérette d'Offenbach, qui chante : « *Je suis brésilien, j'ai de l'or...* » Ce qui n'était pas tellement faux ! Certains grands patrons du caoutchouc n'hésitaient pas à offrir des jouets en or à leurs enfants et des diamants aux danseuses... Les hommes, qui Vivaient pratiquement nus au milieu de la jungle, envoyaient leurs chemises à Londres un voyage de vingt-cinq mille kilomètres, aller et retour parce que, affirmait-on alors, c'est là seulement qu'elles étaient bien repassées ! C'était la belle, la grande vie pour les colons !

— Et pour les Indiens ?

— Ils ne comptaient pas à cette époque : on ne s'occupait pas d'eux comme aujourd'hui où l'on en parle beaucoup trop ! Il faut une juste moyenne en tout. Encore un peu de champagne ?

— Non, merci, répondit Geoffroy, assez sèchement.

Le gros homme le regarda, d'abord étonné. Puis, réalisant que l'évocation des splendeurs douteuses d'un passé à jamais révolu ne plaisait qu'à moitié à celui qu'il cherchait à éblouir, il ordonna au chauffeur :

— Arrête, Pépé ! Nous sommes devant le marché aux poissons. Descendons faire quelques pas, cher ami. Je crois que cela vous intéressera...

Les bâtiments du marché étaient en fer forgé. Ils avaient été importés d'Europe, puis assemblés pendant les années prospères de 1890-91. Don Miguel expliqua :

— Tous ces poissons, qui viennent pour la plupart du Rio Negro, ont été apportés par des bateliers vers 14 heures. La vente a commencé presque immédiatement : il y a plus de trente espèces différentes... Presque tous « nos » poissons ont des noms indiens parce qu'il faut bien reconnaître à ces derniers de fabuleux dons de pêcheurs... Ce poisson orange et marron se nomme le *acaruaçu*, celui-ci est le *tucunaré*. L'un et l'autre sont d'une qualité rare : comme tous les Français, qui sont gourmets, vous ne pourrez pas résister à leur saveur... Celui-là est le *pirarucu* qui porte au Pérou un autre nom : c'est un poisson au goût assez quelconque, mais qui offre l'avantage de pulluler dans le fleuve-mer. Il pèse dans les soixante-dix livres, mais certains, d'une longueur de neuf pieds, pèsent deux fois plus... Il y a encore des poissons beaucoup plus gros tels que le *piraíba*, ou poisson-chat, qui atteint trois cent cinquante livres et qui c'est arrivé, mais rarement, à l'encontre de ce que l'on dit peut avaler un enfant... Il en existe un autre, le *candiru*, ou petit poisson-chat; mais il ne se vend pas parce qu'il n'est pas comestible. Il offre la particularité, de se faufiler dans les orifices des nageurs et de s'y loger grâce à ses ouïes armées. On ne peut le retirer que par une intervention chirurgicale, parfois très grave... Maintenant changeons de décor : je vais vous emmener dans le plus beau quartier de la ville... En route, Pépé ! Conduis-nous au théâtre Amazonas.

— Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

— Ce théâtre, amigo... Me permettez-vous de vous appeler ainsi ?

— Si cela peut vous faire plaisir.

— Un immense plaisir ! Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai toujours préféré utiliser ce qualificatif dans ma langue natale : l'espagnol... Surtout au Brésil où l'on ne parle pratiquement que le portugais. Donc, amigo, le théâtre Amazonas a tout, absolument tout ce qu'il faut pour étonner le visiteur ! Son nom lui convient, car je le tiens pour l'un des

plus hauts lieux de l'Amazonie. Il constitue le plus fabuleux vestige du temps où Manaus connaissait sa splendeur avec le boom du caoutchouc. Il est l'œuvre de l'École royale d'Architecture du Portugal. Dû aux libéralités des rois du caoutchouc de la Belle Époque, ses marbres sont venus de Carrare et ses lustres de Murano. Tout cela, naturellement, a été apporté par le fleuve. Il est impossible de chiffrer aujourd'hui le nombre de milliards qu'il a coûté ! Il a connu tous les triomphes et tous les drames, tel celui de ce grand orchestre de Vienne qui fut engagé spécialement à prix d'or pour des concerts de gala, et dont les musiciens, décimés par les fièvres et les maladies tropicales, ne retournèrent jamais en Europe !... Le voici. Qu'en pensez-vous ?

La bâtisse était colossale et, il fallait le reconnaître, d'un goût-discutable, mais quand même moins douteux que les squares entourant, le théâtre, où foisonnaient des kiosques extravagants et des fontaines peuplées de chérubins roses. Pendant le trajet du marché aux poissons jusqu'au théâtre, la voiture était passée devant une caserne où Geoffroy avait été assez surpris de voir, montant la garde de chaque côté de l'entrée, deux soldats factices ressemblant à des personnages du musée Grévin : un zouave et un fantassin en pantalons rouges vêtus* d'uniformes français de 1850. Ce qui lui avait paru fantastique aussi, pendant cette promenade, avait été la vision, sur le port du plus grand quai flottant du monde. Celui-ci construit par les Anglais, était articulé de façon à s'adapter aux fluctuations du fleuve, dont le niveau, avait expliqué don Miguel, pouvait varier de dix à treize mètres dans la même année.

— Une visite de cet Opéra s'impose, déclara le Portugais. Nous allons y pénétrer par l'entrée des artistes. Ce théâtre sert d'ailleurs très peu et n'ouvre ses portes que lorsque passent de grandes tournées nationales ou internationales. Il vient d'être restauré après avoir été fermé pendant des années. Les aménagements et la décoration intérieure vous surprendront. Le concierge, qui est également le gardien de ce temple de l'art, est une autre de mes relations. Je vous l'ai dit : je connais tout le monde à Manaus... Venez, amigo.

Quelques minutes plus tard, après avoir suivi le gardien dans des couloirs rappelant ceux que l'on découvre, côté coulisses, dans tous les théâtres, ils se retrouvèrent installés, don Miguel et lui, dans deux fauteuils, en plein centre de la vaste salle plongée dans une demi-obscurité. Les proportions étaient comparables à celles du Palais Garnier; le luxe tapageur de l'ornementation où les ors dominaient était ahurissant. La scène, immense et vide de décors, n'était éclairée que par des lampes de secours, allumées en permanence.

— Essayez, reprit don Miguel, d'imaginer ce qu'a pu être une soirée de gala à la grande époque de la prospérité de la ville en 1900 !

Les rivières de diamants ruisselaient sur les décolletés des femmes les plus riches alors de tout le Brésil... Puis ce fut la faillite de l'exploitation du caoutchouc. Ce théâtre Amazonas devint un fabuleux opéra oublié qui fut laissé à l'abandon. Pensez, amigo, qu'il n'y a pas si longtemps avant que commencent les travaux de réfection cette scène que vous voyez était envahie par la végétation de l'enfer vert ! Dans les loges d'artistes désertées-grimpaient des lianes le long de murs où étaient restés accrochés des tutus de danseuses ou des costumes du répertoire italien ! Quant à la poussière qui recouvrait le tout, il vaut mieux ne pas en parler...

L'intarissable Péruvien s'était tu. Geoffroy rêvait à ce passé aussi brillant qu'éphémère; il croyait même entendre, montant de l'immense fosse d'orchestre, vide elle aussi, les partitions de Verdi ou de Puccini... Puis il se passa une chose étrange : les grands airs du répertoire se fondirent en une plainte musicale et monotone qui semblait provenir d'innombrables tambours cachés dans la fosse. Et les ballerines classiques que Geoffroy avait cru voir surgir sur le plateau, gracieuses et éthérées, juchées sur leurs pointes, se métamorphosèrent en prêtresses à *l'Exu*. Elles tournoyaient inlassablement cheveux dénoués, longue robe blanche sur le rythme de plus en plus lancinant des tambours fantômes. Et leur cercle s'élargissait, puis s'ouvrait pendant que toutes tendaient les mains vers le côté jardin de la scène pour annoncer et accueillir la danseuse étoile... Celle-ci apparaissait, frénétique et rugissante, répandant des imprécations rauques, profondes, comme, tirées de ses entrailles et incompréhensibles pour le commun des mortels. Vêtue elle aussi d'une robe blanche dont le bas était orné d'une bordure de dentelle, elle avait le visage à demi voilé par une mousseline noire...

C'était Edna, redevenue la prêtresse Evaltina et dont les yeux lançaient à nouveau des éclairs. Terrifiante, sublime et grandiose, elle avait envahi le plateau. Le reste ne comptait plus : les autres danseuses, le luxe des rouges et des ors, le lieu et le temps. Geoffroy avait l'impression que l'envoyée du diable se déchaînait pour lui, parce qu'il se trouvait là... Était-ce un mirage dû à la fantasmagorie qui hante toujours la scène d'un, théâtre ? Ces furies qui avaient repris leur ronde infernale en brandissant des lances, telles des walkyries d'un nouveau monde, contre l'ennemi blanc lui, Geoffroy venu d'au-delà des mers, n'étaient-elles pas la réincarnation de ces femmes guerriers, semblables aux Amazones de la mythologie grecque, qui avaient attaqué Francisco de Orellana, le premier explorateur de l'Amazonie en 1542 ? Jusqu'à sa traversée du continent, *Maranon* avait été le nom du fleuve-mer, mais, après ce combat livré contre des femmes, son chroniqueur, Frère Carjaval, n'avait pas hésité à l'appeler

N'était-il pas logique, et même juste, qu'elles fussent à nouveau là, sur la scène du théâtre Amazonas, édifié tout près du fleuve, pour le défendre, ainsi que toute la ville de Manaus, contre les envahisseurs ?

— Vous rêvez, amigo ? demanda la voix de don Miguel avec une douceur peut-être inspirée par la majesté du décor.

Et cela ramena le Français à la triste réalité d'une scène vide. La vision du sabbat des Amazones, conduites par leur prêtresse, s'évanouit Geoffroy répondit faiblement, comme un homme saoulé par un songe :

— Oui. J'ai dû rêver.

— Je reconnais qu'il y a de quoi ! Tous ceux qui, comme vous, entrent ici pour la première fois sont les victimes d'étranges hallucinations. Ils ne comprennent surtout pas comment on a pu édifier un tel monument en un pareil endroit. La seule explication est l'orgueil incommensurable de ceux qui se crurent pour toujours les rois du caoutchouc. Mais; pour peu que l'on se donne la peine de transposer une pareille aventure en nos temps actuels, pourquoi ne pas penser qu'un jour prochain un prince arabe du pétrole cet élixir béni d'Allah décidera de construire en plein désert le plus beau théâtre du monde dans lequel s'exhiberont à prix d'or les plus illustres vedettes ? Évidemment, cela ne durera peut-être pas plus longtemps que l'aventure du caoutchouc au Brésil, surtout si ce dernier pays se venge de son échec en trouvant en Amazonie l'or noir capable de concurrencer celui du Moyen-Orient... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Moi ? Je ne pense jamais ! Je me contente d'observer et d'écouter les autres.

— Vous êtes un sage ! Pourtant, j'avais cru comprendre, par l'intermédiaire d'Emilio Brosconi, que des amis qui vous étaient chers s'occupaient de ces gisements de pétrole amazoniens.

— Oh ! vous savez... Connaissez-vous aujourd'hui quelqu'un dans le monde qui ne rêve pas de trouver un puits de pétrole ? Où m'emmenez-vous maintenant ?

— Où cela vous fera plaisir.

— J'aimerais rentrer à l'hôtel.

— Ce prodigieux théâtre ne vous intéresse donc pas ? demanda don Miguel.

— Je pense y avoir découvert tout ce qu'il y avait à voir... Et à quoi bon s'attarder sur les splendeurs du passé ? Ramenez-moi.

Ce qu'il ne voulait pas et ne pouvait pas expliquer au Péruvien était que la seule chose importante pour lui pendant cette visite du théâtre était ce qu'il y avait vu en imagination : la vision inattendue de la prêtresse, transformée en reine des Amazones sur une scène vide de toute autre vie... Une telle, apparition n'était-elle pas un avertissement ? Ne signifiait-elle, pas qu'à ce moment même Edna pensait à lui et que la distance qui les séparait n'existait plus ? Est-ce qu'il n'y avait pas dans ses imprécations une mise en garde ? « Retourne où je t'ai fait dire par Broscani de m'attendre. C'est là seulement que tu recevras de mes nouvelles pour la mise à exécution du projet sur lequel nous nous sommes mis d'accord. » Et cet endroit n'était pas le théâtre, ni le marché aux poissons, mais le *Tropical Hôtel*. Un instinct secret peut-être même une mystérieuse voix intérieure ressemblant à celle d'Edna -lui commandait d'obéir. Était-ce un début d'envoûtement ? De toute façon, il se sentait incapable de résister à l'appel.

Arrivé à l'hôtel, il n'eut plus qu'un désir : se débarrasser au plus vite de l'encombrant cicerone dont les bavardages finissaient par être exaspérants. Il le fit en termes à peine polis :

— Je suis fatigué, don Miguel... S'il m'arrivait d'avoir besoin de vous, où pourrais-je vous joindre rapidement ?

— Vous n'aurez qu'à dire au portier : « Je désire voir don Miguel au plus vite ! » Ça suffira : lui aussi me connaît et sait où me trouver à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit Bonsoir, amigo... Il me reste à vous souhaiter le meilleur repos.

Le gros homme s'éloigna pour rejoindre sa voiture, après avoir, en guise de salut, balayé le sol de son panama.

Avant de gagner sa chambre, Geoffroy prit soin de vérifier si quelqu'un l'avait fait demander. Il n'y avait, eu aucun appel

Il se fit monter des fruits pour tout repas et attendit la nuit pour s'installer dans un rocking-chair, sur sa terrasse privée. De là, il put regarder passer les-flots de l'Amazone qui, à cette heure, avaient pris une teinte uniformément noirâtre. Une fois de plus, il était fasciné. Ce fleuve, qui parcourait autant de distance qu'il y en a entre New York et Rome et déversait dans l'Atlantique quatre-vingt mille mètres cubes d'eau à la seconde, méritait bien le nom de *fleuve-mer* que lui avaient donné les Indiens. Mais la forêt qui l'entourait n'était-elle pas encore beaucoup plus gigantesque ? Ne s'étendait-elle pas sur une plaine de sept mille kilomètres carrés à travers le massif des Andes, l'État de Goiás et le tampon de la Guyane ? N'y poussait-il pas un quart des arbres de notre planète ? N'était-ce pas aussi dans ce monde hostile, où l'eau et la terre donnaient l'impression de n'avoir pas encore été

séparés par la puissance divine, que vivaient ces Indiens réduits à quelques peuplades refoulées au fond de prétendues « réserves » et qu'une Edna Monseca s'acharnait à protéger par tous les moyens ? À peine le nom eut-il surgi dans ses pensées que le visage aux yeux de braise apparut dans le miroitement des eaux. Comme si le fleuve-mer lui-même se féminisait au point d'avoir tour à tour les frémissements, la douceur, l'impétuosité de celle qui était capable de prendre n'importe quelle apparence. Rien n'est plus vivant ni plus varié qu'un fleuve dont le cours sait changer d'aspect à chaque détour en s'amalgamant au paysage qu'il traverse, en reflétant aussi les ciels changeants qui le surplombent. Comme Edna, l'Amazone était une femme terrible et passionnée. Elle pouvait débiter à la seconde les bienfaits de sa fraîcheur ou les méfaits de ses crues, les merveilles ou les horreurs...

Et lui, Geoffroy, était là, attendant passivement -sans pouvoir rien faire d'autre qu'un appel lui vînt de cette femme, dont il ignorait l'existence une semaine plus tôt. En regardant couler ce fleuve-mer et en l'associant à l'image d'Edna, son entreprise lui parut insensée. Vouloir connaître Edna et les mobiles qui la faisaient agir, n'était-ce pas une œuvre surhumaine ? Qui a jamais pu percer le secret fabuleux du fleuve-mer ? Tenter d'être plus fort qu'Edna, n'était-ce pas imiter ces chercheurs de caoutchouc qui avaient remonté le fleuve, empilés dans des bateaux, pour débarquer sur les rives de l'enfer vert où la plupart d'entre eux s'étaient perdus ? Tout cela parce que, du nord-est du Brésil jusqu'à la vieille Europe, la prodigieuse rumeur s'était répandue qu'une nouvelle forme de richesse, due à l'incision d'un arbre miraculeux, se trouvait à la portée de tous : il suffisait d'avoir le courage, ou l'inconscience, de se lancer dans l'aventure de la forêt.

Toute l'histoire de la conquête de l'Amérique latine n'était-elle pas tissée de mirages, depuis les *Conquistadores* espagnols qui avaient escaladé la cordillère des Andes à la recherche d'un Eldorado qui n'existait pas, jusqu'aux *Bandeirantes*, ces aventuriers qui rêvaient des diamants enfouis dans l'État de Minas Geiras, en passant par les cavaliers de Mendoza qui abandonnèrent le Mexique pour aller dans le désert du Texas à la découverte d'une ville de rêve où les rues étaient pavées de pierres précieuses et où les Indiens somnolaient sous des arbres ornés de cloches d'argent ?

Prenant brutalement conscience de sa situation, l'envoyé de la S.F.E.P. se demanda si son expédition ne se terminerait pas comme celles de ces hommes qui, longtemps avant lui, étaient partis pleins d'espairs et d'ambitions pour le Nouveau-Monde. Qu'il existât, dans le sous-sol de l'Amazonie, de fabuleuses réserves pétrolières, on en était sûr, à commencer par les dirigeants et les techniciens de la S.F.E.P.,

mais qu'à lui seul il parvînt à découvrir le grand secret qui se cachait derrière Edna Monseca, rien n'était moins certain ! Était-ce la longue contemplation du fleuve-mer qui lui inspirait de telles pensées ? À moins que ce ne fût la double apparition, sur la scène du théâtre Amazonas et dans le miroir du fleuve lui-même, du visage obsédant de l'envoûteuse ? Au théâtre, elle avait le masque démoniaque d'Evaltina la prêtresse; dans la rivière, elle avait retrouvé la langueur passionnée d'Edna... En réalité, le Français ne savait plus où il en était.

Ce fut comme dans l'hôtel de Rio de Janeiro la sonnerie du téléphone qui, en pleine nuit, le ramena à la réalité.

— Rêveriez-vous encore, amigo ? demandait la voix grasseyante de don Miguel.

Geoffroy aurait volontiers étouffé cette voix qui venait lui voler son rêve. Pourtant, c'est avec flegme qu'il répondit :

— Contrairement à ce que vous semblez penser de moi, don Miguel, je n'ai rien d'un rêveur... Je serais plutôt du genre « homme pratique ». Je vous écoute : que se passe-t-il ?

— Il se passe, amigo, que vous partez demain matin. Je reviendrai vous chercher à 10 heures. Surtout ne soyez pas en retard !

— Vous semblez me considérer comme un employé auquel on donne des ordres. Je n'aime pas cette façon d'agir ! C'est vous et vos amis qui devez-vous mettre à ma disposition, non pas moi à la vôtre !

— Je sais, je sais, amigo ! Surtout ne vous fâchez pas ! Si vous devez quitter aussi vite Manaus, c'est précisément parce que c'est nécessaire à la réussite de votre projet...

— Non. Vous savez très bien que je ne suis venu ici, sur les conseils de votre ami Broscani, que pour y rencontrer quelqu'un que vous connaissez et dont je n'ai pas à vous dire le nom par téléphone. Donc je ne bougerai pas !

— Oh ! Vous me faites une peine immense ! Ne pas croire à ce que dit Don Miguel Navarez y Toledo, c'est fantastique ! Si vous pouviez me voir au bout du fil, vous constateriez que votre scepticisme à mon égard m'a fait monter les larmes aux yeux...

— Votre chagrin ne m'émeut pas : quelques gouttes d'eau en plus à Manaus, ce n'est pas catastrophique !

— Vous avez toujours le mot de la fin ! Vraiment, vous me plaisez. Et vous avez mille fois raison sur un point : il est des choses que l'on ne peut pas dire par téléphone... Accepteriez-vous de me recevoir maintenant ? Je pourrais être dans votre appartement d'ici à un quart d'heure.

Geoffroy eut une légère hésitation avant de répondre :

— Venez.

En raccrochant, il savait très bien pourquoi il avait hésité : le gros homme ne lui inspirait guère plus confiance que le squelettique Broscani. Peut-être même était-il plus répugnant. Son aplomb, sa suffisance et ses bavardages étaient insupportables... Pourtant, n'était-il pas l'un des maillons de la chaîne d'aide et aussi d'éventuelle protection -qui était mise à sa disposition par Edmond de Tamec ? Il lui fallait reconnaître aussi que seule cette équipe d'aventuriers lui permettrait de reprendre contact avec Edna. Il devait donc les supporter, même si les contacts personnels avaient quelque chose d'odieux.

Quinze minutes plus tard, le Péruvien était là.

— Qu'est-ce que je vous offre ? demanda Geoffroy.

— Rien, amigo ! Je ne bois jamais la nuit.

— Même pas un peu de champagne ? Il y a deux bouteilles dans le réfrigérateur qui me paraît être aussi bien garni que celui de votre voiture.

— Ne cherchez pas à me tenter ! Contrairement à beaucoup de gens, je n'aime boire qu'en plein jour, quand la chaleur est étouffante et lorsque les autres me regardent comme cet après-midi... Ici ce n'est pas le cas puisque nous sommes, vous et moi, dans l'intimité.

— Curieuse intimité ! Et votre sobriété nocturne ne m'empêchera pas de vider un verre de scotch à votre santé.

Il se servit, tandis que Don Miguel, affalé dans un fauteuil, s'épongeait le front qu'il avait perpétuellement en sueur.

— Dites-moi maintenant pourquoi je dois quitter Manaus demain matin ? demanda Geoffroy.

— Si vous restiez ici, vous perdriez votre temps : votre belle amie n'y viendra sans doute pas.

— M'aurait-elle fait dire par Broscani de me déplacer jusqu'ici uniquement pour le plaisir de me poser ce que nous appelons en France « un lapin » ?

— Pas exactement. Nous sommes très bien renseignés : Edna Monseca souhaite vous revoir le plus rapidement possible, mais malheureusement elle doit accomplir en ce moment même une mission qui lui tient à cœur et cela à quelques centaines de kilomètres d'ici. C'est pourquoi nous avons pensé...

— Qui cela « nous » ?

— Emilio Broscani et moi... Qui, lui et moi restons en contact, même si une grande distance nous Sépare.

— Grâce au téléphone ?

— Par la radio, amigo ! C'est, avec l'avion, le seul moyen pratiqué pour communiquer en Amazonie.

— Ce qui laisse entendre que Broscani ne serait plus à Rio de Janeiro mais lui aussi dans les parages ?

— Les « parages » amazoniques sont immenses ! Je crains que, même si vous en aviez le désir, vous ne puissiez pas le rencontrer avant quelques jours. C'est pourquoi je suis là, chargé de le remplacer auprès de vous. Et pourquoi aussi vous allez m'écouter ! « Nous » savons qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que la belle Edna fasse une halte de quelques heures après-demain à Itaituba.

— Là où passe la Transamazonique ?

— Exactement. Vous ne savez sans doute pas que cette ville de l'État de Para est appelée au plus grand avenir puisqu'elle n'est plus du tout isolée dans la forêt verte. À l'est, elle est reliée à Estreito grâce au tronçon de la fameuse route livré à la circulation depuis 1972 et, à l'ouest à Humaita, éloignée d'un peu plus de mille kilomètres, grâce à un autre tronçon qui, sans être encore complètement asphalté, a été inauguré par l'ex-président Medici le 30 janvier 1973.

— Je sais tout cela.

— C'est merveilleux, d'avoir affaire à un étranger qui, sans y avoir cependant vécu, a pris le temps de s'intéresser à l'évolution de ce grand pays ! Amigo, vous êtes un homme extraordinaire ! Puisque nous avons la quasi-certitude qu'Edna Monseca sera après-demain à Itaituba, nous avons eu l'idée de prendre immédiatement quelques dispositions pour que vous alliez au-devant d'elle, plutôt que d'attendre qu'elle vienne à vous ! Ce qui vous permettra de bénéficier de ce qu'on appelle, en tactique opérationnelle, « l'effet de surprise »... Celle-ci risque d'être totale pour elle après-demain ! Mettez-vous à sa place : brusquement les événements ne se dérouleront plus comme elle l'avait prévu... C'est une femme qui aime tout régenter et qui perd sa superbe lorsqu'elle se rend compte que ce n'est plus elle qui mène la danse, mais d'autres de notre genre qu'elle n'apprécie pas tellement.

— Pour quelle raison ?

— C'est une longue histoire que je n'ai pas le temps de vous raconter.

— Pensez-vous que ce soit très habile de me catapulte sur son chemin à un moment où elle ne s'attend pas à m'y trouver ?

— C'est pour vous l'unique certitude de la revoir rapidement. Et « nous » avons tout lieu de penser qu'il n'y a plus de temps à perdre si vous voulez aboutir... Elle est tellement rusée, la garce, qu'elle risquerait de vous faire promener dans tout le Brésil, et même ailleurs, sans jamais se montrer !

— Quel intérêt aurait-elle à agir ainsi ?

— Gagner du temps. C'est la plus grande illusionniste que j'aie jamais connue ! Ne vous a-t-elle pas fait cette impression au cours de la conversation que vous avez eue avec elle ?

— Il y a un peu de vrai dans cette appréciation.

— Alors, suivez « nos » conseils ! Demain matin, je viendrai vous chercher avec ma voiture à 10 heures pour vous accompagner jusqu'à l'aéroport. Un avion privé spécialement affrété vous, déposera à Itaituba une heure plus tard.

— Et, si je m'en rapporte à vos façons habituelles de me convoier, quelqu'un m'attendra là-bas ?

— Ce ne sera pas nécessaire puisque la personne qui a la mission de s'occuper de vous à Itaituba prendra le même avion demain matin ici.

— Serait-ce vous, don Miguel ?

— Hélas non ! Croyez bien que ce n'est pas l'envie qui me manque de faire ce petit voyage en une aussi agréable compagnie que la vôtre ! Malheureusement, mes obligations...

— ... vous retiennent ? Comme cela s'est déjà produit pour le cher Broscani à Rio ?

— Lui et moi sommes débordés de travail. Bonsoir. N'oubliez surtout pas vos caméras : j'ai l'impression que le moment approche où elles vont pouvoir enfin saisir de belles images...

Après un nouveau trajet dans la Cadillac, toujours conduite par Pépé, Geoffroy se retrouva devant un petit appareil, sorte d'avion-taxi, qui n'attendait plus que lui pour décoller. Décidément le Péruvien devait être un personnage très important puisqu'il avait eu l'autorisation de l'accompagner jusqu'à la porte de la carlingue. Il était partout chez lui; aussi bien au théâtre Amazonas que sur le terrain de l'aéroport.

— Il ne me reste qu'à vous dire « bonne chance », amigo ! Je ne vous souhaite pas bon voyage puisque je sais qu'il sera excellent : la personne dont je vous ai parlé hier vous attend dans l'avion.

— Qui est-ce ?

— Inutile de vous la présenter : vous la connaissez... .

Le gros homme s'éloigna en riant bruyamment. Alors que le pilote était déjà aux commandes, le copilote désigna à Geoffroy la seule place restée libre, dans le petit appareil. Les cinq autres sièges étaient occupés par cinq femmes, jeunes et assez jolies : deux brunes, une rousse, une châtain et une très blonde. Celle-ci était la voisine de Geoffroy. Elle l'accueillit avec un sourire.

— Comment s'est passée cette nuit au *Tropical* ? demanda-t-elle.

C'était la passagère du trajet Rio-Manaus, celle qui avait dit être belge et se nommer Sylvie Bertille. Aussi élégante que la veille, elle portait une chemise de sport aux manches courtes, un foulard de soie verte noué autour du cou pour éviter avec chic les méfaits de la transpiration, -une culotte de toile blanche et des bottes fauves. Ainsi vêtue, elle donnait l'impression d'être parée pour un safari. Il y avait aussi, déferlant sur la nuque et sur les épaules, le flot de cheveux blonds. L'ensemble était des plus réussis. Les quatre autres filles portant également chemisier et pantalon, on se serait cru en présence d'une escouade d'amazones des temps modernes dont la femme bottée aurait été le chef incontesté. Face à cette troupe, Geoffroy n'était plus tellement sûr de sa supériorité masculine lorsqu'il répondit à l'aimable question :

— Vous aviez raison : le confort du *Tropical Hôtel* est remarquable... Mais quelle agréable surprise de vous retrouver aussi vite et en de pareilles circonstances !

— Il faut croire que vous et moi sommés voués à nous rencontrer dans les airs !

— Je pense que c'est vous dont Navarez y Toledo m'a parlé lorsqu'il m'a annoncé que je connaissais le mystérieux passager qui serait dans cet avion ?

— C'est moi.

Alors que l'avion décollait, elle reprit :

— Nous pouvons continuer à parler en français en toute tranquillité : personne ici ne peut nous comprendre. Les pilotes ne savent que le portugais... Quant aux filles assises derrière nous, elles ne connaissent que leur langue d'origine. Les deux brunes sont l'une italienne et l'autre yougoslave, la rousse est allemande et la châtain polonaise. Oui, il y a un peu de tout dans cet avion.

— Elles ne parlent pas portugais ?

— Même pas !

— Mais où vont-elles comme ça ?

— Là où elles ont rêvé d'aller depuis longtemps ! Comment les trouvez-vous ?

— Plutôt jolies...

— C'est aussi mon avis. Quatre filles pareilles qui ont pourtant chacune leur personnalité, c'est très difficile à trouver... J'avoue être plutôt satisfaite.

— C'est vous qui avez réussi ce coup de maître ?

— C'est moi. Les Brésiliennes sont très belles, mais pour nos besoins elles ne conviennent pas. C'est bien connu : nul n'est prophète en son pays ! Pour plaire aux Brésiliens il faut des étrangères* et plus particulièrement des Européennes.

— Pourquoi n'avez-vous pas cherché en France ?

— La Française est trop méfiante.

— Qu'est-ce que vous comptez faire exactement de ces femmes ?

— Leur bonheur, voyons ! Sinon, elles ne seraient pas là... Comme beaucoup de jolies filles, elles cherchaient un travail qui pût convenir à leurs aspirations... Je pense que seule la chaîne d'hôtels dont nous nous occupons pouvait le leur apporter rapidement.

— Qui cela « nous » ?

— Mon patron et moi.

— Ce patron serait-il don Miguel ?

— Il ne vous l'a donc pas dit ?

— Ma foi non ! Il faut reconnaître, à sa décharge, qu'il a eu tellement de choses à me raconter qu'il est très excusable d'avoir omis ce détail concernant sa profession... Alors, comme ça, c'est lui qui s'occupe de ces hôtels qui jalonnent la Transamazonique au fur et à mesure qu'elle s'allonge ?

— Un homme extraordinaire !

— C'est en effet l'impression qu'il m'a faite... Et d'une affabilité à toute épreuve !

— Surtout, il est très bon et possède le sens de l'hospitalité, particulièrement à l'égard d'un étranger.

— Il vient de me le prouver... Alors ces jeunes femmes ?

— Nous les avons engagées pour en faire des hôtesse d'accueil dans nos hôtels.

— Quelle excellente idée ! Elles réussiront, n'en doutez pas ! Pourtant, le problème des langues ? Il faudra bien quand même

qu'elles se familiarisent avec le portugais ?

— Elles y viendront vite comme toutes celles qui les ont précédées et dont nous, utilisons les services avec un plein succès... Au début, ce n'est pas grave : leur charme suppléera au manque de vocabulaire, ensuite tout finira par s'arranger. Je vous l'ai dit : nos « hôtels » ne sont pas de grands palaces internationaux comme ceux que vous avez vus à Rio ou 'même comme le *Tropical* de Manaus. Nous n'exploitons encore que de très modestes établissements dont l'architecture est provisoire. Et c'est précisément parce que le confort y est des plus relatifs qu'il nous faut pallier cette lacune par un surcroît de gentillesse dans des lieux aussi perdus. Nos hôtes y pourvoient et la clientèle est satisfaite.

— Quel genre de clientèle avez-vous ?

— Des gens qui viennent d'un peu partout pour contribuer d'une façon ou d'une autre à la construction et au rayonnement de la Transamazonique ainsi que de tout le réseau routier en expansion... Regardez... L'avantage de ces petits avions est que, ne volant pas à trop haute altitude, ils permettent de contempler le paysage qui s'étale en dessous... Voici la Transamazonique. Nous allons la longer jusqu'à Itaituba. Ça ne vous fait pas quelque chose de la voir enfin ?

— J'avoue que c'est très émouvant pour moi.

Elle eut l'intelligence de se taire pour lui permettre de savourer la vision. Vue du ciel, la Transamazonique ressemblait à une longue saignée rouge dans le vert de la forêt. Voilà pourquoi, peut-être, la voie de communication voulue par le génie, de l'homme portait le surnom de « route terrible »... Cette blessure qui ne se cautériserait jamais n'était-elle pas l'annonce de l'agonie certaine de la nature ? N'était-ce pas à la fois fantastique et effrayant de se dire que cette artère, destinée à apporter un sang nouveau dans la vie d'un pays, risquait finalement de l'asphyxier ? La Transamazonique était l'artère, les routes perpendiculaires constituaient les veines : au moment où le nouveau réseau sanguin du Brésil se créait, on pouvait se demander si « l'enfer vert » deviendrait vraiment « un paradis vert ».

Sa voisine reprit :

— Vous ne vous doutez sans doute pas que trois mille familles ont déjà été implantées sur le tronçon Altaíra-Itaituba : des gens qui étaient prêts à faire quatre mille kilomètres à pied pour avoir une terre à eux ! L'I.N.C.R.A., ou Institut National de Colonisation et de Réforme Agraire, a reçu la mission d'installer vingt-cinq mille familles tout le long de la Transamazonique. À chacune on donne en toute propriété cent hectares, dont deux kilomètres doivent border la route. Pendant les deux premières années, tout est pris en charge par l'État :

le défrichement, la nourriture du colon et des siens, la construction de sa maison, l'assistance médicale. Cette agglomération de maisons que vous voyez tous les vingt kilomètres est un « noyau » de colonisation : l'embryon du futur village avec école, assistantes sociales, scieries, ateliers, magasins, etc. En 1972, les premières récoltes n'étaient faites que de produits destinés à l'autoconsommation pour permettre à cette population transplantée de vivre, mais, depuis l'année dernière, on a commencé à planter du coton, du café et des oléagineux. Dans deux ou trois années, I.N.C.R.A., considérant que sa mission aura été remplie, pourra laisser la place à des coopératives.

— Vous pouvez remarquer que, des deux côtés de la Transamazonique, la forêt a été défrichée : les bulldozers ont creusé un sillon de plusieurs kilomètres de large de part et d'autre de la route. C'est là que seront implantées les nouvelles cultures. Elles ont deux buts : assurer la subsistance des colons et empêcher la végétation pléthorique de la jungle de reprendre le dessus en recouvrant la route en quelques semaines. Et, tous les cent kilométrés, on crée une ville. C'est dans ces villes de demain que nous ouvrons nos hôtels.

— Dotés de leurs charmantes hôtesse ?

— Vous verrez ce que nous avons réalisé à Itaituba : ce n'est pas tellement mal ! J'ai reçu l'ordre de vous loger dans l'hôtel que nous y possédons déjà.

— Vous y habiterez aussi ?

— Uniquement cette nuit. Je repars demain.

— Pour où ?

— Pour Manaus. Je reviendrai après-demain. Peut-être serez-vous encore à Itaituba ?

— Je ne sais pas : tout dépendra de ce qui se passera demain au cours du rendez-vous galant qui m'attend...

— Déjà ? Vous au moins, vous vous familiarisez vite avec votre existence transamazonienne !

— Vous n'allez pas me dire que votre aimable patron ne vous a pas donné de précisions sur mon cas ?

— Aucune. Il m'a simplement ordonné de vous accompagner de Manaus à Itaituba et de vous y installer dans la meilleure chambre de notre hôtel. Je ne sais rien d'autre.

— Cela est enrobé d'un tel sourire que je ne vous -crois pas trop, chère Sylvie !

— Vous vous souvenez de mon prénom ?

— Il n'y a pas si longtemps que vous me l'avez appris : c'était hier, je vous le rappelle, après le départ de Brasilia... À propos : pour ce voyage-là aussi vous étiez chargée de me convoier ?

— Mais oui !

— Qui vous en avait donné l'ordre : don Miguel ?

— Non. Emilio Broscani.

— Parce qu'il est aussi votre patron ?

— Mon seul patron est don Miguel, mais il lui arrive d'être en relations d'affaires avec Broscani.

— Auriez-vous par hasard une idée sur la raison pour laquelle on se passe ainsi ma petite personne d'étape en étape comme si j'étais un colis précieux... ou embarrassant ?

— Je pense que vous' êtes les deux, sinon on ne prendrait pas autant de soins de vous ! De toute façon, vous ne pouvez être que quelqu'un de très important

— Pour qui, mon Dieu ?

— Pour tout le monde : vos amis et vos ennemis.

— Parce que vous estimez qu'un obscur cinéaste peut avoir des ennemis ?

— Sincèrement je le pense.

— J'admets que, s'il m'arrivait un ennui, un Broscani et à la rigueur un don Miguel pourraient, m'être de quelque secours, mais vous ! Une aussi frêle jeune femme ! Que pourriez-vous faire pour moi ?

— Plus que vous ne croyez. Je suis une spécialiste des déplacements aériens et vous savez aussi bien que moi que, de nos jours, tout peut arriver au cours d'un vol : un détournement, une prise d'otages... Peut-être seriez-vous pour certains une prise de choix ? On ne sait jamais...

— Ce n'est tout de même pas l'une de ces quatre beautés qui pourrait jouer les pirates de l'air ?

— On a déjà vu des jeunes femmes exerçant ce genre d'activité. Mais de toute façon je suis parée. Voyez...

Elle avait entrouvert le sac à main posé sur ses genoux. Il y aperçut un revolver.

— Vous pouvez refermer ce sac, dit-il tranquillement J'ai vu... Et vous savez manier ce joujou ?

— J'ai reçu un entraînement.

— Alors, toutes mes félicitations ! Et c'est bien dommage que l'étape ne soit pas plus longue ! Me sentant protégé, je pourrais dormir tranquille... J'ai souvenir que vous m'avez également dit, hier, que votre travail vous obligeait à aller deux fois par an en Europe et que vous reveniez d'Allemagne ?

— C'est la vérité.

— Ce travail est le recrutement d'hôtesse pour « les hôtels » de don Miguel ?

— Décidément, on ne peut rien vous cacher !

— Et quand vous les accompagnez en avion, vous êtes également armée ?

— Je suis toujours armée, aussi bien sur terre que dans les airs... Et ces demoiselles ne sont venues ici de leur propre gré, je le précise qu'après avoir signé le contrat que je leur ai proposé dans leur pays.

— De quelle durée ce contrat ?

— C'est variable. Mais vous avez l'esprit assez subtil pour vous douter que, si nous leur avançons les frais du voyage et leur obtenons un contrat de travail dans ce pays où les lois sont devenues très strictes, ce n'est pas pour les garder huit jours, ni même trois mois ! Ce serait trop beau qu'elles puissent repartir à leur convenance après que nous nous sommes donné la peine de les former ! Il faut au moins une année pour faire une bonne hôtesse. D'ailleurs, elles sont tellement contentes que bien rares sont celles qui ne renouvellent pas leur contrat lorsqu'il vient à expiration.

— C'est bien payé ?

— Ce que vous pouvez être curieux !

— Comme tous les cinéastes. Cela fait partie de l'abc du métier. Il nous faut tout voir et tout entendre pour pouvoir filmer ensuite.

— Cette agglomération plus importante que vous apercevez, c'est Itaituba. Nous y serons dans quelques minutes.

— Alors, c'est bien vrai ? Vous ne me laissez pas tomber à l'aéroport comme à Manaus et vous me prenez en charge ?

— Je vous garde avec moi ainsi que ces demoiselles.

— Vous êtes bonne ! Je me demande ce que je deviendrais à Itaituba si vous m'y abandonniez !

— Je ne suis pas trop inquiète. Vous devez être capable de vous tirer d'affaire n'importe où.

— Je n'ose vous retourner le compliment... Vous a-t-on déjà dit que vous étiez une femme surprenante ?

— On l'a peut-être pensé, mais on ne me l'a pas dit.

— Maintenant, c'est fait ! Oui, une femme surprenante qui non seulement exerce ses talents de sergent-recruteur à l'échelle internationale avec un rare bonheur, mais aussi quelqu'un qui sait expliquer avec clarté, en dominant les réalités terrestres du haut d'un avion, le difficile problème de l'acclimatation d'une nouvelle population le long d'une route diabolique. Sincèrement, je vous trouve formidable et je serais ravi si, à l'avenir, vous vouliez me considérer comme l'un de vos amis.

— Un ami ? (Elle réfléchit pendant quelques secondes avant de répondre sur un ton empreint de scepticisme :) Pourquoi pas ? Mais c'est très difficile de souder une amitié... Il faut du temps ! Peut-être y parviendrons-nous quand même puisque nous avons déjà un point commun : la langue française... Seulement, maintenant que nous atterrissons, revenons si vous le voulez bien à la langue portugaise. Ce sera préférable ! Sinon, nous risquerions d'être pris par les militaires, qui abondent dès que l'on est sur la Transamazonique, pour des espions.

— Nous ? Que pourrions-nous donc espionner, vous et moi ?

— N'importe quoi et surtout n'importe qui puisque tout est intéressant dans ces parages...

La présence de Sylvie fut, semble-t-il, suffisante pour aplanir les petites tracasseries qui jettent souvent une ombre sur la joie d'un atterrissage. Les formalités de contrôle furent presque inexistantes. Ce n'étaient cependant pas les bagages qui manquaient à ces demoiselles ! De beaux bagages constellés d'étiquettes colorées évoquant les pays d'où elles venaient : l'Italie, la Yougoslavie, l'Allemagne, la Pologne... En comparaison, Geoffroy, malgré son matériel cinématographique, faisait presque figure de voyageur misérable. À croire que chacune de ces beautés qu'elle fût rousse, brune ou châtain -avait mis son point d'honneur à apporter de la vieille Europe un choix vestimentaire qui lui permettait d'exercer ses talents d'hôtesse avec le maximum de succès. Seule, Sylvie n'avait pour tout bagage que son sac à main.

Tout le monde se retrouva dans un mini-car Volkswagen dont le chauffeur donnait l'impression d'être plus métissé de sang indien que de sang noir. Ayant soigneusement vérifié qu'aucune vedette de sa petite troupe ne manquait, Sylvie prit place au centre du siège avant, à la droite du chauffeur.

— Venez à côté de moi, dit-elle à Geoffroy, en portugais. Nous

serons un peu serrés, mais le trajet ne sera pas long. Ça me permettra, au passage, de vous montrer les curiosités d'Itaituba comme mon patron l'a fait hier pour celles de Manaus. Cela vous prouvera aussi que je suis décidée à ne pas vous lâcher, selon les ordres reçus, jusqu'à l'arrivée à l'hôtel. Après, je ne serai plus responsable de votre sécurité.

— Et s'il m'arrivait quelque chose dans cet hôtel ?

— Quand vous l'aurez vu, vous comprendrez tout de suite qu'il ne peut vous y arriver que des choses très agréables. En route !

Itaituba n'avait rien d'un paradis. D'abord la circulation automobile en majeure partie des véhicules utilitaires y était intense. D'énormes camions américains, tirant de longues remorques chargées le plus souvent de matériaux de construction, sillonnaient la ville dans un vacarme assourdissant.

— On sent que la Transamazonique passe ici, remarqua Geoffroy. Elle a besoin de tout.

— C'est un gouffre ! répondit Sylvie.

Comme à Manaus, l'humidité était permanente et la chaleur moite : une étuve.

Quelques immeubles modernes, où étaient installés des bureaux de fonctionnaires destinés à satisfaire l'appétit grandissant de l'Amazonie, émergeaient des vieux quartiers aux maisons basses et aux rues étroites, grouillantes de monde.

— Voici le marché, fit remarquer la Belge.

« Décidément pensa Geoffroy, ces gens-là ont l'air de mettre leur point d'honneur à me vanter les mérites ou les beautés de leurs marchés ! Après le marché aux poissons de Manaus, voici que j'ai droit à celui, plus varié je dois le reconnaître, d'Itaituba ! » La foule qui déambulait dans ce marché était composée de Noirs, de mulâtres et de métis de toutes provenances, de Blancs étrangers, de manu-chers japonais et de quelques Brésiliens dont la plupart portaient l'uniforme avec beaucoup d'allure : là où le Brésil travaille se trouve l'armée..

Une armée dont Geoffroy ne soupçonnait pas encore l'étonnante structure. La majorité de ses cadres actifs, les jeunes officiers, sortait du *Cossack* ou École militaire spéciale d'entraînement et de survie dans l'Amazonie... Une école telle qu'il n'en exista aucune autre au monde et où si l'on tente de faire une comparaison avec ce qui se passe en France l'enseignement est un combiné de ceux donnés à l'École spéciale militaire interarmes, à Saint-Cyr et à HLNJL Enseignement très poussé et surtout très pratique qui permet à chaque officier perdu dans la jungle de l'enfer vert de reconnaître les arbres

qui peuvent le nourrir, lui et ses hommes, ainsi que les perroquets qui sont comestibles.

Parmi les produits de consommation, étalés à même le sol et entourés de détritrus, se trouvaient surtout des cageots débordant d'une farine neigeuse : le manioc, base de l'alimentation de l'Amazonie. D'autres étaient remplis de graines d'acaï très brunes dont la pulpe, après avoir été écrasée, donne un produit ressemblant à du cirage, avec lequel on fait des sorbets exquis. Il y avait aussi, traînant dans la fange, les fruits cotonneux du *jaquier*. Seul le tabac avait droit à quelques égards : il était soigneusement enveloppé dans de longs fuseaux de feuilles vertes.

Des poteries grossièrement sculptées, des calebasses aux décorations naïves et des objets de vannerie prouvaient que l'Afrique demeurait présente aussi bien avec ses arts primitifs qu'avec ses marchands de drogue qui offraient aux passants des racines, des écorces et feuilles bizarres, des crânes d'animaux, des peaux de serpents, des becs d'oiseaux et surtout des fioles de toutes dimensions remplies de ces mystérieux élixirs qui font le bonheur des foules crédules.

— Ce grand immeuble récent, expliqua Sylvie, est la succursale pour la région de la S.P.V.E.A. ou *Superintendeneia do Piano de Valorização Econômica da Amazonia*, organisme d'État, dont le président est le ministre de l'Économie et qui reçoit d'énormes subventions pour organiser et financer la mise en valeur de l'Amazonie... Cet autre building est celui où siège une compagnie, nationalisée elle aussi, qui devrait vous intéresser et dont vous avez sans doute entendu parler : la Petrobraz...

— Pourquoi diable voulez-vous que cette compagnie, dont j'entends prononcer le nom pour la première fois, puisse m'intéresser ? répondit vivement Geoffroy. À quoi sert-elle ?

— Elle s'est lancée, depuis quelques années déjà, dans un vaste programme de recherches pétrolières : d'où son nom...

— Je n'ai rien à faire avec les marchands de pétrole ! Je ne suis qu'un cinéaste.

— Ah ? Je croyais pourtant...

Elle n'alla pas plus loin. Son regard bleu, qui avait eu une lueur d'étonnement, retrouva très vite sa limpidité. Mais, la façon dont elle avait amené insensiblement la conversation sur le problème du pétrole avait été des plus habiles. Elle était loin d'être sottre, cette Sylvie... Sous son apparence de charme, elle savait très bien ce qu'elle voulait, ou, du moins, ce qu'exigeaient ceux qui utilisaient ses services. Le

plus inquiétant était que tous ceux qui avaient reçu l'ordre d'aider Geoffroy semblaient être au courant de la véritable raison de sa venue au Brésil. Cela ne risquait-il pas de devenir dangereux ? Ces soi-disant « alliés » choisis à distance par Paris Broscani, don Miguel et peut-être Sylvie Bertille n'étaient-ils pas en contact plus ou moins permanent avec Edna Monseca ? En admettant même qu'elle fût pour eux la plus redoutable des adversaires, comme ils le prétendaient, n'est-on pas tenu à certaines règles sinon de civilité, du moins de « confraternité » entre gens de même acabit ? Règles qui contraignent des ennemis apparents à se faire quelques confidences, à se passer des renseignements, à jouer même les indicateurs comme cela se pratique couramment dans les réseaux d'espionnage ou d'agents secrets ? Sinon il n'est plus possible de faire du travail utile... Pourquoi un Emilio Broscani, ou tout autre de ses collaborateurs, ne confierait-il pas un jour à une Edna Monseca :

« Ce jeune Geoffroy Morin n'a rien du généreux cinéaste, décidé et vous aider dans votre croisade de défense des Indiens ! Il est, en réalité, un envoyé très spécial d'une grande compagnie pétrolière qui ne vous pardonne pas les obstacles que vous avez réussi à dresser sur la route de sa prospection intéressée... Maintenant que nous vous avons livré ce secret de tout premier ordre, vous allez en échange nous aider dans un travail qui intéresse strictement notre organisation et nullement les gens de la S.F.E.P. »

N'est-ce pas ainsi que disparaissent dans le monde et à longueur d'année des agents considérés comme « brûlés » ? Agents que personne ne réclame ensuite. C'est plus facile de les remplacer par d'autres non encore repérés. Tamec le lui avait bien dit : « La seule façon d'arriver à un résultat n'est pas de nous adresser aux polices officielles, que je ne tiens pas trop à mêler à nos affaires, mais de faire nous-mêmes notre police... N'oubliez jamais que la S.F.E.P. est une firme privée... Moins on fait de bruit autour d'une affaire délicate, plus on accomplit de la bonne besogne... »

Geoffroy se sentait de plus en plus seul, et cela au moment même où il venait enfin d'atteindre la Transamazonique.

On aurait pu dire de « l'hôtel » appartenant à la chaîne dirigée par le somptueux don Miguel Navarez y Toledo qu'il ressemblait plutôt à une vaste maison close d'antan qu'à un palace climatisé. La façade de la bâtisse assez délabrée avait quelque chose de vétuste qui ne manquait pas de charme. À se demander, tant il y avait de motifs extérieurs v alambiqués, si l'architecte qui avait présidé à l'édification de l'établissement aux alentours de 1900 n'avait pas été un conquistador de la dernière vague ou un jésuite portugais ! Les statues en pierre, incrustées dans la façade et voulant être des allégories

audacieuses, faisaient très rococo. C'était aussi émouvant que hideux. Si l'on voulait faire quelque rapprochement et Geoffroy ne manqua pas de s'y complaire, la façade du théâtre Amazonas, tout en ayant des proportions infiniment plus démesurées, était un chef-d'œuvre de bon goût et de simplicité en comparaison de cette pièce montée qui n'avait même plus de fraîcheur, ayant été délavée par les pluies torrentielles de l'Amazonie. Un détail, surtout, frappa l'envoyé de la S.F.E.P. : cet étrange hôtel ne portait aucun nom inscrit sur sa façade ou, tout au moins, au-dessus de la porte d'entrée.

Celle-ci était modeste, grillagée, sévère, incitant peu le voyageur hésitant à se précipiter en un tel lieu pour y demander asile. Et pourtant Sylvie, après avoir dit : « Nous sommes arrivés » avait résolument tiré sur une cordelette tressée qui pendait à droite de la porte, rappelant ces « pieds-de-biche » encore utilisés dans certaines demeures de la province française entre les deux guerres. Si Geoffroy avait été contraint de descendre du minicar pour livrer le passage à sa blonde voisine, les autres dames étaient prudemment restées dans le véhicule comme si elles hésitaient, devant une telle austérité, à pénétrer dans l'hôtel... À moins qu'elles n'attendissent, pour bouger, un ordre de leur supérieure hiérarchique.

La traction exercée sur la cordelette entraîna le tintement assez grave d'une cloche qui fit s'entrouvrir au centre de la porte un petit judas grillagé lui aussi. : on n'était plus devant un hôtel mais sur le seuil d'un étrange couvent... Une tête de vieille métisse assez rébarbative s'encadra dans le judas.

— Ouvrez et venez aider le chauffeur à transporter des bagages, ordonna sèchement Sylvie, toujours en portugais.

Ce qui fut fait pendant que les quatre beautés pénétraient dans l'hôtel sur les pas de la Belge. Geoffroy fermait la marche, comme s'il avait été le sergent-fourrier de l'escouade.

S'il émanait un certain charme du mauvais goût suranné de la façade, la poésie semblait s'être réfugiée à l'intérieur... Une poésie d'ailleurs assez spéciale : celle qui imprègne les murs et le mobilier d'une grande maison accueillante. Celle-ci était dotée d'un patio qui tenait lieu de salle de réception. Le mot « hall », qui convient aux hôtels classiques, eût été exagéré ici. Les deux premiers éléments que l'on remarque dans le hall d'un hôtel ne sont-ils pas le bureau de réception et celui distinct et généralement placé en face du concierge, cet homme qui détient les clefs et les secrets de toutes les chambres ? Dans « l'hôtel » de don Miguel il n'y avait ni le préposé compassé de la réception ni le concierge galonné. Tout était simplifié à l'extrême : le personnel de réception se réduisait à la vieille métisse au visage plissé

et aux mains parcheminées. En revanche, il y avait au centre du patio comme s'il en était l'ornement essentiel un bar circulaire derrière lequel trônait un personnage tout aussi étrange qu'un Broscani ou qu'un don Miguel. Mais, si le premier était long et maigre et le second énorme et adipeux, l'homme du bar était un nain dont la tête, d'une laideur repoussante et surmontée d'une tignasse crépue, dépassait à peine le niveau du comptoir avec une grimace qui se voulait un sourire. Ses deux mains, larges comme des battoirs et démesurées en proportion de la taille du corps, apparaissaient de temps en temps de chaque côté de la tête pour déposer sur la tablette du bar des verres pleins ou faire disparaître ceux qui étaient vides. Étant donné le rythme automatique de ce manège, on aurait dit un guignol vivant imaginé par Goya. La veste de barman n'était pas blanche, mais d'un rouge pourpre. Quant au reste du vêtement, il était impossible de le voir, le petit homme demeurant en permanence derrière le comptoir où il s'agitait, allant d'une cliente à une autre. Car on ne voyait que des clientes, toutes assises sur de hauts tabourets... Quatre exactement et très typées : indubitablement d'authentiques Indiennes à la peau safranée et nullement métissées... D'assez belles femmes aux yeux légèrement bridés et dont les longs cheveux noirs flottaient dans le dos comme ceux des danseuses entourant. Edna pendant la cérémonie *quimbanda*...

Mais, au lieu de porter la longue et simple tunique blanche des prêtresses à *l'Exu*, elles étaient vêtues de robes de soie multicolores qui leur donnaient l'apparence de Gitanes. Impression qui s'accroissait encore lorsque l'on découvrait successivement les lourds anneaux pendant aux oreilles, le triple cercle de longs colliers retombant sur la poitrine et la multitude de bracelets entourant poignets et avant-bras. Comme ceux des danseuses, les pieds étaient nus mais cerclés d'anneaux emprisonnant des chevilles très fines. Tous ces bijoux étaient en or.

Ce qui frappa le plus Geoffroy fut que, contrairement aux acolytes d'Edna qui ne portaient aucune trace de maquillage, ces Indiennes étaient outrageusement fardées : leurs yeux, noirs et assez petits, étaient agrandis par l'excès de rimmel et leur bouche, naturellement épaisse, alourdie de volupté par la couche de rouge à lèvres. Les décolletés enfin descendaient, agressifs, jusqu'au nombril, découvrant complètement les seins qui n'avaient, pour toute protection, que la frêle armature des colliers d'or. Tout, sur ces femmes, avait été étudié en vue de séduire. On était loin de l'étonnante pudeur des danseuses du démon dont les hautes robes blanches dissimulaient même le cou.

Mais malgré cette apparente provocation, il se dégageait de ces femmes plantées sur leur tabouret une tristesse infinie, presque

désespérée... On les devinait prêtes à tout accepter alors qu'elles n'attendaient plus rien de la vie. Personne ne s'intéressait à elles pour la bonne raison qu'il n'y avait pas d'autre homme dans le patio que le nain grimaçait et Geoffroy qui venait d'arriver.

— Vous semblez étonné ? dit la Belge.

Comme il ne répondait pas, elle continua :

— Ne vous ai-je pas laissé entendre que « nos » hôtels étaient assez différents de ceux que vous avez connus à Rio et à Manaus ?

— Là vous n'avez pas menti.

— Je ne mens jamais. S'il m'arrive de me taire, c'est que je n'ai pas le droit de tout dire... Je vais vous conduire à votre chambre. Mon patron a bien précisé que je devais vous donner la plus belle. Venez. *

Ceinturant le patio à hauteur d'un premier étage, courait une galerie sur laquelle donnaient de nombreuses portes toutes fermées. On accédait à cette galerie par un escalier en bois assez raide et en colimaçon dont les premières marches se trouvaient à quelques mètres à peine du bar où trônait le nain et où languissaient les Indiennes.

« La plus belle chambre » n'était pas tellement somptueuse, ni vaste. Geoffroy, qui avait passé une partie de son enfance au pays de sa mère, se croyait ramené dans une demeure du sud du Portugal : la décoration était austère, la teinte des rideaux triste, la fenêtre protégée par une grille extérieure. Le mobilier se réduisait à deux chaises assez peu confortables et au lit qui occupait la plus grande partie de la pièce : couche vétuste, surmontée d'un baldaquin et juchée sur une sorte de podium recouvert d'un tapis usagé. Pour pouvoir s'y allonger, il fallait gravir trois marches : une vraie litière de seigneur ou de conquérant. Les portes de l'armoire, destinée à recevoir les vêtements, grinçaient désagréablement chaque fois qu'on les manipulait. Enfin il n'y avait pas de salle de bains : elle était remplacée par un médiocre lavabo installé dans un coin de la pièce. On était très loin du confort du palace de Manaus ! C'était à peine si l'on avait l'impression de se trouver dans une auberge... Étrange auberge en vérité.

— Ça vous convient ? demanda la jeune femme.

Il répondit par une question :

— Il y a quelque chose de très curieux dans cet hôtel. Je n'ai vu aucune enseigne sur la façade. Comment s'appelle-t-il ?

— Il n'a pas de nom, comme d'ailleurs tous les établissements de « notre chaîne ». La clientèle se transmet l'adresse : c'est plus discret.

— Votre chaîne ? C'est là un heureux euphémisme pour désigner

un trust de maisons de rendez-vous... Car c'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Cela vous choque ?

— Je trouve que c'est plutôt pittoresque... Et je comprends mieux les raisons de vos voyages et déplacements : vous êtes l'une de ces rabatteuses qui lèvent le gibier un peu partout et plus particulièrement dans la vieille Europe. Ensuite vous le convoyez, si j'ose dire, jusqu'à bon port. Et ici nous sommes dans l'un de ces havres, à moins que ce ne soit une gare régulatrice où ces dames » sont orientées vers tel ou tel point de chute. Nous sommes d'accord ?

— Votre façon de voir les choses est assez crue, mais très proche de la vérité.

— Comme vous m'avez dit n'être qu'une adjointe de don Miguel, j'en conclus que c'est lui le grand patron de ces maisons ?

— Je n'ai pas à répondre.

— Je suis donc dans le vrai. Et Broscani, quel est son poste dans cette organisation ?

— Vous n'aurez qu'à le lui demander vous-même.

— Si je le revois ! Il est cependant une chose que j'aimerais savoir : comment diable, votre fine équipe a-t-elle eu le toupet le mot n'est pas trop fort de m'entraîner dans un pareil guêpier et surtout de me loger dans une maison de ce genre ?

— Ça, je peux vous le dire : c'était la seule façon de vous protéger efficacement selon les instructions reçues de Paris, dans l'unique endroit où vous pourrez retrouver dès demain celle qui vous intéresse.

— Vous n'allez quand même pas me dire qu'elle est pensionnaire de cette maison ?

— Ce serait plutôt le contraire ! Ce qui, d'ailleurs, est regrettable car je suis convaincue qu'avec une pareille vedette nous pourrions réaliser d'excellentes affaires.

Il la regarda longuement avant de continuer, très calme :

— Je crois vous avoir dit, Sylvie Bertille, que vous me faisiez l'effet d'être une femme surprenante. Je me permets maintenant d'ajouter que, sous votre visage angélique, vous êtes un monstre.

— Pour moi ce serait presque un compliment. Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire. Si vous aviez d'autres doléances à faire, vous pourrez toujours vous adresser à Beppo.

— Qui est-ce ?

— Le barman.

— Le nain ?

— En personne. Il ne sait pas le français mais il l'exprime couramment en portugais, allemand et italien. Vous pourrez donc vous faire comprendre.

— De quel pays est-il ?

— Quelle importance ? Disons que lui vient sûrement du pays des vrais monstres... Bonne soirée !

Resté seul, il se demanda pendant quelques minutes s'il devait défaire ses valises qui avaient été montées par la vieille métisse et pendre ses vêtements dans l'armoire ou s'il ne ferait pas mieux de quitter aussitôt les lieux. Mais où aller dans cette ville inconnue ? Et puis ne lui avait-on pas dit que dès demain il reverrait Edna, dans cette même demeure ? Alors, pourquoi changer de domicile ? Ce serait tout compromettre. Mieux valait se fier aux promesses, même si elles émanaient de personnages plus que douteux. Et quel intérêt auraient-ils tous à lui mentir sur ce point ? Mais, quand même, pour quelle raison la prêtresse d'Exu viendrait-elle dans cette maison de rendez-vous ? Cela le troublait. Un pareil décor ne cadrerait ni avec la personnalité d'Edna ni surtout avec ses rêves humanitaires.

Il mourait d'envie d'expédier un message codé à Tamec pour lui demander s'il devait poursuivre sa route ou, au contraire, modifier radicalement son itinéraire. Ce message, il le connaissait par cœur comme tous les autres :

« La croisée des chemins est incertaine. N'est-il pas préférable de se tourner vers l'Équateur plutôt que d'admirer la Croix du Sud ? » Et' la réponse arriverait dans les vingt-quatre heures. Soit : « L'Équateur conserve tous ses avantages », soit « La Croix du Sud règne dans le ciel étoilé », la première signifiant qu'il devait persévérer en Amazonie, la deuxième qu'il était préférable pour lui de retourner à Rio de Janeiro où il enverrait son adresse pour recevoir de nouvelles instructions. Seulement agir ainsi, ne serait-ce pas de sa part faire preuve de découragement ou même d'incapacité au moment où il allait avoir un deuxième contact avec l'adversaire ?

Enfin était-ce très indiqué de lancer le message d'un tel établissement ? D'abord c'était la première constatation qu'il avait faite lorsqu'il avait procédé à une minutieuse inspection des lieux il ne se trouvait aucun appareil téléphonique dans la chambre. Il n'y avait même pas de bouton de sonnette permettant d'appeler, ni de réfrigérateur avec des boissons fraîches. Drôle d'hôtel pour touristes !

Au bout d'une heure, ayant finalement rangé ses effets dans l'armoire et n'en pouvant plus de tourner en rond dans cette pièce

étouffante où ne parvenait pas le moindre bruit de l'extérieur et dont l'unique fenêtre donnait, au travers des barreaux en fer de la grille, sur le mur nu et sale d'une autre bâtisse tout aussi sinistre, il prit la décision de redescendre dans le patio. Là il eut la surprise de constater que les quatre Indiennes tristes du bar avaient été remplacées par les quatre Européennes arrivées par le même avion que lui. Le barman, lui, était toujours là.

L'ambiance n'était plus du tout la même : sans atteindre à l'euphorie, elle était sensiblement plus joyeuse. Cela devait provenir de ce que les filles étaient encadrées par des hommes qui les courtoisaient à coups de *drinîcs*. Ceux-ci se succédaient, grâce à la dextérité du nain, à une allure vertigineuse : c'était surtout le champagne et le whisky qui coulaient à flots comme le fleuve-mer. Il était certain que les nouvelles recrues s'y connaissaient pour faire boire la clientèle ! Chacune d'elles parlait dans sa langue : italien, allemand, polonais, yougoslave. Leurs soupirants répondaient comme ils le pouvaient en portugais. Et, comme personne ne se comprenait très bien les gestes plus ou moins osés suppléaient aux déficiences du langage. Cela ressemblait à une tour de Babel en réduction.

Le nain exultait de joie et ruisselait de transpiration. Tout en remplissant les verres, il mettait à profit à l'usage des clients ce que disaient l'Italienne et l'Allemande. Les deux autres, la Polonaise et la Yougoslave, baragouinaient déjà quelques mots de portugais : il est vrai que les Slaves possèdent le don des langues.

Ce qui paraissait fantastique à Geoffroy était que, dans l'heure qui avait suivi leur arrivée, les nouvelles venues s'étaient déjà mises « au travail » : de vraies professionnelles. Ce qui prouvait que, dans ses choix, l'adjointe de don Miguel ne s'était pas trompée et aussi qu'elle avait raison lorsqu'elle avait confié que les « Européennes » plaisaient beaucoup plus que les filles du cru. La nouvelle de l'arrivée avait vite couru dans Itaituba : les connaisseurs étaient déjà là.

Parmi la clientèle assez disparate se remarquaient deux officiers en uniforme. L'un et l'autre étaient particulièrement attirés par le charme laiteux et les taches de rousseur de l'Allemande qui semblait ne pas se montrer insensible à un pareil hommage : il est vrai qu'elle arrivait d'un pays où le prestige de l'uniforme n'a pas faibli. Les cavaliers très provisoires de la brune Italienne avaient moins de tenue que les officiers : leurs vêtements étaient même assez fripés et leurs rires plus bruyants. Eux aussi parlaient portugais mais leur blondeur et surtout leur accent prouvaient qu'ils étaient d'origine anglo-saxonne. Américains ? Anglais ? Plutôt Américains étant donné les intonations nasillardes. La Yougoslave, qui des quatre femmes faisait le moins « fille » et avait le plus d'allure, subissait avec une aimable

compréhension l'assaut de deux garçons, sensiblement plus jeunes que les autres clients. Ils la contemplaient avec cette avidité tour à tour intimidée et effrontée qui est le propre d'hommes encore inexpérimentés qui restent extasiés devant « la femme ». Ils parlaient un peu moins que les autres; c'est elle qui accomplissait des prodiges pour essayer de se faire comprendre. La Polonaise donnait l'impression d'être très à l'aise avec son unique admirateur, un grand gaillard dégingandé, portant des lunettes aux verres très épais et une abondante chevelure qui lui tombait en longues bouclettes dans le cou : une sorte d'hurluberlu distrait, ou de poète, qui s'exprimait presque à voix basse. Les yeux gris de sa partenaire venaient se poser sur lui avec une expression suppliante dès que le verre, placé devant elle, était vide. Sans attendre, le nain le remplissait... Il y avait enfin un huitième client qui, lui, se tenait seul, assis sur un tabouret un peu à l'écart des autres et qui observait curieusement tout ce qui se passait : un homme entre deux âges dont les cheveux, déjà grisonnants, étaient taillés en brosse. Il n'ingurgitait ni champagne ni whisky, mais un breuvage ayant la couleur de l'eau qu'il avalait d'un trait après avoir levé son verre à la santé de tout le monde sans que personne n'y prêtât attention. Le verre vide était aussitôt rempli à ras bord par le nain grâce à une bouteille de vodka. C'est à proximité de ce solitaire que l'envoyé de la S.F.E.P. prit place. Puis il s'adressa au barman en portugais :

— Beppo, dit-il, servez-moi donc un scotch sans eau et sur la glace.

L'horrible face du nain se plissa de plaisir :

— Monsieur connaît déjà mon nom ?

— Mais oui !

Au bout de quelques secondes, l'homme à la vodka leva cérémonieusement son verre en direction du nouvel arrivant et Geoffroy fut le premier de tous à répondre à une aussi grande courtoisie. Ils burent l'un et l'autre sans un mot.

Au bar, le Français eut tout le loisir d'observer les filles. Elles lui parurent beaucoup moins séduisantes que dans l'avion. Il en arrivait presque à regretter les Indiennes dont l'impudeur désabusée avait quelque chose d'émouvant. Où étaient-elles passées ? Et à quelles conditions « travaillaient-elles » ? Il était douteux que les Indiennes et même les Brésiliennes fussent aussi bien rémunérées que les étrangères importées d'au-delà des mers... Une voix féminine, derrière lui, l'arracha à ses curieuses pensées

— Alors, on vient respirer l'ambiance ?

C'était la Belge, toujours bottée. Elle devait-être revenue pour

surveiller le rendement du cheptel. Le ton était quelque peu ironique.-

— Je me demandé ce que je pourrais bien faire d'autre dans cette baraque ! répondit-il.

— Dîner si vous avez faim.

— Où cela ?

— Ici. Nous servons des repas. Je ne vous promets pas des mets exceptionnels, mais ce que fait la vieille Vadina vaut largement la banalité d'une cuisine de palace.

— Qui est Vadina ?

— La métisse qui nous a accueillis tout à l'heure. C'est la femme à tout faire de la maison : la cuisine, les chambres et surtout les lits ! C'est dans ces dernières fonctions qu'elle a le plus de travail... Si vous le désirez, je peux vous faire servir dans votre chambre.

— Je crains que ce repas solitaire ne soit pas d'une folle gaieté ! Vous-même, vous dînez ?

— Quand je viens ici, je me fais toujours servir à l'une de ces tables que vous voyez alignées contre le mur. On assiste aux allées et venues, on surveille les entrées et les sorties, on compte les passes... c'est très vivant...

— Nettement plus qu'au moment de notre arrivée !

— Ça, c'est le miracle des Européennes. Je vous l'ai dit : elles plaisent

— Et elles, est-ce qu'elles dînent ?

— Ici, aux petites tables, si les clients les invitent. Mais ce n'est pas fréquent et ça ne les intéresse pas trop : ça leur fait perdre un temps précieux. Elles préfèrent de beaucoup faire boire le client et monter mais, puisque nous sommes devenus ou presque des amis, cela vous ferait-il plaisir de dîner en ma compagnie ?

— Volontiers.

Dès qu'ils furent assis à la table sur laquelle Vadina avait rapidement installé les couverts, il demanda :

— Devons-nous continuer à converser en portugais ?

— Pourquoi ?

— Je préférerais le français, car j'ai quelques questions à vous poser. Je n'ai pas l'impression que ces messieurs parlent cette langue.

— Ne vous y fiez pas ! Les gens qui viennent ici connaissent beaucoup de langues, mais du bar où ils se trouvent et où il y a pas

mal de bruit, ils ne peuvent pas nous entendre. Donc je vous écoute en français.

— Vous les connaissez tous, ces clients ?

— Ceux-là oui, parce que ce sont des habitués : chaque fois que j'amène une nouvelle fournée de filles, ils reviennent comme s'ils mettaient leur point d'honneur à les étrenner à Itaituba. Ensuite, on ne les revoit plus jusqu'au prochain arrivage... Ils sont remplacés par d'autres plus anonymes.

— Pouvez-vous me dire alors qui est le solitaire qui boit consciencieusement de la vodka ?

— Un homme aussi perspicace que vous ne l'a donc pas deviné à ce détail ? C'est un Russe, voyons !

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Je pense qu'Itaituba est son centre opérationnel. Mais il n'est pas toujours là ! Il voyage beaucoup le long de la Transamazonique et, à chaque étape, il ne manque pas de rendre visite à la maison que « nous » y tenons. C'est un fidèle.

— Il est toujours seul ?

— Chez nous, oui

— Il vient quand même pour trouver une fille ?

— On ne l'a jamais vu ni monter, ni offrir un verre, ni même seulement parler avec l'une de nos pensionnaires. Bien qu'il avale chaque fois, à lui seul, le contenu de deux bouteilles de vodka, il n'est jamais saoul. Il ne cherche qu'à boire dans une ambiance qui doit lui plaire.

— Peut-être vient-il aussi un peu pour entendre ce qui se dit autour du bar ? Toutes vos maisons possèdent le même genre de bar ?

— Toutes ! C'est le patron qui l'a voulu. Il prétend qu'un bar circulaire facilite les contacts.

— Un bon psychologue, ce don Miguel ! Mais revenons au Russe : il a dû réaliser qu'en Amazonie de tels bars pouvaient constituer d'excellentes tables d'écoute... Qu'est-ce que vous pensez qu'il fait dans ce pays ?

— Un officier, qui appartient au service de renseignements et qui n'est pas là ce soir, m'a dit, il y a quelques mois déjà, qu'il faisait partie d'une mission soviétique spéciale de liaison économique.

— Vous savez le nom de ce monsieur ?

— Je crois que c'est quelque chose comme Koutsnezoff...

— Ce ne serait pas plutôt Roustan Kousianov ?

— C'est ça ! Mais c'est fantastique ! Comment le connaissez-Vous ?

— Je ne le connaissais pas jusqu'à ce jour. J'avais seulement entendu prononcer son nom...

— Où cela ? À Rio de Janeiro ?

— Non. Ça va vous étonner : à Paris.

— Il s'occupe de cinéma ?

— Pas exactement. Et ces deux officiers, vous les connaissez ?

— De vue seulement. Ce sont des messieurs.

— Ça se voit tout de suite !

— Presque tous les officiers qui viennent nous rendre visite sont des hommes de qualité : ils en ont les moyens.... Généralement nos pensionnaires les adorent.

— Même les Indiennes ?

— Même elles. Ils se conduisent correctement à leur égard : on leur a appris, dans leur École militaire, à les respecter. C'est rare, d'ailleurs, qu'ils montent avec elles : ils préfèrent les Européennes. Tenez : en voici la preuve...

L'un des officiers gravissait l'escalier en compagnie de l'Allemande.

— C'est curieux : ils viennent ici en uniforme ?

— Et pourquoi pas ? Ils le portent très bien, leur uniforme, et il n'y a aucune honte, pour un officier, à faire la cour à une jolie femme !

— Vous appelez ça « faire la cour » ?

— Ne jouez pas les censeurs ! Ça ne convient pas à un Français et dites-vous bien que partout en Amazonie vous verrez des uniformes... Vous trébucherez même dessus ! C'est l'armée qui régenté tout. C'est elle aussi qui fait construire la Transamazonique. Sans elle il n'y aurait pas de routes et Itaituba serait encore isolée dans l'enfer vert. .

— Et les deux jeunes gens qui dévorent des yeux la Yougoslave ?

— Ça ne vous surprendra sans doute pas trop si je vous révèle que c'est un couple d'homosexuels.

— Ici ?

— Et alors ? N'est-ce pas, pour eux, l'endroit idéal où rencontrer des femmes qui ne les ennuiant pas ? Les pédérastes et les putains, ça fait souvent bon ménage.

— Qu'est-ce qu'ils font dans la vie ?

— Ce-sont deux artistes... Plus exactement deux décorateurs dessinateurs qui travaillent dans un bureau d'architecte. On construit tellement dans cette région que l'on a besoin d'idées originales ! Ce sont de charmants garçons.

— Et comment ça se passera pour eux avec cette femme ?

— Il ne se passera rien, mais, en quittant le bar, ils auront l'impression, grisante pour eux, d'avoir côtoyé une vraie femme.

— Parce que vous estimez que ce genre de créature représente la vraie femme ?

— Sûrement, puisqu'elle répand l'illusion.

— Vous avez réponse à tout ! Pouvez-vous répondre aussi à cette question : où sont passées les quatre Indiennes ?

—Elles se reposent. Elles le peuvent puisque la relève a été assurée.

— Vous pratiquez l'alternance ? Un jour, pour les Indiennes, un jour pour les Européennes ?

— Pas du tout ! Les Indiennes ont terminé leur service ici. Nous ne les gardions que parce que nous manquions d'effectifs. Maintenant nous sommes parés.

— Grâce à vos bons offices ?

— J'avoue y être pour quelque chose.

— Mais alors, ces quatre Européennes vont rester très longtemps ?

— Celles-là ne sont qu'en transit. Dès demain soir, elles seront remplacées par quatre autres femmes que je ramènerai en avion de Manaus.

— Elles viennent d'où, les remplaçantes ?

— Voyons cela...

. Elle fouilla dans son sac d'où elle sortit un petit carnet qu'elle feuilleta.

— Demain, mardi, vous pourrez voir ici une Roumaine, une Espagnole, une Finlandaise et une Hongroise.

— Toujours pas de Françaises ?

— Je vous ai déjà dit qu'elles étaient impossibles.

— C'est heureux que je ne sois pas chauvin, sinon je pourrais être vexé ! Et celles-ci, où iront-elles ?

— Le long de la Transamazonique. Elles seront réparties dans les maisons que nous possédons tous les cent kilomètres dans chaque

nouvelle ville.

— Ensemble ?

— Séparément. Vous savez bien qu'il faut diviser pour régner. Notez que la plupart de ces villes en voie de construction ne peuvent supporter que de petits effectifs : une ou deux filles tout au plus ! La population agricole transplantée ne les fréquente pratiquement pas ; leur clientèle n'est faite que de gens qui passent Des hommes comme vous...

— Je vous signale que je ne suis pas encore preneur !

— Ça peut venir. Qui sait ? Peut-être qu'un jour viendra, beaucoup plus proche que vous ne le pensez, où vous serez très heureux d'avoir recours à nos services.

— N'est-ce pas déjà fait sur un autre plan ?

Elle sourit :

— C'est vrai : le cinéma avant tout !

— Et s'il y a affluence dans ce que vous appelez ces « villes nouvelles », qu'est-ce qui se passe ?

— La gérante peut venir à la rescousse.

— La gérante ?

— Oui, nous faisons tenir les petites maisons par des gérantes qui, elles, y séjournent autant qu'elles le veulent et tant qu'il n'y a pas de reproches à leur faire. Pour ces femmes déjà chevronnées c'est une sorte de récompense... On ne leur donne ce poste de confiance que lorsqu'elles ont déjà fait leurs preuves dans les points chauds.

— Les points chauds ?

— À l'extrémité de la construction de la route : là où sont les grandes équipes de travailleurs qui ouvrent peu à peu la Transamazonique et, les routes de raccordement dans la forêt. Il y a là des milliers d'hommes qui luttent contre tout : la jungle, le climat, les moustiques, les épidémies. Il faut bien que ces gaillards aient de temps en temps quelques distractions. Elles ne leur sont accordées que les samedi et dimanche. Ils travaillent dur tout le restant de la semaine pendant lequel ils n'ont pas droit aux femmes. Celles-ci ne sont mises à leur disposition que pour les week-ends. Nous les acheminons par avions spéciaux de Manaus, de Santarem et même de Belem. Mais ce sont de gros avions : il faut compter environ vingt femmes pour trois cents hommes. Certaines sont transportées par autocar depuis qu'une partie de la route est praticable. Ces femmes-là, qui arrivent au début de l'après-midi le samedi et qui repartent le dimanche dans la nuit,

sont surnommées « les femmes de pointe ». Elles ont beaucoup de mérite : c'est très dur ! Elles travaillent dans des conditions difficiles avec peu d'hygiène et un confort des plus réduits ! Il leur faut subir n'importe qui ! C'est pénible... Quand elles ont fait ça pendant un an, elles sont épuisées et ont besoin de repos. Si elles ont eu un bon rendement, elles sont nommées gérantes de l'une des petites maisons échelonnées dont je viens de vous parler : pour elles c'est une sorte de paradis.

— Et celles qui n'ont pas eu assez de rendement ?

— Elles peuvent aller à tous les diables ! Nous n'en voulons plus.

— Savez-vous que c'est formidable ce que vous me racontez là ! Si j'étais romancier, j'écrirais un bouquin qui s'intitulerait : *Les femmes de pointe*... Un bien joli titre, ne trouvez-vous pas ?

— Oh moi ! les romans... Pourquoi en lire puisque je les vis ?

Plusieurs nouveaux clients s'étaient agglutinés au bar où il y avait maintenant beaucoup plus d'hommes quémandeurs que de femmes disponibles. D'autant plus que l'Italienne venait de gravir à son tour l'escalier, escortée de ses deux soupirants.

— C'est permis, ça ? demanda Geoffroy.

— Tout est permis ici à condition que l'on paie. Mais, évidemment, pour deux à la fois, le prix est double.

— Qui s'occupe de la comptabilité ?

— Beppo. Il encaisse pour la boisson et pour le prix de la passe. C'est lui qui gère cette maison... Dans les villes plus importantes il est préférable de donner la responsabilité à un homme.

— Les deux qui viennent de monter avec l'Italienne, vous les connaissez ?

— Depuis longtemps ! L'un est ingénieur de la Bethlehem Steel qui fournit le matériel lourd pour la construction des routes et le défrichement de la jungle. L'autre est un technicien du pétrole : il travaille pour l'A.N.O.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est curieux que vous n'avez jamais entendu prononcer ce nom ! L'A.N.O. est l'American National Oil, une compagnie nord-américaine qui fait de la prospection pétrolière en Amazonie avec le plein accord du gouvernement brésilien.

— Encore une fois, chère amie, pourquoi voulez-vous à tout prix que ces histoires de pétrole intéressent un cinéaste ?

Elle le regarda, admirative. Sans doute s'émerveillait-elle de

constater comme il savait bien mentir. Il parut ne prêter aucune attention à ce regard et enchaîna aussitôt :

— Vous, connaissez les noms de ces deux gentlemen ?

— L'ingénieur s'appelle Fred Rawson et l'autre Walter Bearl. Ce sont deux amis inséparables qui viennent toujours ensemble ici.

— Leur comportement le prouve : tellement inséparables qu'ils partagent tout, même leurs ébats amoureux !

— Regardez Beppo : il est nerveux... Je le connais : il doit être très ennuyé... Il manque de femmes ! Qu'est-ce qu'elle fiche là-haut, l'Allemande, avec son militaire ? Si elle redescendait, ça en ferait une de plus pour occuper la clientèle au bar, et la Polonaise, qui n'attend que cela pour « faire » son client à lunettes, pourrait monter. Il y aurait du courant ! C'est comme le flux et le reflux...

— Que fait-il, ce binoclard ?

— C'est une sorte de chercheur... Mais j'y pense : il devrait vous intéresser ! C'est un curieux bonhomme qui va et vient un peu partout... Il lui arrive de disparaître pendant des semaines et puis il reparait. On dit que ces absences correspondent à des missions dans l'enfer vert. Il va rendre visite aux Indiens parqués dans la réserve nationale de Xingu et descend jusqu'au Mato Grosso où se cachent d'autres tribus : il étudie leurs caractères physiques, psychologiques et même sociaux. Il fait partie de ceux qui, comme vous, veulent les aider et les protéger. C'est exactement l'homme qu'il vous faut pour vous donner toutes les indications dont vous pouvez avoir besoin pour réaliser votre film. Je le connais un peu : il est passionnant et très doux. Celui-là, vous ne l'entendrez jamais élever la voix ! Voulez-vous que je vous présente à lui ? Je sais qu'il parle français.

— Certainement pas ! Ce serait trop tôt... L'essentiel, c'est que je connaisse sa silhouette : pour le moment ça suffit. Comment se nomme-t-il ?

— Hippolyte Deplan. C'est un citoyen de Genève, envoyé spécial de la Croix-Rouge internationale pour laquelle il œuvre depuis des années avec cet admirable dévouement et toute cette conscience qui sont les qualités dominantes de ses concitoyens. Je suis certaine que, s'il a choisi la Polonaise, c'est parce qu'elle appartient actuellement à un peuple malheureux... Peut-être aussi éprouve-t-il le besoin ce soir, de retrouver un peu de chair blanche après toutes les peaux indiennes auxquelles il s'est frotté... C'est l'un de nos rares clients qui aimait « nos » Indiennes : il parlait des heures avec elles en leur offrant le café et les cigares qu'elles adorent. Il n'est jamais monté avec l'une d'elles. Comme je lui en demandais la raison, il m'a répondu qu'il les

respectait trop ! C'est un personnage un peu dans votre genre.

— Qui vous dit qu'un jour je n'aurai pas envie de l'une d'elles ? Celles que j'ai aperçues en arrivant m'ont paru aussi désirables que vos Européennes pourries.

— Si elles vous entendaient ! Un Français traiter ainsi une Allemande ou une Italienne !

— S'il y avait une compatriote dans le lot, je dirais la même chose. Ces femmes-là n'exercent ce métier que parce qu'elles l'ont bien voulu alors que je ne suis pas du tout certain qu'il en soit de même pour les Indiennes : elles sont venues là pour ne pas mourir de faim, ou parce qu'on les y a forcées. N'est-ce pas votre avis ?

— Je n'ai pas le droit de donner mon opinion sur un tel sujet : ça pourrait me coûter cher... Mais l'idée que vous venez d'exprimer devrait contribuer à resserrer¹ le courant de sympathie né entre vous et celle que vous devez revoir demain. D'ailleurs, si vous avez un penchant pour les Indiennes, c'est certainement parce qu'elle a déjà réussi à vous envoûter.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Je la connais à peine. Je ne lui ai parlé qu'une fois.

— C'est suffisant. Son pouvoir fabuleux sur les hommes, et plus particulièrement sur les Blancs, est bien connu... Même si ce n'est pas encore fait, un jour elle vous aura ! Comme beaucoup d'autres, vous ramperez à ses pieds... Vous ne pensez déjà plus qu'à elle !

— C'est possible, mais peut-être pas pour les raisons que vous imaginez.

— Vous n'allez pas me faire croire que c'est uniquement, pour les nécessités de votre film ?

Elle avait jeté ces derniers mots sur un ton de défi.

Surpris, il ne répondit pas.

— Je sens qu'elle vous plaît, poursuivit-elle. Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'il est regrettable qu'un garçon de votre trempe se laisse prendre, comme tant d'autres imbéciles avant lui, dans de pareils filets ! Vous valez mieux que ça, et je vous plains d'avance !

— N'avez-vous pas l'impression, chère amie, de vous mêler de questions qui ne vous regardent pas ? À moins que...

— À moins que ? répéta-t-elle.

— Rien ! Cette conversation a assez duré. Je vais remonter dans ma chambre : j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de ce que je ne me fasse pas accompagner ? Nous pourrions toujours reprendre

notre entretien demain soir, quand vous serez de retour. Mais je ne voudrais pas vous quitter sans reconnaître que ce repas fut plus qu'honorable et même très instructif pour moi... Bonne nuit et surtout bon voyage !

Allongé sous le baldaquin, il réfléchissait comme il l'avait déjà fait à Rio sur le lit du palace après la première vision qu'il avait eue de la prêtresse. Et il fit le point de la journée.

Finalement il ne regrettait plus du tout de s'être laissé attirer dans cette étrange maison : c'était une étape nécessaire dans la longue marche qui le rapprochait peu à peu, mais sûrement, de l'aboutissement de sa mission.

D'abord, il avait pris conscience d'une vérité : l'équipe Broscandon Miguel-Sylvie Bertille n'était qu'une fabuleuse association de coquins qui profitait de l'accroissement des richesses et de la population d'un grand pays pour y établir, un réseau dont les bénéfices devaient déjà être fabuleux. Mais c'était une organisation remarquablement au point dont les multiples ramifications seraient pour lui un merveilleux moyen de pénétration dans cette gigantesque Amazonie où tant d'autres avant lui avaient échoué. Il devait donc continuer à considérer ces gredins comme ses amis et utiliser la filière plus qu'imprévue qu'ils mettaient à sa disposition non par philanthropie certainement, mais parce que l'ordre leur en avait été donné de très loin et de très haut. Le patron de la S.F.E.P. avait compris tout cela longtemps avant lui en se servant de la police parallèle et très secrète du milieu pour favoriser les intérêts de sa firme. Qu'avait-il donné en échange de cette aide ? Peu importait. L'essentiel était de jouer le jeu, qui commençait ici.

En effet si la fine équipe l'avait orienté sur la maison d'Itaituba, c'est parce qu'il y rencontrerait, autour du bar géré par Beppo, quelques-uns de ceux dont il était fait mention dans le rapport qui lui avait été soumis à Paris, rapport certainement préparé par ladite équipe pour tout ce qui concernait le Brésil. Ne venait-il pas, du reste, de repérer deux des plus grands adversaires de la S.F.E.P. : le Russe Roustan Kouzianov que Tarnec lui avait signalé comme travaillant pour la défense très cachée des intérêts pétroliers du Moyen-Orient, ainsi que l'Américain Walter Bearl, l'ingénieur de l'A.N.O. nord-américaine ? Et, comble de chance, celui-ci était accompagné d'un dénommé Fred Rawson. Le rapport étudié à Paris ne le mentionnait pas, mais sa présence auprès de son « inséparable ami » confirmait la connivence entre les ingénieurs des compagnies qui fournissaient le matériel lourd pour la construction des routes et ceux de l'A.N.O. C'était normal : entre citoyens d'une même nation on s'aide... Il y avait également dans ce bar l'ethnologue, cet Hippolyte Deplan,

représentant de la Croix-Rouge internationale. Sa sollicitude pour le sort des Indiens était encore plus méritoire que celle d'une Edna Monseca : lui, probablement, n'avait pas la moindre goutte de sang indien dans les veines. Un personnage intéressant, en tout cas, dont il faudrait se faire un ami... Les officiers ne présentaient pour le moment qu'un intérêt secondaire, mais il était bon de savoir qu'on en trouvait partout et qu'ils n'étaient pas les ennemis des Indiens. Eux aussi, ou leurs confrères, pourraient être d'une aide précieuse... Quant aux pédérastes, mieux valait les laisser à leurs amours particulières et à leurs rêves d'artistes travaillant pour l'urbanisme du Brésil futur... Il y avait enfin Sylvie. Quelle agressivité, chez elle, à l'égard d'Edna ! Quand il s'était tu tout à l'heure, c'est qu'une idée assez saugrenue lui avait traversé l'esprit. Mais était-ce tellement insensé ? Ces reproches qu'elle lui avait faits n'indiquaient-ils pas qu'elle était furieuse qu'il n'eût qu'une idée en tête : retrouver la prêtresse démoniaque ? Et de la fureur d'une femme à la jalousie cachée, il n'y a qu'un pas vite franchi. De la jalousie à la naissance imprévue de l'amour, il n'y a qu'un autre pas, très court lui aussi... Cette Sylvie serait-elle amoureuse ? Avec sa mentalité, de rabatteuse pour maisons closes, c'était peu vraisemblable, mais tout est possible dans la vie... Il rêva quelques instants. S'il en était ainsi, peut-être parviendrait-il, sous le couvert d'un sentiment partagé, à lui arracher les secrets essentiels de l'organisation dont elle était l'un des rouages importants et même la raison pour laquelle un Broscani et un don Miguel maintenaient d'étroites relations avec Edpa qu'ils qualifiaient pourtant de « pire ennemie », Mais d'un autre côté, si cette Edna s'apercevait qu'il existait une idylle entre lui et la Belge, que se passerait-il ? La prêtresse, déjà vexée sans doute qu'il n'eût pas répondu à son invite téléphonique et nocturne à l'hôtel de Rio, pourrait devenir un terrible adversaire ! Alors, ce serait la faillite de toutes les subtiles manœuvres d'approche qui avaient assez bien réussi jusqu'à cet instant. Il n'y avait qu'une solution : tenter de louvoyer habilement entre la blonde et la brune, tout en se souvenant d'une sage recommandation d'Edmond de Tamec : « Vous n'êtes qu'un gentil garçon, plein de charme, qui a franchi l'océan pour retrouver une splendide créature dont il ne cherche qu'à devenir l'ami... Si, par un manque de psychologie dont je ne vous crois pas capable, vous parveniez à donner sur votre compte une impression contraire, ce serait raté ! » Le seul ennui était que le grand patron de la S.F.E.P. n'avait pas prévu qu'il y aurait, sur le chemin difficile, deux « splendides » créatures au lieu d'une ! Sylvie était ravissante, Edna était belle. Vraiment, elle s'annonçait de plus en plus délicate, sa mission...

Il fut réveillé par des coups violents dans la porte donnant sur la galerie. C'était Beppo.

— Vous faites toujours autant de bruit quand vous frappez ? demanda Geoffroy.

— Pardonnez-moi, monsieur Morin, mais Mlle Sylvie m'a donné l'ordre, au moment où elle repartait ce matin, de vous réveiller à 8 heures pour vous annoncer que la personne que vous devez rencontrer serait ici à 11 heures, c'est-à-dire dans trois heures.

— Et à quelle heure « Mlle Sylvie » a-t-elle quitté cette maison ?

— À 5 heures.

— Une femme courageuse !

— Encore plus que vous ne pourriez le croire : elle n'a peur de rien, ni de personne... Elle m'a également dit que je ne devrais sous aucun prétexte annoncer à la personne qui arrivera à 11 heures que vous êtes ici.

— Elle a bien fait : c'est pour me laisser bénéficier de « l'effet de surprise » prévu par don Miguel Navarez y Toledo... Vous le connaissez ?

— Oh, oui ! Un très grand seigneur.

— Il vient souvent ?

— Pas plus d'une fois ou deux par an. C'est Mlle Sylvie qui le remplace pour surveiller la bonne marche de la maison...

— ... dont vous êtes le gérant avisé ?

— C'est un peu cela.

— Alors, dites-moi : la nuit a dû être fructueuse ?

— Excellente. Il en est toujours ainsi quand il y a un nouvel arrivage... Ça va durer pendant trois mois environ. Après, l'assiduité de la clientèle se ralentit. C'est normal : ces messieurs ont fait connaissance avec toutes les dames... Il nous faut donc renouveler le choix.

— Ce qui se passe tous les trois mois ?

— Approximativement. Car il y a des exceptions. Ainsi cette fois... Les quatre femmes qui sont arrivées en même temps que vous ne sont qu'en transit. Dès demain, elles repartiront pour d'autres villes situées sur la Transamazonique. Celles que Mlle Sylvie va ramener en avion au début de la soirée les remplaceront.

— Je sais : une Roumaine, une Espagnole, une Finlandaise et une Hongroise... Et vous, Beppo, de quel pays êtes-vous ?

— L'Italie. Gênes.

— Comment avez-vous échoué à Itaituba ?

— À cause de la faillite d'un cirque allemand. Il avait commis l'erreur de croire que les numéros strictement européens intéresseraient les populations de ces régions où l'on n'avait encore jamais vu 'de cirque. Depuis le jour de notre débarquement à Belem, ce fut le désastre qui a été consommé ici après huit mois de tournées. Le cirque a été saisi et vendu. Tous les artistes, sauf moi, ont été rapatriés en Europe par l'entremise du consulat d'Allemagne.

— Pourquoi avez-vous été victime d'une telle discrimination ?

— Parce que je n'ai pas' voulu rentrer avec les autres. En Europe, un nain ça ne s'utilise guère que dans un cirque ou dans la figuration cinématographique qui est assez aléatoire. Vous le savez mieux que moi, vous qui êtes cinéaste.

— Qui vous l'a dit ?

— Mlle Sylvie... C'est un grand honneur pour moi d'accueillir une personnalité du cinéma français.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Depuis la faillite, voici deux ans.

— Qui vous a engagé ? Mlle Sylvie ?

— Non... don Miguel. Il m'a vu errer dans une rue de la ville et il m'a demandé ce que j'y faisais. Il a eu pitié de mes malheurs. Il est très bon, don Miguel...

— Vous n'êtes pas le premier à chanter ses litanies. À croire qu'on vous a tous catéchisés !

— Il m'a tout de suite dit' : « J'ai besoin d'un homme de confiance. Pourquoi ne serait-ce pas vous ? » J'ai accepté l'offre : je n'avais pas le choix... Au début, en fait d'homme de confiance, j'ai surtout joué les hommes à tout faire ! C'était Mlle Sylvie qui gérait l'affaire pour la lancer. Ensuite je suis devenu barman et je l'ai remplacée : elle supervise simplement comme elle le fait pour les autres maisons chaque fois qu'elle passe.

— Vous êtes heureux ?

— Comme je ne l'ai jamais été ! Ici, au moins, je suis « quelqu'un ». Ceux qui entrent dans cette maison, aussi bien les clients que les filles n'osent pas se moquer de moi. Sinon je me fâché et, quand Beppo se fâche ça se sait maintenant à Itaituba -, il se venge ! Car j'ai tous les moyens à ma disposition : pour les clients je peux faire' savoir en haut lieu qu'ils fréquentent la maison.

— Qu'entendez-vous par « haut lieu » ?

— Ceux qui les emploient, qui les font travailler et qui leur permettent de gagner de l'argent.

— Ce ne peut être que le gouvernement : donc vous jouez les indicateurs.

— Toutes « nos » maisons sont des tables d'écoute de la police, sinon elles n'auraient pas le droit d'exister.

— Et les filles ? Qu'est-ce que vous leur faites si elles ne sont pas gentilles à votre égard ?

— Je le dis à Mlle Sylvie qui les expédie dans une ville perdue. Ça ne traîne pas !

— Les quatre Indiennes qui étaient là au moment de mon arrivé ont été « expédiées » ainsi ?

— Pas du tout ! Pour elles, c'est différent : elles nous quittent définitivement. Elles abandonnent le métier. Actuellement, elles sont enfermées dans une chambre d'où elles ne sortiront tout à l'heure qu'au moment de leur départ.

— Pourquoi enfermées ?

— Parce qu'elles pourraient s'échapper et le compte n'y serait plus au moment de l'échange... Mais vous comprendrez plus tard.

— Savez-vous, Beppo, que j'aimerais vous mettre dans une séquence de mon film : en barman, derrière votre bar et entouré de filles ?...

— Ça me flatterait plutôt, mais il faudrait demander l'autorisation à Mlle Sylvie... Qu'est-ce que vous prenez pour votre petit déjeuner ?

— Du café brésilien.

— Je vais vous le faire monter par Vadina. Dès que la personne que vous attendez sera arrivée, je viendrai vous prévenir en cachette. A tout à l'heure.

FIN DU TOME PREMIER